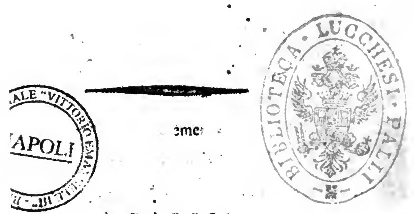

LLI


·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
39 98
39. VIII. 4
(1) 19 V 2 (3

VOYAGE
)U JEUNE ANACHARSIS
EN GRECE,
'ANS LE MILIEU DU QUATRIEME SIECLE AVANT L'ERE VULGAIRE.
TOME TROISIEME.



ɜme

A PARIS;

ıcz DE BURE l'aîné, Libraire de MONSIEUR, Frere du Roi,; de la Bibliotheque du Roi, &.de l'Académie Royale des Inscriptions; hôtel Ferrand, rue Serpente, n°. 6.

M. DCC. XC.

'EC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce 3e. Volume.

VOYAGE

VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRECE.

Dans le milieu du 4e. ſiecle avant J. C.

CHAPITRE XXI.

De la Religion, des Miniſtres ſacrés, des principaux crimes contre la Religion.

IL ne s'agit ici que de la religion dominante. Nous rapporterons ailleurs les opinions des philoſophes à l'égard de la divinité.

Le culte public eſt fondé ſur cette loi : » Honorez en public & en particulier les » dieux & les héros du pays. Que chacun » leur offre tous les ans ; ſuivant ſes facultés, & ſuivant les rits établis, les prémices de ſes moiſſons (1) ».

Dès les plus anciens temps les objets du

(1) Porphyr. de abſtin. lib. 4, §. 22, p. 380.

culte s'étoient multipliés parmi les Athéniens. Les douze principales divinités (1) leur furent communiquées par les Egyptiens (2) ; & d'autres, par les Libyens & par différens peuples (3). On défendit ensuite, sous peine de mort, d'admettre des cultes étrangers sans un décret de l'aréopage ; sollicité par les orateurs publics (4). Depuis un siecle ce tribunal étant devenu plus facile, les Dieux de la Thrace, de la Phrygie, & de quelques autres nations barbares, ont fait une irruption dans l'Attique (5), & s'y sont maintenus avec éclat, malgré les plaisanteries dont le théâtre retentit contre ses étranges divinités, & contre les cérémonies nocturnes célébrées en leur honneur (6).

Ce fut anciennement une belle institution, de consacrer par des monumens & par des fêtes, le souvenir des rois & des particuliers qui avoient rendu de grands

---

(1) Pind. olymp. 10, v. 59. Aristoph. in av. v. 95. Thucyd. lib. 6, cap. 54.

(2) Herodot. lib. 2, cap. 4.

(3) Id. lib. 2, cap. 50 ; & lib 4, cap. 188.

(4) Joseph. in Appion. lib. 2, p. 491 & 493. Harpocr. in *'Epithèt.*

(5) Plat. de rep. lib. 1, t. 1, p. 327 & 354. Demosth. de cor. page 516. Strab. lib. 10, page 471. Hesych. in *Theoi Xenik.*

(6) Aristoph. in vesp. v. 9. Lysist. v. 389, &c. Cicer. de leg. lib. 2, cap. 15, t. 3, p. 149.

ſervices à l'humanité. Telle eſt l'origine de la profonde vénération que l'on conſerve pour les héros. Les Athéniens mettent dans ce nombre Théſée, premier auteur de la liberté ; Erechthée, un de leurs anciens rois (1) ; ceux qui mériterent de donner leurs noms aux dix tribus (2); d'autres encore, parmi leſquels il faut diſtinguer Hercule, qu'on range indifféremment dans la claſſe des dieux, & dans celle des héros (3).

Le culte de ces derniers differe eſſentiellement de celui des dieux, tant par l'objet qu'on ſe propoſe, que par les cérémonies qu'on y pratique. Les Grecs ſe proſternent devant la divinité, pour reconnoître leur dépendance, implorer ſa protection, ou la remercier de ſes bienfaits. Ils conſacrent des temples, des autels, des bois, & célebrent des fêtes & des jeux en l'honneur des héros (4), pour éterniſer leur gloire, & rappeller leurs exemples. On brûle de l'encens ſur leurs autels, en même temps qu'on répand ſur leurs tombeaux des libations deſtinées à procurer du repos à leurs ames. Auſſi les

(1) Meurſ. de regib. Athen. lib. 2, cap. 12.
(2) Pauſan. lib. 1, cap. 5, p. 13.
(3) Herodot. lib. 2, cap. 44. Pauſan. lib. 1, cap. 15, p. 37. lib. 2, cap. 10, p. 133.
(4) Thucyd. lib. 5, cap. 11.

ſacrifices dont on les honore, ne ſont, à proprement parler, adreſſés qu'aux dieux des enfers.

On enſeigne des dogmes ſecrets dans les myſteres d'Eleuſis, de Bacchus, & de quelques autres divinités. Mais la religion dominante conſiſte toute dans l'extérieur. Elle ne préſente aucun corps de doctrine, aucune inſtruction publique, point d'obligation étroite de participer, à des jours marqués au culte établi. Il ſuffit, pour la croyance, de paroître perſuadé que les dieux exiſtent, & qu'ils récompenſent la vertu, ſoit dans cette vie, ſoit dans l'autre; pour la pratique, de faire par intervalles quelques actes de religion, comme par exemple, de paroître dans les temples aux fêtes ſolemnelles, & de préſenter ſes hommages ſur les autels publics (1).

Le peuple fait uniquement conſiſter la piété dans la priere, dans les ſacrifices & dans les purifications.

DES PRIERES.

Les particuliers adreſſent leurs prieres aux dieux au commencement d'une entrepriſe (2). Ils leur en adreſſent le matin, le

(1) Xenoph. apol. Socr. p. 703.
(2) Plat. in Tim. t. 3, p. 27.

ſoir, au lever & au coucher du ſoleil & de la lune (1). Quelquefois ils ſe rendent au temple les yeux baiſſés & l'air recueilli (2). Ils y paroiſſent en ſupplians. Toutes les marques de reſpect, de crainte & de flatterie que les courtiſans témoignent aux ſouverains en approchant du trône, les hommes les prodiguent aux dieux en approchant des autels. Ils baiſent la terre (3); ils prient debout (4), à genoux (5), proſternés (6), tenant des rameaux dans leurs mains (7) qu'ils élevent vers le ciel, ou qu'ils étendent vers la ſtatue du dieu, après les avoir portées à leur bouche (8). Si l'hommage s'adreſſe aux dieux des enfers, on a ſoin, pour attirer leur attention, de frapper la terre avec les pieds ou avec les mains (9).

Quelques-uns prononcent leurs prieres à voix baſſe. Pythagore vouloit qu'on les récitât tout haut, afin de ne rien demander dont on eût à rougir (10). En effet, la

(1) Id. de leg. lib. 10, t. 2, p. 887.
(2) Id. in Alcib. 2, t. 2, p. 138.
(3) Potter. archæol. lib. 2, cap. 5.
(4) Philoſtr. in Appollon. vit. lib. 6, cap. 4; p. 233.
(5) Theophr. charact. cap. 16.
(6) Laert. in Diogen. lib. 6, §. 37.
(7) Sophocl. in Œdip. Tyr. v. 3. Schol ibid.
(8) Lucian. in encom. Demoſth. §. 49, t. 3, p. 526.
(9) Homer. iliad. 9, v. 564. Schol. ibid. Cicer. tuſcul. lib. 2, cap. 25, t. 2, p. 297.
(10) Clem. Alex. ſtrom. lib. 4, p. 641.

meilleure de toutes les regles feroit de parler aux dieux, comme fi on étoit en préfence des hommes, & aux hommes, comme fi on étoit en préfence des dieux.

Dans les folemnités publiques, les Athéniens prononcent en commun des vœux pour la profpérité de l'état, & pour celle de leurs alliés (1); quelquefois, pour la confervation des fruits de la terre, & pour le retour de la pluie ou du beau-temps; d'autres fois pour être délivrés de la pefte, de la famine (2).

J'étois fouvent frappé de la beauté des cérémonies. Le fpectacle en eft impofant. La place qui précede le temple, les portiques qui l'entourent, font remplis de monde. Les prêtres s'avancent fous le veftibule près de l'autel. Après que l'officiant a dit d'une voix fonore: « Faifons les libations, & prions (3) ». Un des miniftres fubalternes, pour exiger de la part des affiftans l'aveu de leurs difpofitions faintes, demande: « Qui font ceux qui compofent » cette affemblée? Des gens honnêtes », répondent-ils de concert. « Faites donc » filence, ajoute-t-il ». Alors on récite

---

(1) Theopomp. ap. fchol. Ariftoph. in av. v. 881. Liv. l. 31, c. 44

(2) Eurip. in fupplic. v. 28. Procl. in Tim. lib. 2, p. 65. Thom. Gale not. in Jambl. myfter. p 283.

(3) Ariftoph. in pac. v. 434 & 965.

les prieres assorties à la circonstance. Bientôt des chœurs de jeunes gens chantent des hymnes sacrés. Leurs voix sont si touchantes, & tellement secondées par le talent du poëte attentif à choisir des sujets propres à émouvoir; que la plupart des assistans fondent en larmes (1). Mais pour l'ordinaire les chants religieux sont brillans, & plus capables d'inspirer la joie que la tristesse. C'est l'impression que l'on reçoit aux fêtes de Bacchus, lorsqu'un des ministres ayant dit à haute voix: « Invoquez » le dieu »; tout le monde entonne soudain un cantique, qui commence par ces mots: » O fils de Sémélé (2)! ô Bacchus, auteur » des richesses »!

Les particuliers fatiguent le ciel par des vœux indiscrets. Ils le pressent de leur accorder tout ce qui peut servir à leur ambition & à leurs plaisirs. Ces prieres sont regardées comme des blasphêmes par quelques philosophes (3), qui, persuadés que les hommes ne sont pas assez éclairés sur leurs vrais intérêts, voudroient qu'ils s'en rapportassent uniquement à la bonté des dieux, ou du moins qu'ils ne leur adressassent que cette espece de for-

(1) Plat. de leg. lib. 7, t. 2, p. 800.
(2) Schol. Aristoph. in ran. v. 482.
(3) Plat. in Alcib. 2, t. 2, p. 149.

mule consignée dans les écrits d'un ancien poëte : « O vous qui êtes le roi du » ciel, accordez-nous ce qui nous est » utile, soit que nous le demandions; » soit que nous ne le demandions pas! re- » fusez-nous ce qui nous feroit nuisible; » quand même nous le demanderions (1) »!

DES SACRIFICES.

Autrefois on ne présentoit aux dieux que les fruits de la terre (2); & l'on voit encore dans la Grece plusieurs autels sur lesquels il n'est pas permis d'immoler des victimes (3). Les sacrifices sanglans s'introduisirent avec peine. L'homme avoit horreur de porter le fer dans le sein d'un animal destiné au labourage, & devenu le compagnon de ses travaux (4) : une loi expresse le lui défendoit sous peine de mort (5); & l'usage général l'engageoit à s'abstenir de la chair des animaux (6). Le respect qu'on avoit pour les traditions anciennes, est attesté par une cérémonie qui se renouvelle tous les ans.

(1) Id. ibid. p. 143.
(2) Porphyr. de abstin. lib. 2, §. 6, &c.
(3) Pausan. lib. 1, cap. 26, p. 62. Id. lib. 8, cap. 2, p. 600, cap. 42, p. 688.
(4) Ælian. var. hist. lib. 5, cap. 14.
(5) Varr. de re rustic. lib. 2, cap. 5.
(6) Plat. de leg. lib. 6, t. 2, p. 782.

Dans une fête consacrée à Jupiter, on place des offrandes sur un autel, auprès duquel on fait passer des bœufs. Celui qui touche à ces offrandes doit être immolé. De jeunes filles portent de l'eau dans des vases ; & les ministres du dieu, les instrumens du sacrifice. A peine le coup est-il frappé, que le victimaire saisi d'horreur laisse tomber la hache, & prend la fuite. Cependant ses complices goûtent de la victime, en cousent la peau, la remplissent de foin, attachent à la charrue cette figure informe, & vont se justifier devant les juges qui les ont cités à leur tribunal. Les jeunes filles qui ont fourni l'eau pour aiguiser les instrumens, rejettent la faute sur ceux qui les ont aiguisés en effet ; ces derniers, sur ceux qui ont égorgé la victime ; & ceux-ci sur les instrumens, qui sont condamnés comme auteurs du meurtre, & jettés dans la mer (1).

Cette cérémonie mystérieuse est de la plus haute antiquité, & rappelle un fait qui se passa du temps d'Erechthée. Un laboureur ayant placé son offrande sur l'autel, assomma un bœuf qui en avoit dévoré une partie. Il prit la fuite, & la hache fut traduite en justice (2).

(1) Pausan lib. 1, cap. 24, page 57. Ælian. var. hist. lib. 8, cap 3. Porph. de abstin. lib. 2, §. 29, p. 154.
(2) Pausan. ibid. cap. 28, p. 70.

Quand les hommes se nourrissoient des fruits de la terre, ils avoient soin d'en réserver une portion pour les dieux. Ils observerent le même usage, quand ils commencerent à se nourrir de la chair des animaux ; & c'est peut-être de là que viennent les sacrifices sanglans, qui ne sont en effet que des repas destinés aux dieux, & auxquels on fait participer les assistans.

La connoissance d'une foule de pratiques & de détails constitue le savoir des prêtres. Tantôt on répand de l'eau sur l'autel ou sur la tête de la victime ; tantôt c'est du miel ou de l'huile (1). Plus communément on les arrose avec du vin, & alors on brûle sur l'autel du bois de figuier, de myrte ou de vigne (2). Le choix de la victime n'exige pas moins d'attention. Elle doit être sans tâche, n'avoir aucun défaut, aucune maladie (3) ; mais tous les animaux ne sont pas également propres aux sacrifices. On n'offroit d'abord que les animaux dont on se nourrissoit, comme le bœuf, la brebis, la chevre, le cochon, &c. (4). Ensuite on sacrifia des chevaux

---

(1) Porphyr. de abstin lib. 2, § 20, p. 138.

(2) Suid. in *Neephal.*

(3) Homer. iliad l. 1, v. 66. Schol. ib. Aristot. ap. Athen l. 15, cap. 5, p. 674. Plut. de orac. def. t. 2, p. 437.

(4) Suid. in *Thûsson.* Homer. iliad. & odyss. passim.

au Soleil, des cerfs à Diane, des chiens à Hécate. Chaque pays, chaque temple a ses usages. La haine & la faveur des dieux sont également nuisibles aux animaux qui leur sont consacrés.

Pourquoi poser sur la tête de la victime un gâteau pétri avec de la farine d'orge & du sel (1), lui arracher le poil du front, & le jetter dans le feu (2)? pourquoi brûler ses cuises avec du bois fendu (3)?

Quand je pressois les ministres des temples de s'expliquer sur ces rits, il me répondoient comme le fit un prêtre de Thebes, à qui je demandois pourquoi les Béotiens offroient des anguilles aux dieux: » Nous observons, me dit-il, les cou- » tumes de nos peres, sans nous croire » obligés de les justifier aux yeux des » étrangers (4) ».

On partage la victime entre les dieux, les prêtres, & ceux qui l'ont présentée. La portion des dieux est dévorée par la flamme; celle des prêtres fait partie de leur revenu; la troisieme sert de prétexte à ceux qui la reçoivent, de donner un repas à leurs amis (5). Quelques-uns vou-

(1) Serv. ad Virgil. æneid lib. 2, v. 133.
(2) Homer. odyss. lib. 3, v. 446. Eurip. in Electr. v. 810.
(3) Homer. iliad. lib. 1, v. 462.
(4) Athen. lib. 7, cap. 13, p. 297.
(5) Xenoph. memor. lib. 2, p. 745.

lant ſe parer de leur opulence, cherchent à ſe diſtinguer par des ſacrifices pompeux. J'en ai vu qui après avoir immolé un bœuf, ornoient de fleurs & de rubans la partie antérieure de ſa tête, & l'attachoient à leur porte (1). Comme le ſacrifice du bœuf eſt le plus eſtimé, on fait pour les pauvres, de petits gâteaux, auxquels on donne la figure de cet animal; & les prêtres veulent bien ſe contenter de cette offrande (2).

La ſuperſtition domine avec tant de violence ſur notre eſprit, qu'elle avoit rendu féroce le peuple le plus doux de la terre. Les ſacrifices humains étoient autrefois aſſez fréquens parmi les Grecs (3). Ils l'étoient chez preſque tous les peuples; & ils le ſont encore aujourd'hui chez quelques-uns d'entre eux (4). Ils ceſſeront enfin, parce que les cruautés abſurdes & inutiles cedent tôt ou tard à la nature & à la raiſon. Ce qui ſubſiſtera plus long-temps, c'eſt l'aveugle confiance que l'on a dans les actes extérieurs de religion. Les hommes injuſtes, les ſcélérats même, oſent ſe flatter de corrompre les dieux par

---

(1) Theophr. charact. cap. 21.
(2) Suid. in *Boûs. Hèbd.*
(3) Clem. Alex. cohort. ad gent. t. 1, p. 36 Porph. de abſtin. lib. 2, §. 54, p. 197, &c.
(4) Plat. de leg. lib. 6, t. 2, p. 782.

es présens, & de les tromper par les ehors de la piété (1). En vain les philo- ›phes s'élevent contre une erreur si dan- ereuse ; elle sera toujours chere à la lupart des hommes, parce qu'il sera tou- ›urs plus aisé d'avoir des victimes que des ertus.

Un jour les Athéniens se plaignirent à oracle d'Ammon, de ce que les dieux déclaroient en faveur des Lacédémo- ens, qui ne leur présentoient que des ctimes en petit nombre, maigres & mu- lées. L'oracle répondit, que tous les crifices des Grecs ne valoient pas cette ·iere humble & modeste par laquelle les acédémoniens se contentent de demander ıx dieux les vrais biens (2). L'oracle de ıpiter m'en rappelle un autre qui ne fait s moins d'honneur à celui d'Apollon. ı riche Thessalien se trouvant à Delphes, frit avec le plus grand appareil cent œufs, dont les cornes étoient dorées. En ême temps un pauvre citoyen d'Her- one tira de sa besace une pincée de ine qu'il jetta dans la flamme qui brilloit l'autel. La Pythie déclara que l'hom- ge de cet homme étoit plus agréable dieux que celui du Thessalien (3).

(1) Id. ibid. lib. 10, p. 885, 905 & 906.
(2) Plat. Alcib. 2, t. 2, p. 148.
(3) Porphyr. de abstin. lib. 2, §. 15, p. 126.

DES LUSTRATIONS.

Comme l'eau purifie le corps, on a pensé qu'elle purifioit aussi l'ame, & qu'elle opéroit cet effet de deux manieres, soit en la délivrant des taches, soit en la disposant à n'en pas contracter. De-là deux sortes de lustrations, les unes expiatoires, les autres préparatoires. Par les premieres, on implore la clémence des dieux; par les secondes, leur secours.

On a soin de purifier les enfans d'abord après leur naissance (1); ceux qui entrent dans les temples (2); ceux qui ont commis un meurtre, même involontaire (3); ceux qui sont affligés de certains maux, regardés comme des signes de la colere céleste, tels que la peste (4), la frénésie (5), &c.; tous ceux enfin qui veulent se rendre agréables aux dieux.

Cette cérémonie s'est insensiblement appliquée aux temples, aux autels, à tous les lieux que la divinité doit honorer de sa présence; aux villes, aux rues, aux maisons, aux champs, à tous les lieux que le

(1) Suid. & Harpocr. in *Amphidr.*
(2) Eurip. in Ion. v. 95.
(3) Demosth. in Aristocr. p. 736.
(4) Laert. in Epim. lib. 1, §. 110.
(5) Aristoph. in vesp. v. 118, Schol. ibid.

crime a profanés, ou sur lesquels on veut attirer les faveurs du ciel (1).

On purifie tous les ans la ville d'Athenes, le 6 du mois thargélion, (2). Toutes les fois qu'elle éprouve le courroux céleste, tels que la peste & la famine, on tâche de le détourner sur un homme & sur une femme du peuple, entretenus par l'état pour être, au besoin, des victimes expiatoires, chacun au nom de son sexe. On les promene dans les rues au son des instrumens; & après leur avoir donné quelques coups de verges, on les fait sortir de la ville. Autrefois, on les condamnoit aux flammes, & on jettoit leurs cendres au vent (3).

Quoique l'eau de mer soit la plus convenable aux purifications (4), on se sert le plus souvent de celle qu'on appelle lustrale. C'est une eau commune, dans laquelle on a plongé un tison ardent, pris sur l'autel, lorsqu'on y brûloit la victime (5). On en remplit les vases qui sont dans les vest-

(1) Lomey. de lustr.
(2) Diog. Laert lib. 2, §. 44.
(3) Aristoph. in equit. v. 1133. Schol. ibid. Id. in ran. v. 745. Schol. ib. Hellad. ap. Phot. p. 1590. Meurs. græc. fer. in thargel.
(4) Eurip. Iph. in Taur. v. 1193. Eustath. in iliad. lib. 1, p. 108.
(5) Eurip. Herc. fur. v. 928. Athen. lib. 9, cap. 18, p. 409.

tibules des temples, dans les lieux où se tient l'assemblée générale, au-tour des cercueils où l'on expose les morts à la vue des passans (1).

Comme le feu purifie les métaux; que le sel & le nitre ôtent les souillures, & conservent les corps; que la fumée & les odeurs agréables peuvent garantir de la corruption du mauvais air, on a cru par degrés, que ces moyens & d'autres encore devoient être employés dans les différentes lustrations. C'est ainsi qu'on attache une vertu secrete à l'ençens qu'on brûle dans les temples (2), & aux fleurs dont on se couronne; c'est ainsi qu'une maison recouvre sa pureté par la fumée du soufre, & par l'aspersion d'une eau dans laquelle on a jetté quelques grains de sel (3). En certaines occasions, il suffit de tourner au-tour du feu (4), ou de voir passer au-tour de soi un petit chien, ou quelqu'autre animal (5). Dans les lustrations des villes, on promene le long des murs les victimes destinées aux sacrifices (6).

Les rits varient, suivant que l'objet est

(1) Casaub. in Theophr. charact. cap. 16, p. 126.
(2) Plaut. Amphitr. acte 2, scene 2, v. 107.
(3) Theocr. idyl. 24, v. 94.
(4) Harpocr. in *'Amphidr.*
(5) Lomey. de lustr. cap. 23.
(6) Athen. lib. 14, cap. 5, p. 626.

plus

plus ou moins important, la superstition plus ou moins forte. Les uns croient qu'il est essentiel de s'enfoncer dans la riviere; d'autres, qu'il suffit d'y plonger sept fois sa tête, la plupart se contentent de tremper leurs mains dans l'eau lustrale, ou d'en recevoir l'aspersion par les mains d'un prêtre, qui se tient pour cet effet à la porte du temple (1).

Chaque particulier peut offrir des sacrifices sur un autel placé à la porte de sa maison, ou dans une chapelle domestique (2). C'est là que j'ai vu souvent un pere vertueux, entouré de ses enfans, confondre leur hommage avec le sien, & former des vœux dictés par la tendresse, & dignes d'être exaucés. Cette espece de sacerdoce ne devant exercer ses fonctions que dans une seule famille, il a fallu établir des ministres pour le culte public.

DES PRÊTRES.

Il n'est point de villes où l'on trouve autant de prêtres & de prêtresses qu'à Athenes; parce qu'il n'en est point où l'on ait élevé une si grande quantité de temples, où l'on célebre un si grand nombre de fêtes (3).

(1) Hesych. in *Hudran*. Lomey. de lustr. p. 120.
(2) Plat. de leg. lib. 10, t. 2, p. 910.
(3) Xenoph. de rep. Athen. p. 700.

Dans les différens bourgs de l'Attique & du reste de la Grece, un seul prêtre suffit pour desservir un temple. Dans les villes considérables, les soins du ministere sont partagés entre plusieurs personnes qui forment comme une communauté. A la tête est le ministre du dieu, qualifié quelquefois du titre de grand-prêtre. Au dessous de lui sont le Néocore chargé de veiller à la décoration & à la propreté des lieux saints (1), & de jetter de l'eau lustrale sur ceux qui entrent dans le temple (2); des sacrificateurs qui égorgent les victimes; des aruspices qui en examinent les entrailles; des hérauts qui reglent les cérémonies, & congédient l'assemblée (3). En certains endroits, on donne le nom de Pere au premier des ministres sacrés, & celui de Mere à la premiere des prêtresses (4).

On confie à des laïques des fonctions moins saintes, & relatives au service des temples. Les uns sont chargés du soin de la fabrique & de la garde du trésor; d'autres assistent comme témoins & inspecteurs aux sacrifices solemnels (5).

(1) Suid. in *Neook*
(2) Mém. de l'acad. des belles lettres t. 1, p. 61.
(3) Pott. archæol. lib. 2, cap. 3.
(4) Mém. de l'acad. t. 23, p. 411.
(5) Plat. de leg. lib. 6, t. 2, page 759. Arist. de rep. lib. 6, c. 8, t. 2, p. 423. Demosth. adv. Mid. p. 630. Ulp. in Demosth. p. 686. Æschin. in Timarch. p. 276.

Les prêtres officient avec de riches vêtemens, sur lesquels sont tracés en lettres d'or les noms des particuliers qui en ont fait présent au temple (1). Cette magnificence est encore relevée par la beauté de la figure, la noblesse du maintien, le son de la voix, & sur-tout par les attributs de la divinité dont ils sont les ministres. C'est ainsi que la prêtresse de Cérès paroît couronnée de pavots & d'épis (2); & celle de Minerve, avec l'égide, la cuirasse, & un casque surmonté d'aigrettes (3).

Plusieurs sacerdoces sont attachés à des maisons anciennes & puissantes, où ils se transmettent de pere en fils (4).

D'autres sont conférés par le peuple (5). On n'en peut remplir aucun, sans un examen qui roule sur la personne & sur les mœurs. Il faut que le nouveau ministre n'ait aucune difformité dans la figure (6), & que sa conduite ait toujours été irréprochable (7). A

(1) Lib. in Demosth. orat. adv. Aristog. p. 843.

(2) Call. hymn. in Cerer. v. 45. Spanh. ib. t. 2, p. 694. Heliod. Æthiop. lib. 3, p. 134. Plut. in X. rhet. t. 2, p. 843.

(3) Polyæn. lib. 8, cap. 59.

(4) Plat. de leg. ibid. Plut. ibid. Hesych. Harpocr. & Suid. in *Kunid.*

(5) Demosth. exord. conc. p. 239.

(6) Etymol. magn. in *Aphel.*

(7) Plat. de leg. lib. 6, tome 2, page 759. Æschin. in Tim. p. 263.

l'égard des lumieres, il suffit qu'il connoisse le rituel du temple auquel il est attaché ; qu'il s'acquitte des cérémonies avec décence, & qu'il sache discerner les diverses especes d'hommages & de prieres que l'on doit adresser aux dieux (1).

Quelques temples sont desservis par des prêtresses. Tel est celui de Bacchus aux Marais. Elles sont au nombre de quatorze, & à la nomination de l'archonte-roi (2). On les oblige à garder une continence exacte. La femme de l'archonte, nommée la reine, les initie aux mysteres qu'elles ont en dépôt, & en exige, avant de les recevoir, un serment par lequel elles attestent qu'elles ont toujours vécu dans la plus grande pureté & sans aucun commerce avec les hommes (3).

A l'entretien des prêtres & des temples sont assignées différentes branches de revenus (4). On préleve d'abord sur les confiscations & sur les amendes le 10e. pour Minerve, & le 50e. pour les autres divinités (5). On consacre aux dieux le 10e.

(1) Plat. politic. t. 2, p. 290.

(2) Harpocrat. Hesych. & Etymol. magn. in *Gerar.* Poll. lib. 8, §. 108.

(3) Demosth. in Neær. p. 873.

(4) Mém. de l'acad. des bell. lett. t. 18, p. 66.

(5) Dem. in Timocr. page 791. Xenoph. hist. Græc. lib. 1, p. 449.

des dépouilles enlevées à l'ennemi (1). Dans chaque temple, deux officiers connus sous le nom de parasites, ont le droit d'exiger une mesure d'orge des différens tenanciers du district qui leur est attribué (2) ; enfin, il est peu de temples qui ne possedent des maisons & des portions de terrain (3).

Ces revenus auxquels il faut joindre les offrandes des particuliers, sont confiés à la garde des trésoriers du temple (4). Ils servent pour les réparations & la décoration des lieux saints, pour les dépenses qu'entraînent les sacrifices, pour l'entretien des prêtres, qui ont presque tous des honoraires (5), un logement, & des droits sur les victimes. Quelques-uns jouissent d'un revenu plus considérable. Telle est la prêtresse de Minerve, à laquelle on doit offrir une mesure de froment, une autre d'orge, & une obole toutes les fois qu'il naît, ou qu'il meurt quelqu'un dans une famille (6).

---

(1) Demosth. ibid. Sophocl. Trach. v. 186. Harpocr. in *Dekat.*

(2) Crates ap Athen. lib 6, cap. 6, p. 235.

(3 Plat de leg. l. 6, p. 759. Harpocr. in *'Apò Mist.* Maussac. ibid. Taylor. In marm. Sand. page 64. Chandl. inscr. part. 2, p 75.

(4) Aristot. politic. lib. 6, cap. 8, page 423. Chandl. inscrip. not. p. 15, &c.

(5) Æschin. in Ctes. p. 430.

(6) Aristot. œcon lib. 2, t. 2, p. 502.

Outre ces avantages, les prêtres sont intéressés à maintenir le droit d'asyle, accordé non-seulement aux temples, mais encore aux bois sacrés qui les entourent, & aux maisons ou chapelles qui se trouvent dans leur enceinte (1). On ne peut en arracher le coupable, ni même l'empêcher de recevoir sa subsistance. Ce privilege aussi offensant pour les dieux, qu'utile à leurs ministres, s'étend jusques sur les autels isolés (2).

En Egypte, les prêtres forment le premier corps de l'état, & ne sont pas obligés de contribuer à ses besoins, quoique la troisieme partie des biens-fonds soit assignée à leur entretien. La pureté de leurs mœurs & l'austérité de leur vie, leur concilient la confiance des peuples; & leurs lumieres, celles du souverain dont ils composent le conseil, & qui doit être tiré de leur corps, ou s'y faire agréger dès qu'il monte sur le trône (3): interpretes des volontés des dieux, arbitres de celles des hommes, dépositaires des sciences, & sur-tout des secrets de la médecine (4), ils jouissent

(1) Thucyd. lib. 1, cap. 128 & 134. Strab. lib. 8, p. 374. Tacit. annal. lib 4, cap. 14.
(2) Thucyd. lib 1, cap. 126.
(3) Plat. in politic. t. 2, p. 290. Diod. Sic. lib. 1, p. 66. Plut de Isid. & Osi. t. 2, p. 354.
(4) Clem. Alex. strom. lib. 6, p. 758. Laert. lib. 3, §. 6.

un pouvoir ſans bornes, puiſqu'ils gouvernent à leur gré les préjugés & les foiblesses des hommes.

Ceux de la Grece ont obtenu des honneurs tels que les places diſtinguées aux ſpectacles (1). Tous pourroient ſe borner aux fonctions de leur miniſtere, & paſſer leurs jours dans une douce oiſiveté (2). Cependant pluſieurs d'entre eux, empreſſés à mériter par leur zele les égards dus à leur caractere, ont rempli les charges onéreuſes de la république, & l'ont ſervie, ſoit dans les armées, ſoit dans les ambaſſades (3).

Ils ne forment point un corps particulier & indépendant (4). Nulle relation d'intérêt entre les miniſtres des différens temples ; les cauſes même qui les regardent perſonnellement, ſont portées aux tribunaux ordinaires.

Les neuf archontes, ou magiſtrats ſuprêmes, veillent au maintien du culte public, & ſont toujours à la tête des cérémonies religieuſes. Le ſecond, connu ſous le nom de roi, eſt chargé de pourſuivre les délits contre la religion, de préſider aux

(1) Chandl. inſcr. part. 2, p. 73. Schol. in Ariſtoph. ran. v. 299.
(2) Iſocr. de permut. t. 2, p. 410.
(3) Herodot. lib. 9, cap 85. Plut. in Ariſtid. p. 321. Xenoph hiſt. Græc. p. 590. Demoſth. in Neær p. 880.
(4) Mém. de l'acad. des bell. lett. t. 18, p. 72.

ſacrifices publics & de juger les conteſtations qui s'élevent dans les familles ſacerdotales, au ſujet de quelques prêtriſe vacante (1). Les prêtres peuvent à la vérité diriger les ſacrifices particuliers ; mais ſi dans ces actes de piété, ils tranſgreſſoient les loix établies, ils ne pourroient ſe ſouſtraire à la vigilance des magiſtrats. Nous avons vu de nos jours le grand-prêtre de Cérès puni par ordre du gouvernement, pour avoir violé ces loix dans des articles qui ne paroiſſoient être d'aucune importance (2).

DES DEVINS, DES INTERPRETES, &c.

A la ſuite des prêtres, on doit placer ces interpretes dont l'état honore la profeſſion ; & qu'il entretient dans le prytanée (3). Ils liſent l'avenir dans le vol des oiſeaux & dans les entrailles des victimes. Ils ſuivent les armées, & c'eſt de leurs déciſions que dépendent ſouvent les révolutions des gouvernemens & les opérations d'une campagne. On en trouve dans toute la Grece ; mais ceux de l'Elide ſont les plus renommés. Là, depuis

(1) Plat. in politic. tome 2, p. 290. Poll. lib. 8, c. 9 ; §. 90. Sigon.
(2) Demoſth. in Neær. p. 880.
(3) Ariſtoph. in pac. v. 1084. Schol. ibid.

plusieurs

plusieurs siecles, deux ou trois familles se transmettent de pere en fils l'art de prédire les événemens, & de suspendre les maux des mortels. Ils mettent quelquefois leurs réponses au plus haut prix (1).

Les devins étendent plus loin leur ministere ; ils dirigent les consciences. On les consulte pour savoir si certaines actions sont conformes ou non à la justice divine (2). J'en ai vu qui poussoient le fanatisme jusqu'à l'atrocité, & qui se croyant chargés des intérêts du ciel, auroient poursuivi en justice la mort de leur pere coupable d'un meurtre (3).

Il parut, il y a deux ou trois siecles, des hommes qui, n'ayant aucune mission de la part du gouvernement, & s'érigeant en interpretes des dieux, nourrissoient parmi le peuple une crédulité qu'ils avoient eux-mêmes, ou qu'ils affectoient d'avoir, errant de nation en nation, les menaçant toutes de la colere céleste, établissant de nouveaux rits pour l'appaiser, & rendant les hommes plus foibles & plus malheureux par les craintes & par

(1) Herodot. lib. 9, cap 33 Pausan lib. 3, cap. 11, p. 232; lib. 4, cap 15 p. 317; lib. 6, cap 2, p. 454. Cicer de divinat. lib. 1, cap. 41, t. 3, p 34.
(2) Plat in Eutyphr. tome 1, page 4.
(3) Id. ibid. page 5.

les remords dont ils les remplissoient. Les uns dûrent leur haute réputation à des prestiges ; les autres, à de grands talens. De ce nombre furent Abaris de Scythie, Empédocle d'Agrigente, Epiménide de Crete (1).

L'impression qu'ils laisserent dans les esprits, a perpétué le regne de la superstition. Le peuple découvre des signes frappans de la volonté des dieux, en tous temps, en tous lieux, dans les éclipses, dans le bruit du tonnerre, dans les grands phénomenes de la nature, dans les accidens les plus fortuits ; les songes (2), l'aspect imprévu de certains animaux (3), le mouvement convulsif des paupieres (4), le tintement des oreilles (5), l'éternuement (6), quelques mots prononcés au hasard ; tant d'autres effets indifférens, sont devenus des présages heureux ou sinistres. Trouvez-vous un serpent dans votre maison ? élevez un autel dans le lieu même (7). Voyez-vous un milan planer dans les airs ?

(1) Laert. in Epim. lib. 1, §. 109. Bruck. hist. phil. tome 1, page 357.
(2) Homer. iliad. lib. 1, v. 63. Sophocl. Elect. v. 426.
(3) Theophr. charact. cap. 16.
(4) Theocr. idyl. 3, v. 37.
(5) Ælian. var. hist. lib. 4, cap. 17.
(6) Aristoph. in av. v. 721.
(7) Theophr. ibid. Terent. in Phorm. act. 4, scen. 4.

tombez vîte à genoux (1). Votre imagination est-elle troublée par le chagrin ou par la maladie? c'est Empusa qui vous apparoît, c'est un fantôme envoyé par Hécate, & qui prend toutes sortes de formes pour tourmenter les malheureux (2).

Dans toutes ces circonstances, on court aux devins, aux interpretes (3). Les ressources qu'ils indiquent, sont aussi chimériques que les maux dont on se croit menacé.

Quelques-uns de ces imposteurs se glissent dans les maisons opulentes, & flattent les préjugés des ames foibles (4). Ils ont, disent-ils, des secrets infaillibles pour enchaîner le pouvoir des mauvais génies. Leurs promesses annoncent trois avantages, dont les gens riches sont extrêmement jaloux, & qui consistent à les rassurer contre leurs remords, à les venger de leurs ennemis, à perpétuer leur bonheur au-delà du trépas. Les prieres & les expiations qu'ils mettent en œuvre, sont contenues dans de vieux rituels, qui portent les noms d'Orphée & de Musée (5).

(1) Aristoph. in av. v. 501.
(2) Id. in ran. v. 295.
(3) Theophr. charact. cap. 16.
(4) Plat. de rep. lib. 2, cap. 364.
(5) Id. ibid.

Des femmes de la lie du peuple font le même trafic (1). Elles vont dans les maisons des pauvres diſtribuer une eſpece d'initiation ; elles répandent de l'eau ſur l'initié, le frottent avec de la boue & du ſon, le couvrent d'une peau d'animal, & accompagnent ces cérémonies de formules qu'elles liſent dans le rituel, & des cris perçans qui en impoſent à la multitude.

Les perſonnes inſtruites, quoique exemptes de la plupart de ces foibleſſes, n'en ſont pas moins attachées aux pratiques de la religion. Après un heureux ſuccès, dans une maladie, au plus petit danger, au ſouvenir d'un ſonge effrayant, elles offrent des ſacrifices ; ſouvent même elles conſtruiſent dans l'intérieur de leurs maiſons, des chapelles qui ſont tellement multipliées, que de pieux philoſophes déſireroient qu'on les ſupprimât toutes, & que les vœux des particuliers ne s'acquittaſſent que dans les temples (2).

Mais comment concilier la confiance que l'on a pour les cérémonies ſaintes, avec les idées que l'on a conçues du ſouverain des dieux ? Il eſt permis de regarder Jupiter comme un uſurpateur, qui a chaſſé ſon pere du trône de l'univers, & qui en ſera

(1) Demoſth. de cor. page 516. Laert lib. 10, §. 4.
(2) Plat. de leg. lib. 10, page 909.

chaſſé un jour par ſon fils. Cette doctrine ſoutenue par la ſecte des prétendus diſciples d'Orphée (1), Eſchyle n'a pas craint de l'adopter dans une tragédie que le gouvernement n'a jamais empêché de repréſenter & d'applaudir (2).

DES CRIMES CONTRE LA RELIGION.

J'ai dit plus haut, que depuis un ſiecle, environ, de nouveaux dieux s'étoient introduits parmi les Athéniens. Je dois ajouter que dans le même intervalle de temps, l'incrédulité a fait les mêmes progrès. Dès que les Grecs eurent reçu les lumieres de la philoſophie, quelques-uns d'entre eux étonnés des irrégularités & des ſcandales de la nature, ne le furent pas moins de n'en pas trouver la ſolution dans le ſyſtême informe de religion qu'ils avoient ſuivi juſqu'alors. Les doutes ſuccéderent à l'ignorance, & produiſirent des opinions licencieuſes, que les jeunes gens embraſſerent avec avidité (3): mais leurs auteurs devinrent l'objet de la haine publique. Le peuple diſoit qu'ils n'avoit ſecoué le joug de la religion, que pour s'abandonner

(1) Procl. in Plat. lib. 5, p. 291. Mém. de l'acad. des bell. lett. tome 23, page 265.
(2) Æſchyl. in Prom. v. 200, 755 & 947.
(3) Plat. de leg. lib. 10, p. 886.

plus librement à leurs paſſions (1); & le gouvernement ſe crut obligé de ſévir contre eux. Voici comment on juſtifie ſon intolérance :

Le culte public étant preſcrit par une des loix fondamentales (2), & ſe trouvant par là même étroitement lié avec la conſtitution, on ne peut l'attaquer, ſans ébranler cette conſtitution. C'eſt donc aux magiſtrats qu'il appartient de le maintenir, & de s'oppoſer aux innovations qui tendent viſiblement à le détruire. Ils ne ſoumettent à la cenſure, ni les hiſtoires fabuleuſes ſur l'origine des dieux, ni les opinions philoſophiques ſur leur nature, ni même les plaiſanteries indécentes ſur les actions qu'on leur attribue; mais ils pourſuivent & font punir de mort ceux qui parlent ou qui écrivent contre leur exiſtence; ceux qui briſent avec mépris leurs ſtatues; ceux enfin qui violent le ſecret des myſteres avoués par le gouvernement.

Ainſi, pendant que l'on confie aux prêtres le ſoin de régler les actes extérieurs de piété, & aux magiſtrats l'autorité néceſſaire pour le ſoutien de la religion, on permet aux poëtes de fabriquer ou d'adopter de

---

(1) Plat. de leg. lib. 10, page 886.
(2) Porphyr. de abſtin. lib. 4, page 380.

nouvelles généalogies des dieux (1), & aux philosophes d'agiter les questions si délicates sur l'éternité de la matiere, & sur la formation de l'univers (2); pourvu toutefois qu'en les traitant, ils évitent deux grands écueils; l'un de se rapprocher de la doctrine enseignée dans les mysteres; l'autre d'avancer sans modification des principes, d'où résulteroit nécessairement la ruine du culte établi de temps immémorial. Dans l'un & dans l'autre cas, ils sont poursuivis comme coupables d'impiété.

Cette accusation est d'autant plus redoutable pour l'innocence, qu'elle a servi plus d'une fois d'instrument à la haine, & qu'elle enflamme aisément la fureur d'un peuple dont le zele est plus cruel encore que celui des magistrats & des prêtres.

Tout citoyen peut se porter pour accusateur, & dénoncer le coupable devant le second des archontes (3), qui introduit la cause à la cour des Héliastes, l'un des principaux tribunaux d'Athenes. Quelquefois l'accusation se fait dans l'assemblée du peuple (4). Quand elle regarde les mysteres de Cérès, le sénat en prend con-

(1) Herodot. lib. 2, cap. 156. Joseph. in Appion. lib. 2, page 491.
(2) Plat. Aristot. &c.
(3) Poll. lib. 8, cap. 9, §. 90.
(4) Andoc. de myst. p. 2. Plut. in Alcib. t. 1, p. 200.

noissance, à moins que l'accusé ne se pourvoie par-devant les Eumolpides(1); car cette famille sacerdotale, attachée de tout temps au temple de Cérès, conserve une jurisdiction qui ne s'exerce que sur la profanation des mysteres, & qui est d'une extrême sévérité. Les Eumolpides procedent suivant des loix non écrites, dont ils sont les interpretes, & qui livrent le coupable, non-seulement à la vengeance des hommes, mais encore à celle des dieux (2). Il est rare qu'il s'expose aux rigueurs de ce tribunal.

Il est arrivé qu'en déclarant ses complices, l'accusé a sauvé ses jours; mais on ne l'a pas moins rendu incapable de participer aux sacrifices, aux fêtes, aux spectacles, aux droits des autres citoyens (3). A cette note d'infamie, se joignent quelquefois des cérémonies effrayantes. Ce sont des imprécations que les prêtres des différens temples prononcent solemnellement & par ordre des magistrats (4). Ils se tournent vers l'occident; & secouant leurs robes de pourpre, ils dévouent aux dieux infernaux le coupable & sa postérité (5). On est

(1) Demosth. in Androt. page 703. Ulpian. p. 718.
(2) Lys. in Andoc. page 108.
(3) Id. ib. page 115.
(4) Liv. lib. 31, cap. 44.
(5) Lys. in Andoc. page 129.

persuadé que les furies s'emparent alors de son cœur, & que leur rage n'est assouvie, que lorsque sa race est éteinte.

La famille sacerdotale des Eumolpides montre plus de zele pour le maintien des mysteres de Cérès, que n'en témoignent les autres prêtres pour la religion dominante. On les a vus plus d'une fois traduire les coupables devant les tribunaux de justice (1). Cependant il faut dire à leur louange, qu'en certaines occasions, loin de seconder la fureur du peuple prêt à massacrer sur le champ des particuliers accusés d'avoir profané les mysteres, ils ont exigé que la condamnation se fît suivant les loix (2). Parmi ces loix, il en est une qu'on a quelquefois exécutée, & qui feroit capable d'arrêter les haines les plus fortes, si elles étoient susceptibles de frein. Elle ordonne que l'accusateur ou l'accusé périsse ; le premier, s'il succombe dans son accusation ; le second, si le crime est prouvé (3).

Il ne me reste plus qu'à citer les principaux jugemens que les tribunaux d'Athenes ont prononcé contre le crime d'impiété, depuis environ un siecle.

---

(1) Andocid. de myst. page 15.
(2) Lys. in Andoc. page 130.
(3) Andocid. de myst. page 4.

Le poëte Eschyle fut dénoncé, pour avoir dans une de ses tragédies, révélé la doctrine des mysteres. Son frere Aminias tâcha d'émouvoir les juges, en montrant les blessures qu'il avoit reçues à la bataille de Salamine. Ce moyen n'auroit peut-être pas suffi, si Eschyle n'eût prouvé clairement qu'il n'étoit pas initié. Le peuple l'attendoit à la porte du tribunal, pour le lapider (1)

Le philosophe Diagoras, de Mélos, accusé d'avoir révélé les mysteres, & nié l'existence des dieux, prit la fuite. On décerna des récompenses à ceux qui le livreroient mort ou vif; & le décret qui le couvroient d'infamie, fut gravé sur une colonne de bronze (2).

Protagoras, un des plus illustres sophistes de son temps, ayant commencé un de ses ouvrages par ces mots: « Je ne sais s'il y » a des dieux, ou s'il n'y en a point; » fut poursuivi criminellement, & prit la fuite. On rechercha ses écrits dans les maisons des particuliers, & on les fit brûler dans la place publique (3).

(1) Aristot. de mor. lib. 3, c. 2, t. 2, p. 29. Ælian. var. hist. lib. 5, cap. 19. Clem. Alex. strom. lib. 2, cap. 4, tome 1, page 461.

(2) Lys. in Andoc. page 111. Schol. Aristoph. in ran. v. 323. Id. in av. v. 1073. Schol. ibid.

(3) Laert. lib. 9, cap. 52. Joseph. in Appion. lib. 2, tome 2, page 493. Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 23, tome 2, page 416.

Prodicus de Céos fut condamné à boire de la ciguë, pour avoir avancé que les hommes avoient mis au rang des dieux les êtres dont ils retiroient de l'utilité; tels que le ſoleil, la lune, les fontaines, &c. (1).

La faction oppoſée à Périclès, n'oſant l'attaquer ouvertement, réſolut de le perdre par une voie détournée. Il étoit ami d'Anaxagore qui admettoit une intelligence ſuprême. En vertu d'un décret porté contre ceux qui nioient l'exiſtence des dieux, Anaxagore fut traîné en priſon. Il obtint quelques ſuffrages de plus que ſon accuſateur, & ne les dut qu'aux prieres & aux larmes de Périclès, qui le fit ſortir d'Athenes. Sans le crédit de ſon protecteur, le plus religieux des philoſophes auroit été lapidé comme athée (2)

Lors de l'expédition de Sicile, au moment qu'Alcibiade faiſoit embarquer les troupes qu'il devoit commander, les ſtatues de Mercure, placées en différens quartiers d'Athenes, ſe trouverent mutilées en une nuit (3). La terreur ſe répand auſſi-tôt dans

---

(1) Cicer. ibid. cap. 42, tome 2, page 432. Sext. Empir. adv. Phyſ. lib. 9, page 552. Suid. in *Prod.*

(2) Hermip. & Hieron. ap. Laert. l. 2, §. 13, Plut. de perfect. tome 2, page 84. Euſeb. præp. evangel. lib. 14, cap. 14.

(3) Plut. in Alcib. tome 1, page 200.

Athenes. On prête des vues plus profondes aux auteurs de cette impiété, qu'on regarde comme des factieux. Le peuple s'assemble : des témoins chargent Alcibiade d'avoir défiguré les statues, &, de plus, célébré avec les compagnons de ses débauches, les mysteres de Cérès dans des maisons particulieres (1). Cependant, comme les soldats prenoient hautement le parti de leur général, on suspendit le jugement : mais à peine fut-il arrivé en Sicile, que ses ennemis reprirent l'accusation (2) ; les délateurs se multiplierent, & les prisons se remplirent de citoyens que l'injustice poursuivoit. Plusieurs furent mis à mort ; beaucoup d'autres avoient pris la fuite (3).

Il arriva dans le cours des procédures, un incident qui montre jusqu'à quel excès le peuple porte son aveuglement. Un des témoins interrogé comment il avoit pu reconnoître pendant la nuit les personnes qu'il dénonçoit, répondit : Au clair de la lune. On prouva que la lune ne paroissoit pas alors. Les gens de bien furent consternés (4) ; mais la fureur du peuple n'en devint que plus ardente.

Alcibiade, cité devant cet indigne tri-

(1) Andoc. de myst. page 3.
(2) Plut. ibid. page 201.
(3) Andoc. ibid.
(4) Plut. in Alcib. tome 1, page 201.

bunal, dans le tems qu'il alloit s'emparer de Meſſine, & peut être de toute la Sicile, refuſa de comparoître, & fut condamné à perdre la vie. On vendit ſes biens; on grava ſur une colonne le décret qui le proſcrivoit & le rendoit infâme (1). Les prêtres de tous les temples eurent ordre de prononcer contre lui des imprécations terribles. Tous obéirent à l'exception de la prêtreſſe Théano, dont la réponſe méritoit mieux d'être gravée ſur une colonne, que le décret du peuple. « Je ſuis établie, dit-» elle, pour attirer ſur les hommes les » bénédictions, & non les malédictions du » ciel (2).

Alcibiade ayant offert ſes ſervices aux ennemis de ſa patrie, la mit à deux doigts de ſa perte. Quand elle ſe vit forcée de le rappeller, les prêtres de Cérès s'oppoſerent à ſon retour (3); mais ils furent enfin contraints de l'abſoudre des imprécations dont ils l'avoient chargé. On remarqua le courage avec lequel s'exprima le premier des miniſtres ſacrés: « Je n'ai » pas maudit Alcibiade, s'il étoit inno-» cent (4) ».

---

(1) Nep. in Alcib. cap. 4.
(2) Plat. ibid. p. 202. Id. quæſt. Rom. t. 2, p. 275.
(3) Thucyd. lib. 8, cap. 53.
(4) Plut. in Alcib. tome 1, page 210.

Quelque-temps après, arriva le jugement de Socrate, dont la religion ne fut que le prétexte, ainsi que je le montrerai dans la suite.

Les Athéniens ne sont pas plus indulgens pour le sacrilege. Les loix attachent la peine de mort à ce crime, & privent le coupable des honneurs de la sépulture (1). Cette peine que des philosophes, d'ailleurs éclairés, ne trouvent pas trop forte (2), le faux zele des Athéniens l'étend jusqu'aux fautes les plus légeres. Croiroit-on qu'on a vu des citoyens condamnés à périr, les uns pour avoir arraché un arbrisseau dans un bois sacré; les autres, pour avoir tué, je ne sais quel oiseau consacré à Esculape (3)? Je rapporterai un trait plus effrayant encore. Une feuille d'or étoit tombée de la couronne de Diane. Un enfant la ramassa. Il étoit si jeune, qu'il fallut mettre son discernement à l'épreuve. On lui présenta de nouveau la feuille d'or, avec des dés, des hochets & une grosse piece d'argent. L'enfant s'étant jetté sur cette piece, les juges déclarerent qu'il avoit assez de raison pour être coupable, & le firent mourir (4).

---

(1) Diod. Sic. lib. 16, page 427.
(2) Plat. de leg. lib. 9. tome 2, page 854.
(3) Ælian. var. hist. lib. 5, cap. 17.
(4) Id. ibid. cap. 16. Poll. lib. 9, cap. 6. §. 75.

FIN DU CHAPITRE VINGT-UNIEME.

CHAPITRE XXII.

Voyage de la Phocide. Les jeux Pythiques. Le Temple & l'Oracle de Delphes.

JE parlerai ſouvent des fêtes de la Grece ; je reviendrai ſouvent à ces ſolemnités auguſte où ſe raſſemblent les divers peuples de cet heureux pays. Comme elles ont entre elles beaucoup de traits de conformité, on me reprochera peut-être de retracer les mêmes tableaux. Mais ceux qui décrivent les guerres des nations, n'expoſent-ils pas à nos yeux une ſuite uniforme des ſcenes meurtrieres ? Et quel intérêt peut-il réſulter des peintures qui ne préſentent les hommes que dans les convulſions de la fureur ou du déſeſpoir ? N'eſt-il pas plus utile & plus doux de les ſuivre dans le ſein de la paix & de la liberté ; dans ces combats où ſe déploient les talens de l'eſprit & les graces du corps ; dans ces fêtes où le goût étale toutes ſes reſſources, & le plaiſir, tous ſes attraits ?

Ces instans de bonheur, ménagés adroitement pour suspendre les divisions des peuples (1), & arracher les particuliers au sentiment de leurs peines ; ces instans goûtés d'avance par l'espoir de les voir renaître, goûtés, après qu'ils se sont écoulés, par le souvenir qui les perpétue, j'en ai joui plus d'une fois ; & je l'avouerai, j'ai versé des larmes d'attendrissement, quand j'ai vu de milliers de mortels réunis par le même intérêt, se livrer de concert à la joie la plus vive, & laisser rapidement échapper ces émotions touchantes, qui sont le plus beau des spectacles pour une ame sensible. Tel est celui que présente la solemnité des jeux Pythiques, célébrés de quatre en quatre ans, à Delphes dans la Phocide.

Nous partîmes d'Athenes vers la fin du mois élaphébolion, dans la 3e. année de la 104e. olympiade*. Nous allâmes à l'isthme de Corinthe ; & nous étant embarqués à Pagæ, nous entrâmes dans le golfe de Crissa, le jour même où commençoit la fête **. Précédés & suivis d'un grand nombre de

(1) Isocr. in paneg. tome 1, page 139.

* Au commencement d'avril de l'an 361 avant J. C.

** Ces jeux se célébroient dans la 3e. année de chaque olympiade, vers les premiers jours du mois munychion, qui, dans l'année que j'ai choisie, commençoit au 14 avril (Corsin. diss. agonist. in Pyth. Id. fast. Attic. t. 3, p. 287. Dodwell. de Cycl. p. 719.)

bâtimens

bâtimens légers, nous abordâmes à Cirrha, petite ville située au pied du mont Cirphis. Entre ce mont & le Parnasse, s'étend une vallée où se font les courses des chevaux & des chars. Le Plistus y coule à travers des prairies riantes (1), que le printemps paroît de ses couleurs. Après avoir visité l'Hippodrome (2), nous prîmes un des sentiers qui conduisent à Delphes.

La ville se présentoit en amphithéatre sur le penchant de la montagne (3). Nous distinguions déjà le temple d'Apollon, & cette prodigieuse quantité de statues qui sont semées sur différens plans, à travers les édifices qui embellissent la ville. L'or dont la plupart sont couvertes, frappé des rayons naissans du soleil, brilloit d'un éclat qui se répandoit au loin (4). En même-temps on voyoit s'avancer lentement dans la plaine & sur les collines, des processions composées de jeunes garçons & de jeunes filles, qui sembloient se disputer le prix de la magnificence & de la beauté. Du haut des montagnes, des rivages de la mer, un peuple immense s'empressoit d'arriver à

(1) Pind. Pyth. od. 10, v. 23. Argum. Pyth. p. 163. Pausan. lib. 10, page 817.
(2) Pausan. ibid. cap. 37, page 893.
(3) Strab. lib. 9, page 418.
(4) Justin. lib. 24, cap. 7.

Delphes ; & la ſérénité du jour, jointe à la douceur de l'air qu'on reſpire en ce climat, prêtoit de nouveaux charmes aux impreſſions que nos ſens recevoient de toutes parts.

Le Parnaſſe eſt une chaîne de montagnes qui ſe prolonge vers le nord, & qui, dans ſa partie méridionale, ſe termine en deux pointes, au-deſſous deſquelles ſe trouve la ville de Delphes qui n'a que 16 ſtades de circuit (1)*. Elle n'eſt point défendue par des murailles, mais par des précipices qui l'environnent de trois côtés (2). On l'a miſe ſous la protection d'Apollon; & l'on aſſocie au culte de ce dieu celui de quelques autres divinités qu'on appelle les aſſiſtantes de ſon trône. Ce ſont Latone, Diane & Minerve la prévoyante. Leurs temples ſont à l'entrée de la ville.

Nous nous arrêtâmes un moment dans celui de Minerve; nous vîmes au-dedans un bouclier d'or envoyé par Crœſus, roi de Lydie; au-dehors, une grande ſtatue de bronze, conſacrée par les Marſeillois des Gaules, en mémoire des avantages qu'ils avoient remportés ſur les Carthaginois (3).

(1) Strab. lib. 9, page 418.
* 1512 toiſes.
(2) Juſtin. lib. 24, cap. 6.
(3) Pauſan. lib. 10, page 817.

Après avoir paſſé près du Gymnaſe, nous nous trouvâmes ſur les bords de la fontaine Caſtalie, dont les eaux ſaintes ſervent à purifier, & les miniſtres des autels, & ceux qui viennent conſulter l'oracle (1): de là nous montâmes au temple qui eſt ſitué dans la partie ſupérieure de la ville (2). Il eſt entouré d'une enceinte vaſte & remplie d'offrandes précieuſes faites à la divinité.

Les peuples & les rois qui reçoivent des réponſes favorables, ceux qui remportent des victoires, ceux qui ſont délivrés des malheurs qui les menaçoient, ſe croient obligés d'élever dans ces lieux, des monumens de reconnoiſſance. Les particuliers couronnés dans les jeux publics de la Grece; ceux qui ſont utiles à leur patrie par des ſervices, ou qui l'illuſtrent par leurs talens, obtiennent dans cette même enceinte des monumens de gloire. C'eſt là qu'on ſe trouve entouré d'un peuple de héros; c'eſt là que tout rappelle les événemens les plus remarquables de l'hiſtoire, & que l'art de la ſculpture brille avec plus d'éclat que dans tous les autres cantons de la Grece.

Comme nous étions ſur le point de parcourir cette immenſe collection, un Del-

(1) Euripid. in Ion. v. 94. Heliod. Æthiop. lib. 2, p. 107.

(2) Pauſan. ibid. page 818.

phien, nommé Cléon, voulut nous servir de guide. C'étoit un de ces interprêtes du temple qui n'ont d'autre fonction que de satisfaire l'avide curiosité des étrangers (1). Cléon s'étendant sur les moindres détails, épuisa plus d'une fois son savoir & notre patience. J'abrégerai son récit, & j'en écarterai souvent le merveilleux, dont il cherchoit à l'embellir.

Un superbe taureau de bronze fut le premier objet que nous trouvâmes à l'entrée de l'enceinte (2). Ce taureau, disoit Cléon, fut envoyé par ceux de Corcyre; & c'est l'ouvrage de Théoprope d'Egine. Ces neufs statues que vous voyez ensuite, furent présentées par les Thégéates, après qu'ils eurent vaincu les Lacédémoniens. Vous y reconnoîtrez Apollon, la victoire & les anciens héros de Tégée. Celles qui sont vis-à-vis ont été données par les Lacédémoniens, après que Lysander eut battu près d'Ephese la flotte d'Athenes. Les sept premieres représentent Castor & Pollux, Jupiter, Apollon, Diane, & Lysander qui reçoit une couronne de la main de Neptune; la 8e. est pour Abas, qui faisoit les fonctions de devin dans l'armée de Lysander; & la

---

(1) Plut. de Pyth. orac. tome 2, page 395. Lucian. in Philopseud §. 4, t. 3, p. 32. Id. in calumn. p. 132.
(2) Pausan. lib. 10, cap. 9, p. 818.

9e: pour Hermon, pilote de la galere que commandoit ce général. Quelque-temps après, Lyfander, ayant remporté fur les Athéniens une feconde victoire navale auprès d'Ægos-Potamos, les Lacédémoniens envoyerent auffi-tôt à Delphes les ftatues des principaux officiers de leur armée, & celles des chefs des troupes alliées. Elles font au nombre de 28; & vous les voyez derriere celles dont je viens de parler (1).

Ce cheval de bronze eft un préfent des Argiens. Vous lirez dans une infcription gravée fur le piédeftal, que les ftatues dont il eft entouré proviennent de la dixieme partie des dépouilles enlevées par les Athéniens aux Perfes, dans les champs de Marathon. Elles font au nombre de 13, & toutes de la main de Phidias. Voyez fous quels traits il offre à nos yeux Apollon, Minerve, Théfée, Codrus, & plufieurs de ces anciens Athéniens qui ont mérité de donner leurs noms aux tribus d'Athenes. Miltiade qui gagna la bataille, brille au milieu de ces dieux & de ces héros (2).

Les nations qui font de pareilles offrandes, ajoutent fouvent aux images de leurs généraux celles des rois & des particuliers qui,

(1) Paufan. lib. 10, cap. 9, page 818. Plut. in Lyfand. tome 1, page 443.
(2) Paufan. lib. 10, cap. 10, page 821.

dès les temps les plus anciens, ont éternisé leur gloire. Vous en avez un nouvel exemple dans ce groupe de 25 ou 30 statues, que les Argiens ont consacrées en différens temps & pour différentes victoires. Celle-ci est de Danaüs, le plus puissant des rois d'Argos; celle-là d'Hypermnestre sa fille; cet autre de Lyncée son gendre. Voici les principaux chefs qui suivirent Adraste, roi d'Argos, à la premiere guerre de Thebes; voici ceux qui se distinguerent dans la seconde; voilà Diomede, Sthénélus, Amphiaraüs dans son char, avec Baton son parent, qui tient les rênes des chevaux (1).

Vous ne pouvez faire un pas, sans être arrêté par des chefs-d'œuvre de l'art. Ces chevaux de bronze, ces captives gémissantes sont de la main d'Agéladas d'Argos: c'est un présent des Tarentins d'Italie. Cette figure représente Triopas, fondateur des Cnidiens en Carie; ces statues de Latone, d'Apollon & de Diane, qui lancent des fleches contre Tityus, sont une offrande du même peuple.

Ce portique où sont attachés tant d'éperons de navires, & de boucliers d'airain, fut construit par les Athéniens (2). Voici la roche sur laquelle une ancienne

(1) Id. ibid. page 822.
(2) Pausan. lib. 10, cap. 11, page 825.

ſibylle, nommée Hérophile, prononçoit, dit-on, ſes oracles (1). Cette figure couverte d'une cuiraſſe & d'une cotte d'armes, fut envoyée par ceux d'Andros, & repréſente Andreus leur fondateur. Les Phocéens ont conſacré cet Apollon, ainſi que cette Minerve & cette Diane; ceux de Pharſale en Theſſalie, cette ſtatue équeſtre d'Achille; les Macédoniens, cet Appollon qui tient une biche; les Cyrénéens, ce char dans lequel Jupiter paroît avec la majeſté qui convient au maître des dieux (2); enfin, les vainqueurs de Salamine, cette ſtatue de douze coudées *, qui tient un ornement de navire, & que vous voyez auprès de la ſtatue dorée d'Alexandre premier, roi de Macédoine (3).

Parmi ce grand nombre de monumens, on a conſtruit pluſieurs petits édifices, où les peuples & les particuliers ont porté des ſommes conſidérables, ſoit pour les offrir au dieu, ſoit ponr les mettre en dépôt, comme dans un lieu de ſûreté. Quand ce n'eſt qu'un dépôt, on a ſoin d'y tracer le nom de ceux à qui il appartient, afin qu'ils puiſſent le retirer en cas de beſoin (4).

(1) Id. cap. 12, page 825.
(2) Id. cap. 13, page 829.
* 17 pieds.
(3) Herodot. lib. 8, cap. 121.
(4) Xenoph. exped. Cyr. lib. 5, page 349.

Nous parcourûmes les trésors des Athéniens, des Thébains, des Cnidiens, des Syracusains, &c. (1); & nous fûmes convaincus qu'on n'avoit point exagéré, en nous disant que nous trouverions plus d'or & d'argent à Delphes, qu'il n'y en a peut être dans toute la Grece.

Le trésor des Sicyoniens nous offrit, entre autres singularités, un livre en or qu'avoit présenté une femme nommée Aristomaque, qui avoit remporté le prix de poésie aux jeux Isthmiques (2). Nous vîmes dans celui des Siphniens une grande quantité d'or provenu des mines qu'ils exploitoient autrefois dans leur île (3); & dans celui des habitans d'Acanthus, des obélisques de fer présentés par la courtisane Rhodope (4). Est-il possible, m'écriai-je, qu'Apollon ait agréé un pareil hommage? Étranger! me dit un Grec que je ne connoissois pas, les mains qui ont élevé ces trophées, étoient-elles plus pures? Vous venez de lire sur la porte de l'asyle où nous sommes : LES HABITANS D'ACANTHE VAINQUEURS DES ATHÉNIENS (5); ailleurs LES ATHÉNIENS VAINQUEURS

(1) Pausan. lib. 10, cap. 11, page 823.
(2) Plut. sympos. lib. 5, tome 2, page 675.
(3) Pausan lib. 10, cap. 11, page 823.
(4) Plut de Pyth. orat. tome, page 400.
(5) Plut in Lysand, tome 1, page 433.

DES

DES CORINTHIENS ; LES PHOCÉENS, DES THESSALIENS ; LES ORNÉATES, DES SICYONIENS, &c. Ces inſcriptions furent tracées avec le ſang d'un million de Grecs. Le dieu n'eſt entouré que des monumens de nos fureurs (1) ; & vous êtes étonné que ſes prêtres aient accepté l'hommage d'une courtiſane !

Le tréſor des Corinthiens eſt le plus riche de tous. On y conſerve la principale partie des offrandes que différens princes ont faites au temple d'Apollon. Nous y trouvâmes les magnifiques préſens de Gygès, roi de Lydie, parmi leſquels on diſtingue ſix grands crateres d'or *, du poids de 30 talens (2) **.

La libéralité de ce prince, nous dit Cléon, fut bientôt effacée par celle de Crœſus, un de ſes ſucceſſeurs. Ce dernier ayant conſulté l'oracle, fut ſi content de ſa réponſe, qu'il fit porter à Delphes, 1°. 117 demi-plinthes *** d'or, épaiſſes d'un palme ; la plupart longues de ſix palmes,

(1) Plut de Pyth ut ſuprà.

* Les crateres étoient de grands vaſes en forme de coupe, où l'on faiſoit le mêlange du vin & de l'eau.

(2) Herodot. lib. 1, cap. 14.

** Voyez, tant pour cet article, que pour les ſuivans, la table des poids Attiques, & la note qui eſt a la fin du volume

*** On entend communément par plinthe un membre d'architecture, ayant la forme d'une petite table carrée,

& larges de trois, pesant chacune 2 talens; à l'exception de 4, qui ne pesoient chacune qu'un talent & demi. Vous les verrez dans le temple. Par la maniere dont on les avoit disposées, elles servoient de base à un lion de même métal, qui tomba lors de l'incendie du temple, arrivé quelques années après. Vous l'avez sous vos yeux. Il pesoit alors 10 talens; mais comme le feu l'a dégradé, il n'en pese plus que six & demi(1).

2°. Deux grands crateres, l'un en or, pesant 8 talens & 42 mines; le second, en argent, & contenant 600 amphores. Vous avez vu le premier dans le trésor des Clazoméniens; vous verrez le second dans le vestibule du temple (2).

3°. Quatre vases d'argent en forme de tonneaux, & d'un volume très-considérable (3). Vous les voyez tous quatre dans ce lieu (4).

4°. Deux grandes aiguieres, l'une en or, & l'autre en argent (5).

5°. Une statue en or, représentant, à ce qu'on prétend, la femme qui faisoit le pain de ce prince. Cette statue a trois coudées de hauteur, & pese huit talens (6).

---

(1) Herodot. ibid. cap. 50. Diod. Sic. lib. 16, p. 452.
(2) Herodot. lib. 1, cap. 51.
(3) Plut. in Syll. t 1, p. 459.
(4) Herodot. ibid. cap. 51.
(5) Id. ibid
(6) Id. ibid. Plut. de Pyth. orac. t. 2, p. 401.

6°. A ces richesses, Crœsus ajouta quantité de lingots d'argent, les colliers & les ceintures de son épouse, & d'autres présens non moins précieux.

Cléon nous montra ensuite un cratere en or, que la ville de Rome en Italie avoit envoyé à Delphes (1). On nous fit voir le collier d'Hélene (2). Nous comptâmes, soit dans le temple, soit dans les différens trésors, 360 phioles d'or pesant chacune deux mines (3) *.

Tous ces trésors réunis avec ceux dont je n'ai point fait mention, montent à des sommes immenses. On peut en juger par le fait suivant. Quelque temps après notre voyage à Delphes, les Phocéens s'emparerent du temple; & les matieres d'or & d'argent qu'ils firent fondre, furent estimées plus de dix mille talens (4) **.

Après être sortis du trésor des Corinthiens, nous continuâmes à parcourir les monumens de l'enceinte sacrée. Voici, nous dit Cléon, un groupe qui doit fixer vos regards. Voyez avec qu'elle fureur Apollon & Hercule se disputent un trépied;

(1) Liv. lib. 5, cap. 28. Plut. in Camill. t. 1, p. 133.
(2) Diod. Sic. lib. 16, p. 458.
(3) Id. ibid. p. 452.
* 3 marcs 3 onces 3 gros 32 grains.
(4) Diod. Sic lib. 16, p. 453.
** Plus de 54 millions.

avec quel intérêt Latone & Diane tâchent de retenir le premier, & Minerve le second. (1). Ces cinq ſtatues ſorties des mains de trois artiſtes de Corinthe, furent conſacrées en ce lieu par les Phocéens (2). Ce trépied garni d'or, ſoutenu par un dragon d'airain, fut offert par les Grecs après la bataille de Platée (3). Les Tarentins d'Italie, après quelques avantages remportés ſur leurs ennemis, ont envoyé ces ſtatues équeſtres, & ces autres ſtatues en pied. Elles repréſentent les principaux chefs des vainqueurs & des vaincus (4). Les habitans de Delphes ont donné ce loup de bronze, que vous voyez près du grand autel (5), les Athéniens ce palmier, & cette Minerve de même métal. La Minerve étoit autrefois dorée, ainſi que les fruits du palmier; vers le temps de l'expédition des Athéniens en Sicile, des corbeaux préſagerent leur défaite, en arrachant les fruits de l'arbre, & en perçant le bouclier de la déeſſe (6).

Comme nous parûmes douter de ce fait,

---

(1) Pauſan. lib. 10, cap. 13, page 830.
(2) Herodot. lib. 8, cap. 27.
(3) Pauſan. ibid.
(4) Id. lib. 10, cap. 13, page 830.
(5) Id. ibid. cap. 14, page 832.
(6) Plut. in Nic. t. 1, p. 531. Pauſan. ibid. cap. 15, p. 834.

Cléon ajouta, pour le confirmer : Cette colonne placée auprès de la ſtatue d'Hiéron, roi de Syracuſe, ne fut-elle pas renverſée le jour même de la mort de ce prince ? Les yeux de la ſtatue de ce Spartiate ne ſe détacherent-ils pas, quelques jours avant qu'il périt dans le combat de Leuctres (1) ? Vers le même temps, ne diſparurent-elles pas, ces deux étoiles d'or que Lyſander avoit conſacrées ici en l'honneur de Caſtor & de Pollux (2) ?

Ces exemples nous effrayerent ſi fort, que de peur d'en eſſuyer d'autres encore, nous prîmes le parti de laiſſer Cléon dans la paiſible poſſeſſion de ſes fables. Prenez garde, ajouta-t-il, aux pieces de marbre qui couvrent le terrain ſur lequel vous marchez. C'eſt ici le point milieu de la terre (3) ; le point également éloigné des lieux où le ſoleil ſe leve, & de ceux où il ſe couche. On prétend que pour le connoître, Jupiter fit partir de ces deux extrêmités du monde, deux aigles qui ſe rencontrerent préciſément en cet endroit (4).

---

(1) Plut. de Pyth. orac. tome 2, page 397.

(2) Cicer. de divin. lib. 1, cap. 34, tome 3, p. 29.

(3) Æſchyl. in choeph. v. 1036. Eurip. in Oreſt. v. 330 ; in Phœnis. v. 244 ; in Ion. v. 223. Plat. de rep. lib. 4, t. 2, p. 427.

(4) Pauſan. lib. 10, page 835. Pindar. Pyth. 4, v. 6. Schol. ibid. Strab. lib. 9, page 419. Plut. de orat. def. t. 2, p. 409.

Cléon ne nous faisoit grace d'aucune inscription : il s'attachoit, par préférence, aux oracles que la prêtresse avoit prononcés, & qu'on a soin d'exposer aux regards du public (1) ; il nous faisoit remarquer ceux que l'événement avoit justifiés.

Parmi les offrandes des rois de Lydie, j'ai oublié de parler du grand cratere d'argent, qu'Alyatte avoit envoyé, & dont la base excite encore l'admiration des Grecs (2), peut-être parce qu'elle prouve la nouveauté des arts de la Grece. Elle est de fer, en forme de tour, plus large par en bas que par en haut : elle est travaillée à jour, & l'on y voit plusieurs petits animaux se jouer à travers les feuillages dont elle est ornée. Ces différentes pieces ne sont point unies par des clous ; c'est un des premiers ouvrages où l'on ait employé la soudure. On l'attribue à Glaucus de Chio, qui vivoit, il y a près de deux siecles, & qui le premier trouva le secret de souder le fer.

Une infinité d'autres monumens avoient fixé notre attention. Nous avions vu la statue

(1) Diod. Sic. lib. 16, p. 428. Vand. de orac. p. 138 & 175.

(2) Herodot. lib. 1, cap. 25. Pausan. lib. 10, p. 834. Plut. de orac. def. t. 2, page 436. Hegesand. ap. Athen. lib. 5, p. 210.

du rhéteur Gorgias (1), & les statues sans nombre des vainqueurs aux différens jeux de la Grece. Si l'œil est frappé de la magnificence de tant d'offrandes rassemblées à Delphes, il ne l'est pas moins de l'excellence du travail (2); car elles ont presque toutes été consacrées dans le siecle dernier, ou dans celui ci; & la plupart sont des plus habiles sculpteurs qui ont paru dans ces deux siecles.

De l'enceinte sacrée nous entrâmes dans le temple qui fut construit, il y a environ 150 ans (3)*; celui qui subsistoit auparavant ayant été consumé par les flammes. Les Amphictyons ** ordonnerent de le rébâtir; & l'architecte Spintharus de Corinthe, s'engagea de le terminer pour la somme de 300 talens ***. Les trois quarts de cette somme furent prélevés sur différentes villes de la Grece, & l'autre quart sur les habi-

---

(1) Hermip. ap. Athen. lib. 11, cap. 15, page 505. Cicer. de orat. lib. 3, cap. 32, tome 1, page 310. Pausan. lib. 10, cap. 18, p. 842. Valer. Maxim. lib. 8, cap. 15, in extern.

(2) Strab. lib. 9, p. 419.

(3) Mém. de l'acad. des bell. lett. t. 3, p. 150.

* Vers l'an 513 avant J. C.

** C'étoient des députés de différentes villes, qui s'assembloient tous les ans à Delphes, & qui avoient l'inspection du temple. J'en parlerai dans la suite.

*** Un million six cents mille livres, mais le talent étant alors plus fort qu'il ne le fut dans la suite, on peut ajouter quelque chose à cette évaluation.

tans de Delphes, qui, pour fournir leurs contingent, firent une quête jusques dans les pays les plus éloignés. Une famille d'Athenes ajouta même à ses frais des embellissemens qui n'étoient pas dans le premier projet (1).

L'édifice est bâti d'une très-belle pierre ; mais le frontispice est de marbre de Paros. Deux sculpteurs d'Athenes ont représenté sur le fronton Diane, Latone, Apollon, les Muses, Bacchus, &c. (2). Les chapiteaux des colonnes sont chargés de plusieurs especes d'armes dorées, & sur-tout de boucliers qu'offrirent les Athéniens, en mémoire de la bataille de Marathon (3).

Le vestibule est orné de peintures qui représentent le combat d'Hercule contre l'Hydre : celui des géans contre les dieux ; celui de Bellérophon contre la chimere (4). On y voit aussi des autels (5), un buste d'Homere (6), des vases d'eau lustrale (7), & d'autres grands vases où se fait le mêlange du vin & de l'eau, qui servent aux libations (8). Sur le mur on lit plusieurs

(1) Herodot. lib. 2, cap. 180; lib. 5, cap. 62. Pausan. lib. 10, p. 811.
(2) Pausan. lib. 10, cap. 19, p. 842.
(3) Id ibid. Æschin. in Ctesiph. p. 446.
(4) Eurip. in Ion. v. 190.
(5) Id. ibid. v. 1186.
(6) Pausan. ibid. p. 857.
(7) Heliod. Æthiop.
(8) Herodot. lib. 1, cap. 51.

ſentences, dont quelques-unes furent tracées, à ce qu'on pretend, par les ſept ſages de la Grece. Elles renferment des principes de conduite, & ſont comme des avis que donnent les dieux à ceux qui viennent les adorer (1). Ils ſemblent leur dire : CONNOIS-TOI TOI-MÊME ; RIEN DE TROP ; L'INFORTUNE TE SUIT DE PRÈS.

Un mot de deux lettres, placé au-deſſus de la porte, donne lieu à différentes explications : mais les plus habiles interprétes y découvrent un ſens profond. Il ſignifie, en effet, VOUS ÊTES. C'eſt l'aveu de notre néant, & un hommage digne de la divinité à qui ſeule l'exiſtence appartient (2).

Dans le même endroit, nous lûmes ſur une tablette ſuſpendue au mur, ces mots tracés en gros caractères : QUE PERSONNE N'APPROCHE DE CES LIEUX, S'IL N'A PAS LES MAINS PURES (3).

Je ne m'arrêterai point à décrire les richeſſes de l'intérieur du temple. On en peut juger par celles du dehors. Je dirai ſeulement qu'on y voit une ſtatue coloſſale d'Apollon, en bronze, conſacrée par les

(1) Plat. in Alcib. 1, tome 2, page 124, & 129. Id. in Charm. page 164. Xenoph. mem. l. 4, p. 796. Pauſ. l. 10, page 857. Plin. l. 7, c. 32, page 393.

(2) Plut. de 'El. tome 2, page 384.

(3) Lucian. de ſacrif. § 13, tome 1, page 536. Id. in Herodot. §. 11, tome 1, p. 750.

Amphictyons (1) ; & que parmi plusieurs autres statues des dieux, on conserve & on expose au respect des peuples le siége sur lequel Pindare chantoit des hymnes qu'il avoit composés pour Apollon (2). Je recueille de pareils traits, pour montrer jusqu'à quel point les Grecs savent honorer les talens.

Dans le sanctuaire est une statue d'Apollon, en or (3), & cet ancien oracle dont les réponses ont fait si souvent le destin des empires. On en dut la découverte au hasard. Des chevres qui erroient parmi les rochers du mont Parnasse, s'étant approchées d'un soupirail d'où sortoient de exhalaisons malignes, furent, dit-on, tout-à-coup agitées de mouvemens extraordinaires & convulsifs (4). Le berger & les habitans des lieux voisins, accourus à ce prodige, respirent la même vapeur, éprouvent les mêmes effets, & prononcent dans leur délire des paroles sans suite & sans liaison. Aussi-tôt on prend ces paroles pour des prédictions, & la vapeur de l'antre, pour un souffle divin qui dévoile l'avenir (5) *.

(1) Diod. Sic. lib. 16, p. 433.
(2) Pausan. lib. 10, cap. 24, p. 858.
(3) Id. ibid.
(4) Plut. de orat. def. tome 2, page 433. Pausan. ib. cap. 5, p. 809. Diod. Sic. lib. 16, p. 427.
(5) Plin. lib. 2, cap. 93, p. 116.
* Voyez la note à la fin du volume.

Plusieurs ministres sont employés dans le temple. Le premier qui s'offre aux yeux des étrangers, est un jeune homme souvent élevé à l'ombre des autels, toujours obligé de vivre dans la plus exacte continence, & chargé de veiller à la propreté, ainsi qu'à la décoration des lieux saints (1). Dès que le jour paroît, il va, suivi de ceux qui travaillent sous ses ordres, cueillir dans un petit bois sacré des branches de laurier, pour en former des couronnes qu'il attache aux portes, sur les murs, autour des autels & du trépied sur lequel la Pythie prononce ses oracles : il puise dans la fontaine Castalie de l'eau pour en remplir les vases qui sont dans le vestibule, & pour faire des aspersions dans l'intérieur du temple ; ensuite il prend son arc & son carquois pour écarter les oiseaux qui viennent se poser sur le toit de cet édifice, ou sur les statues qui sont dans l'enceinte sacrée.

Les prophetes exercent un ministere plus relevé : ils se tiennent auprès de la Pythie (2), recueillent ses réponses, les arrangent, les interpretent, & quelquefois les confient à d'autres ministres qui les mettent en vers (3).

(1) Eurip. in Ion. v. 95, &c.
(2) Van Dale de orac. page 104. Mém. de l'acad. des belles lettres, tome 3, page 186.
(3) Plut. de Pyth. orac. t. 2, page 407. Strab. lib. 9, p. 419.

Ceux qu'on nomme les ſaints, partagent les fonctions des prophetes. Ils ſont au nombre de cinq. Ce ſacerdoce eſt perpétuel dans leur famille, qui prétend tirer ſon origine de Deucalion (1). Des femmes d'un certain âge ſont chargées de ne laiſſer jamais éteindre le feu ſacré (2), qu'elles ſont obligées d'entretenir avec du bois de ſapin (3). Quantité de ſacrificateurs, d'augures, d'aruſpices & d'officiers ſubalternes augmentent la majeſté du culte, & ne ſuffiſent qu'à peine à l'empreſſement des étrangers qui viennent à Delphes, de toutes les parties du monde.

Outre les ſacrifices offerts en actions de graces, ou pour expier des fautes, ou pour implorer la protection du dieu, il en eſt d'autres qui doivent précéder la réponſe de l'oracle, & qui ſont précédés par diverſes cérémonies.

Pendant qu'on nous inſtruiſoit de ces détails, nous vîmes arriver au pied de la montagne, & dans le chemin qu'on appelle la voie ſacrée, une grande quantité de chariots remplis d'hommes, de femmes & d'enfans (4), qui, ayant mis pied à terre,

(1) Plut. quæſt. Græc. tome 2, page 292; & de orac. def. page 418.

(2) Æſchyl. in choeph. v. 1037. Plut. in Num. t. 1, page 66.

(3) Plut. de 'El. tome 2, page 385.

(4) Id. quæſt. Græc. tome 2, page 304.

formerent leurs rangs, & s'avancerent vers le temple, en chantant des cantiques. Ils venoient du Péloponefe offrir au dieu les hommages des peuples qui l'habitent. La Théorie, ou proceffion des Athéniens, les fuivoit de près, & étoit elle-même fuivie des députations de plufieurs autres villes, parmi lefquelles on diftinguoit celle de l'île de Chio, compofée de cent jeunes garçons (1).

Dans mon voyage de Délos, je parlerai plus au long de ces députations, de la magnificence qu'elles étalent, de l'admiration qu'elles excitent, de l'éclat qu'elles ajoutent aux fêtes qui les raffemblent. Celles qui vinrent à Delphes, fe rangerent autour du temple, préfenterent leurs offrandes, & chanterent, en l'honneur d'Apollon, des hymnes accompagnés de danfes. Le chœur des Athéniens fe diftingua par la beauté des voix, & par une grande intelligence dans l'exécution (2).

Chaque inftant faifoit éclore des fcenes intéreffantes & rapides. Comment les décrire ? comment repréfenter ces mouvemens, ces concerts, ces cris, ces cérémonies auguftes, cette joie tumultueufe, cette foule de tableaux qui, rapprochés les

(1) Herodot. lib. 6, cap. 27.
(2) Xenoph. memor. lib. 3, p. 765.

uns des autres, se prêtoient de nouveaux charmes ? Nous fûmes entraînés au théâtre (1), où se donnoient les combats de poésie & de musique. Les Amphictyons y présidoient. Ce sont eux qui, en différens temps ont établi les différens jeux qu'on célebre à Delphes (2). Ils en ont l'intendance ; ils y entretiennent l'ordre, & décernent la couronne au vainqueur (3).

Plusieurs poëtes entrerent en lice. Le sujet du prix est un hymne pour Apollon (4), que l'auteur chante lui-même, en s'accompagnant de la cithare. La beauté de la voix, & l'art de la soutenir par des accords harmonieux, influent tellement sur les opinions des juges & des assistans, que pour n'avoir pas possédé ces deux avantages, Hésiode fut autrefois exclu du concours, & que, pour les avoir réunis dans un degré éminent, d'autres auteurs ont obtenu le prix, quoiqu'ils eussent produit des ouvrages qu'ils n'avoient pas composés (5). Les poëmes que nous entendîmes avoient de grandes beautés. Celui qui fut couronné

(1) Plut. sympos. lib. 2, cap. 4, t. 2, p. 638. Pausan. lib. 10, cap. 31, p. 877.

(2) Pausan. ibid. cap. 7, page 813. Strab. lib. 9, p. 421.

(3) Pind. Pyth. 4, v. 118. Schol. ibid.

(4) Strab. lib 9, cap 421.

(5) Pausan. ibid. cap. 7, p. 813.

reçut des applaudissemens si redoublés, que les hérauts furent obligés d'imposer silence. Aussi-tôt on vit s'avancer des joueurs de flûte.

Le sujet qu'on a coutume de leur proposer, est le combat d'Apollon contre le serpent Python. Il faut qu'on puisse distinguer dans leur composition les cinq principales circonstances de ce combat (1). La premiere partie n'est qu'un prélude ; l'action s'engage dans la seconde ; elle s'anime & se termine dans la troisieme ; dans la quatrieme on entend les cris de victoire, & dans la cinquieme, les sifflemens du monstre, avant qu'il expire (2). Les Amphictyons eurent à peine adjugé le prix, qu'ils se rendirent au stade, où les courses à pied alloient commencer. On proposa une couronne pour ceux qui parcourroient le plutôt cette carriere ; une autre pour ceux qui la fourniroient deux fois ; une troisieme pour ceux qui la parcourroient jusqu'à douze fois sans s'arrêter (3) : c'est ce qu'on appelle la course simple, la double course, la longue course. A ces différens exercices nous vîmes succéder la course

(1) Strab. lib. 9, p. 421. Argum. in Pyth. Pind. p. 163. Hesych. in *'Anap.*

(2) Strab. ibid. Poll. lib. 4, cap. 10, §. 84.

(3) Mém. de l'acad. des bell. lett. t. 3, p. 308 ; t. 9, p. 386.

des enfans (1), celle des hommes armés, la lutte, le pugillat (2), & plusieurs de ces combats que nous détaillerons en parlant des jeux olympiques.

Autrefois on présentoit aux vainqueurs une somme d'argent (3). Quand on a voulu les honorer davantage, on ne leur a donné qu'une couronne de laurier.

Nous soupâmes avec les Théores ou députés des Athéniens. Quelques-uns se proposoient de consulter l'oracle. C'étoit le lendemain qu'il devoit répondre à leurs questions. Car on ne peut en approcher que dans certains jours de l'année; & la Pythie ne monte sur le trépied qu'une fois par mois (4). Nous résolumes de l'interroger à notre tour, par un simple motif de curiosité, & sans la moindre confiance dans ses décisions.

Pendant toute la nuit, la jeunesse de Delphes, distribuée dans les rues, chantoit des vers à la gloire de ceux qu'on venoit de couronner (5). Tout le peuple faisoit retentir les airs d'applaudissemens longs & tumultueux; la nature entiere sembloit

(1) Pausan. lib. 10, cap. 7, page 814.
(2) Pind. Nem. od. 6, v. 60. Heliod. Æthiop. lib. 4; page 159.
(3) Pausan. ibid.
(4) Plut. quæst. Græc. tome 2, page 292.
(5) Pind. Nem. od. 6, v. 66. Schol. ibid.

participer

participer au triomphe des vainqueurs. Ces échos sans nombre qui reposent aux environs du Parnasse, éveillés tout-à-coup au bruit des trompettes, & remplissant de leurs cris les antres & les vallées (1), se transmettoient & portoient au loin les expressions éclatantes de la joie publique.

Le jour suivant nous allâmes au temple; nous donnâmes nos questions par écrit (2); & nous attendîmes que la voie du sort eût décidé du moment que nous pourrions approcher de la Pythie (3). A peine en fûmes-nous instruits, que nous la vîmes traverser le temple (4), accompagnée de quelques-uns des prophêtes, des poëtes & des saints qui entrerent avec elle dans le sanctuaire. Triste, abattue, elle sembloit se traîner comme une victime qu'on mene à l'autel. Elle mâchoit du laurier (5); elle en jetta en passant, sur le feu sacré, quelques feuilles mêlées avec de la farine d'orge (6); elle en avoit couronné sa tête; & son front étoit ceint d'un bandeau (7).

---

(1) Justin. lib. 24, cap. 6.

(2) Aristoph. schol. in Plut. v. 39. Van Dale de orac. page 116.

(3) Eurip. in Ion. v. 419. Æschyl. in Eum. v. 32.

(4) Eurip. ibid. v. 42.

(5) Lucian. in bis accus. §. 1, tome 2, page 792.

(6) Plut. de Pyth. orac. tome 2, page 397. Id. de 'Ei. page 385.

(7) Lucian. Pharsal. lib. 5, p. 143 & 170.

Il n'y avoit autrefois qu'une Pythie à Delphes : on en établit trois, lorsque l'oracle fut plus fréquenté (1), & il fut décidé qu'elles feroient âgées de plus de 50 ans, après qu'un Thessalien eût enlevé une de ces prêtresses (2). Elles servent à tour de rôle. On les choisit parmi les habitans de Delphes (3), & dans la condition la plus obscure. Ce sont pour l'ordinaire des filles pauvres, sans éducation, sans expérience, de mœurs très-pures & d'un esprit très-borné (4). Elles devoient s'habiller simplement ; ne jamais se parfumer d'essences (5), & passer leur vie dans l'exercice des pratiques religieuses.

Quantité d'étrangers se disposoient à consulter l'oracle. Le temple étoit entouré de victimes qui tomboient sous le couteau sacré, & dont les cris se mêloient au chant des hymnes. Le désir impatient de connoître l'avenir, se peignoit dans tous les yeux avec l'espérance & la crainte qui en sont inséparables.

Un des prêtres se chargea de nous préparer. Après que l'eau sainte nous eut purifiés, nous offrîmes un taureau & une

(1) Plut. de orac. def. page 414.
(2) Diod Sic. lib. 16, p. 428.
(3) Eurip. in Ion. v. 92.
(4) Plut. de Pyth. orac. t. 2, p. 405.
(5) Id. ibid. p. 397.

chevre. Pour que ce ſacrifice fût agréable aux dieux, il falloit que le taureau mangeât ſans héſiter la farine qu'on lui préſentoit; il falloit qu'après avoir jetté de l'eau froide ſur la chevre, on vît palpiter ſes membres pendant quelques inſtans (1).

On ne nous rendit aucune raiſon de ces cérémonies ; mais plus elles ſont inexplicables, plus elles inſpirent du reſpect. Le ſuccès ayant juſtifié la pureté de nos intentions, nous rentrâmes dans le temple, la tête couronnée de laurier, & tenant dans nos mains un rameau entouré d'une bandelette de laine blanche (2). C'eſt avec ce ſymbole que les ſupplians approchent des autels.

On nous introduiſit dans une chapelle, où, dans des momens qui ne ſont, à ce qu'on prétend, ni prévus, ni réglés par les prêtres, on reſpire tout-à-coup une odeur extrêmement douce (3). On a ſoin de faire remarquer ce prodige aux étrangers.

Quelque temps après, le prêtre vint nous chercher, & nous mena dans le ſanctuaire, eſpece de caverne profonde (4),

---

(1) Plut. de orac. def. tome 2, page 435 & 437.
(2) Van Dale de orac. page 114.
(3) Plut. ibid. page 437.
(4) Strab. lib. 9, page 419.

dont les parois sont ornées de différentes offrandes. Il venoit de s'en détacher une bandelette sur laquelle on avoit brodé des couronnes & des victoires (1). Nous eûmes d'abord de la peine à discerner les objets. L'encens & les autres parfums qu'on y brûloit continuellement, le remplissoient d'une fumée épaisse (2). Vers le milieu est un soupirail d'où sort l'exhalaison prophétique. On s'en approche par une pente insensible (3); mais on ne peut pas le voir, parce qu'il est couvert d'un trépied tellement entouré de couronnes & de rameaux de laurier (4), que la vapeur ne sauroit se répandre au dehors.

La Pythie, excédée de fatigue, refusoit de répondre à nos questions. Les ministres dont elle étoit environnée, employoient tour-à-tour les menaces & la violence. Cédant enfin à leurs efforts, elle se plaça sur le trépied, après avoir bu d'une eau qui coule dans le sanctuaire, & qui sert, dit-on, à dévoiler l'avenir (5).

Les plus fortes couleurs suffiroient à peine pour peindre les transports dont elle fut

---

(1) Plut. in Timol. t. 1, p. 239.
(2) Lucian. in Jov. trag. t. 2, p. 675.
(3) Lucan. Pharsal. lib. 5, v. 159.
(4) Aristoph. in Plut. v. 39. Schol. ibid.
(5) Pausan. lib. 10, page 859. Lucian. in bis accus. t. 2, p. 792.

faisie un moment après. Nous vîmes sa poitrine s'enfler, & son visage rougir & pâlir ; tous ses membres s'agitoient de mouvemens involontaires (1) : mais elle ne faisoit entendre que des cris plaintifs, & de longs gémissemens. Bientôt les yeux étincelans, la bouche écumante, les cheveux hérissés, ne pouvant ni résister à la vapeur qui l'opprimoit, ni s'élancer du trépied où les prêtres la retenoient, elle déchira son bandeau, & au milieu des hurlemens les plus affreux, elle prononça quelques paroles que les prêtres s'empressoient de recueillir. Ils les mirent tout de suite en ordre, & nous les donnerent par écrit. J'avois demandé si j'aurois le malheur de survivre à mon ami. Philotas, sans se concerter avec moi, avoit fait la même question. La réponse étoit obscure & équivoque. Nous la mîmes en pieces en sortant du temple.

Nous étions alors remplis d'indignation & de pitié ; nous nous reprochions avec amertume l'état funeste où nous avions réduit cette malheureuse prêtresse. Elle exerce des fonctions odieuses qui ont déjà coûté la vie à plusieurs de ses semblables (2).

---

(1) Lucan. Pharsal. lib. 5, v. 170. Lucian. in Jov. tragic. t. 2, p. 676, §. 30. Van Dale de orac. p. 154.
(2) Plut. de orac. def. t. 2, p. 438. Lucan. Pharf. lib. 5, v. 116.

Les ministres le savent ; & cependant nous les avons vus multiplier & contempler de sang froid les tourmens dont elle étoit accablée. Ce qui révolte encore, c'est qu'un vil intérêt endurcit leurs ames. Sans les fureurs de la Pythie, elle seroit moins consultée, & les libéralités des peuples seroient moins abondantes : car il en coûte pour obtenir la réponse du dieu. Ceux qui ne lui rendent qu'un simple hommage, doivent au moins déposer sur les autels des gâteaux & d'autres offrandes (1) ; ceux qui veulent connoître l'avenir, doivent sacrifier des animaux. Il en est même qui, dans ces occasions, ne rougissent pas d'étaler le plus grand faste. Comme il revient aux ministres du temple une portion des victimes, soit qu'ils les rejettent, soit qu'il les admettent, la moindre irrégularité qu'ils y découvrent, leur suffit pour les exclure ; & l'on a vu des aruspices mercenaires fouiller dans les entrailles d'un animal, en enlever des parties intégrantes, & faire recommencer le sacrifice (2).

Cependant ce tribut imposé pendant toute l'année à la crédulité des hommes, & séverement exigé par les prêtres dont

(1) Eurip. in Ion. v. 226.

(2) Euphr. ap. Athen. lib 9, cap. 6, page 380. Van Dale de orac. cap. 5, page 106.

il fait le principal revenu (1); ce tribut, dis-je, eſt infiniment moins dangereux que l'influence de leurs réponſes ſur les affaires publiques de la Grece & du reſte de l'univers. On doit gémir ſur les maux du genre-humain, quand on penſe qu'outre les prétendus prodiges dont les habitans de Delphes font un trafic continuel (2), on peut obtenir, à prix d'argent, les réponſes de la Pythie (3); & qu'ainſi un mot dicté par des prêtres corrompus, & prononcé par une fille imbécille, ſuffit pour ſuſciter des guerres ſanglantes (4), & porter la déſolation dans tout un royaume.

L'oracle exige qu'on rende aux dieux les honneurs qui leur font dus; mais il ne preſcrit aucune regle à cet égard; & quand on lui demande quel eſt le meilleur des cultes, il répond toujours : Conformez-vous à celui qui eſt reçu dans votre pays (5). Il exige auſſi qu'on reſpecte les temples, & il prononce des peines très-ſéveres contre ceux qui les violent, ou qui uſurpent les biens qui en dépendent. Je vais en citer un exemple :

---

(1) Lucian. in Phalar. 2, §. 8, tome 2, page 204.
(2) Plut. in Nic. tome 1, page 532.
(3) Herodot. lib. 6, cap. 66. Plut. in Demoſth. t. 1, p 854. Pauſan. lib. 3, page 213. Polyæn. ſtratag. lib. 1, cap. 16.
(4) Herodot. lib. 1, cap. 53.
(5) Xenoph. memor. lib. 4, page 803.

La plaine qui du mont Parnasse s'étend jusqu'à la mer, appartenoit, il y a deux siecles environ, aux habitans de Cirrha; & la maniere dont ils en furent dépouillés montre assez quelle espece de vengeance on exerce ici contre les sacriléges. On leur reprochoit de lever des impôts sur les Grecs qui débarquoient chez eux pour se rendre à Delphes; on leur reprochoit d'avoir fait des incursions sur les terres qui appartenoient au temple (1). L'oracle consulté par les Amphictyons sur le genre de supplice que méritoient les coupables, ordonna de les poursuivre jour & nuit, de ravager leur pays, & de les réduire en servitude. Aussi-tôt plusieurs nations coururent aux armes. La ville fut rasée, & le port comblé, les habitans furent égorgés ou chargés de fers : & leurs riches campagnes ayant été consacrées au temple de Delphes, on jura de ne point les cultiver, de ne point y construire de maison ; & l'on prononça cette imprécation terrible ; « Que les » particuliers, que les peuples, qui » oseront enfreindre ce serment, soient » exécrables aux yeux d'Apollon & des » autres divinités de Delphes ; que leurs » terres ne portent point de fruits ; que » leurs femmes & leurs troupeaux ne pro-

(1) Pausan. lib. 10, page 894.

» duiſent que des monſtres; qu'ils périſſent
» dans les combats; qu'ils échouent dans
» toutes leurs entrepriſes; que leurs races
» s'éteignent avec eux, & que pendant
» leur vie Apollon & les autres divinités
» de Delphes rejettent avec horreur leurs
» vœux & leurs ſacrifices (1) ».

Le lendemain nous deſcendîmes dans la plaine, pour voir les courſes des chevaux & des chars (2). L'Hippodrome, c'eſt le nom qu'on donne à l'eſpace qu'il faut parcourir, eſt ſi vaſte, qu'on y voit quelquefois juſqu'à quarante chars ſe diſputer la victoire (3). Nous en vîmes partir dix à-la-fois de la barriere (4): il n'en revint qu'un très-petit nombre; les autres s'étant briſés contre la borne, ou dans le milieu de la carriere.

Les courſes étant achevées, nous remontâmes à Delphes, pour être témoins des honneurs funebres que la Théorie des Enianes devoit rendre aux mânes de Néoptoleme, & de la cérémonie qui devoit les précéder. Ce peuple, qui met Achille au nombre de ſes anciens rois, & qui honore ſpécialement la mémoire de ce héros & de

(1) Æſchin. in Cteſiph. page 445.
(2) Pauſ. lib. 10, c. 37, p. 893. Sophocl. in Electr. v. 700 & 731.
(3) Pind. Pyth. 5, v. 65.
(4) Sophocl. in Electr. v. 703.

ſon fils Néoptoleme, habite auprès du mont Œta, dans la Theſſalie. Il envoie tous les quatre ans une députation à Delphes, non-ſeulementpour offrir des ſacrifices aux divinités de ces lieux, mais encore pour faire des libations & des prieres ſur le tombeau de Néoptoleme, qui périt ici au pied des autels par la main d'Oreſte, fils d'Agamemnon (1). Elle s'étoit acquittée la veille du premier de ſes devoirs; elle alloit s'acquitter du ſecond.

Polyphron, jeune & riche Theſſalien, étoit à la tête de la Théorie. Comme il prétendoit tirer ſon origine d'Achille, il voulut paroître avec un éclat qui pût, aux yeux du peuple, juſtifier de ſi hautes prétentions. La marche s'ouvroit par une hécatombe compoſée effectivement de cent bœufs (2), dont les uns avoient les cornes dorées, & dont les autres étoient ornés de couronnes & de guirlandes de fleurs. Ils étoient conduits par autant de Theſſaliens vêtus de blanc, & tenant des haches ſur leurs épaules. D'autres victimes ſuivoient, & l'on avoit placé par intervalles des muſiciens qui jouoient de divers inſtrumens. On voyoit paroître enſuite des Theſſaliennes, dont les attraits attiroient tous

(1) Heliod. Æthiop. lib. 2, p. 123.
(2) Id. lib. 3, p. 127.

les regards. Elles marchoient d'un pas réglé, chantant des hymnes en l'honneur de Thétis, mere d'Achille, & portant dans leurs mains ou sur leurs têtes des corbeilles remplies de fleurs, de fruits & d'aromates précieux: elles étoient suivies de 50 jeunes Thessaliens montés sur des chevaux superbes, qui blanchissoient leurs mors d'écume. Polyphron se distinguoit autant par la noblesse de sa figure, que par la richesse de ses habits. Quand ils furent devant le temple de Diane, on en vit sortir la prêtresse, qui parut avec les traits & les attributs de la déesse, ayant un carquois sur l'épaule, & dans ses mains un arc & un flambeau allumé. Elle monta sur un char, & ferma la marche qui continua dans le même ordre, jusqu'au tombeau de Néoptoleme, placé dans une enceinte, à la gauche du temple (1).

Les cavaliers Thessaliens en firent trois fois le tour. Les jeunes Thessaliennes pousserent de longs gémissemens; & les autres députés, des cris de douleur. Un moment après, on donna le signal, & toutes les victimes tomberent autour de l'autel. On en coupa les extrémités que l'on plaça sur un grand bûcher. Les prêtres, après avoir récité des prieres, firent des libations sur

(1) Pausan. lib. 10, cap. 24, page 858.

le bûcher, & Polyphron y mit le feu avec le flambeau qu'il avoit reçu des mains des la prêtreſſe de Diane. Enſuite on donna aux miniſtres du temple les droits qu'ils avoient ſur les victimes ; & l'on réſerva le reſte pour un repas où furent invités les prêtres, les principaux habitans de Delphes, & les théores ou députés des autres villes de la Grece (1). Nous y fûmes admis ; mais avant que de nous y rendre, nous allâmes au Leſché que nous avions ſous nos yeux.

C'eſt un édifice ou portique ainſi nommé, parce qu'on s'y aſſemble pour converſer, ou pour traiter d'affaires (2). Nous y trouvâmes pluſieurs tableaux qu'on venoit d'expoſer à un concours établi depuis environ un ſiecle (3). Mais ces ouvrages nous toucherent moins que les peintures qui décorent les murs. Elles ſont de la main de Polygnote de Thaſos, & furent conſacrées en ce lieu par les Cnidiens (4).

Sur le mur, à droite, Polygnote a repréſenté la priſe de Troie, ou plutôt les ſuites de cette priſe : car il a choiſi le moment où preſque tous les Grecs raſſaſiés de

(1) Eurip. in Ion. v. 1131. Heliod. Æthiop. lib. 3, page 133 & 134.
(2) Pauſan. lib. 10, cap. 25, page 859.
(3) Plin. lib. 35, cap. 9, tome 2, page 690.
(4) Pauſ. & Plin. ibid. Plut. de orac. def. t. 2, p. 412.

carnage, se disposent à retourner dans leur patrie. Le lieu de la scene embrasse non-seulement la ville, dont l'intérieur se découvre à travers les murs que l'on acheve de détruire, mais encore le rivage où l'on voit le vaisseau de Ménélas prêt à mettre à la voile, & le pavillon de ce prince que l'on commence à détendre. Quantité de groupes sont distribués dans la place publique, dans les rues & sur le rivage de la mer. Ici, c'est Hélene accompagnée de deux de ses femmes, entourée de plusieurs Troyens blessés, dont elle a causé les malheurs, & de plusieurs Grecs qui semblent contempler encore sa beauté. Plus loin, c'est Cassandre assise par terre, au milieu d'Ulysse, d'Ajax, d'Agamemnon & de Ménélas, immobiles & debout auprès d'un autel : car, en général, il regne dans le tableau ce morne silence, ce repos effrayant, dans lequel doivent tomber les vainqueurs & les vaincus, lorsque les uns sont fatigués de leur barbarie, & les autres de leur existence. Néoptoleme est le seul dont la fureur ne soit pas assouvie, & qui poursuive encore quelques foibles Troyens. Cette figure attire sur-tout les regards du spectateur ; & c'étoit sans doute l'intention de l'artiste qui travailloit pour un lieu voisin du tombeau de ce prince.

On éprouve fortement les impressions de

la terreur & de la piété, quand on considere le corps de Priam, & ceux de ses principaux chefs étendus, couverts de blessures, & abandonnés au milieu des ruines d'une ville autrefois si florissante : on les éprouve à l'aspect de cet enfant qui, entre les bras d'un vieil esclave, porte sa main devant ses yeux, pour se cacher l'horreur dont il est environné; de cet autre enfant qui, saisi d'épouvante, court embrasser un autel; de ces femmes Troyennes, qui, assises par terre, & presque entassées les unes sur les autres, paroissent succomber sous le poids de leur destinée. Du nombre de ces captives sont deux filles de Priam, & la malheureuse Andromaque tenant son fils sur ses genoux. Le peintre nous a laissé voir la douleur de la plus jeune des princesses. On ne peut juger de celle des deux autres; leur tête est couverte d'un voile.

En ce moment, nous nous rappelâmes qu'on faisoit un mérite à Timanthe d'avoir, dans son sacrifice d'Iphigénie, voilé la tête d'Agamemnon. Cette image avoit déjà été employée par Euripide (1), qui l'avoit sans doute empruntée de Polygnote. Quoi qu'il en soit, dans un des coins du tableau que je viens de décrire, on lit cette

(1) Eurip. Iphig. in Aul. v. 1550.

inſcription de Simonide : « Polygnote de » Thaſos, fils d'Aglaophon, a repréſenté » la deſtruction de Troie (1) ». Cette inſcription eſt en vers, comme le ſont preſque toutes celles qui doivent éterniſer les noms ou les faits célebres.

Sur le mur oppoſé, Polygnote a peint la deſcente d'Ulyſſe aux enfers, conformément aux récits d'Homere & des autres poëtes : la barque de Caron, l'évocation de l'ombre de Tiréſias, l Eliſée peuplé de héros, le Tartare rempli de ſcélérats ; tels ſont les principaux objets qui frappent le ſpectateur. On peut y remarquer un genre de ſupplice terrible & nouveau, que Polygnote deſtine aux enfans dénaturés ; il met un de ces enfans ſur la ſcene, & il le fait étrangler par ſon pere (2). J'obſervai encore, qu'aux tourmens de Tantale, il en ajoutoit un qui tient ce malheureux prince dans un effroi continuel. C'eſt un rocher énorme, toujours près de tomber ſur ſa tête : mais cette idée, il l'avoit priſe du poëte Archiloque (3).

Ces deux tableaux dont le premier contient plus de 100 figures, & le ſecond plus de 80, produiſent un grand effet, & don-

(1) Pauſan. lib. 10, cap. 27, page 866.
(2) Id. ibid. cap. 28, page 866.
(3) Id. ibid. page 876.

nent une haute idée de l'esprit & des talens de Polygnote. Autour de nous on en relevoit les défauts & les beautés (1) ; mais on convenoit en général que l'artiste avoit traité des sujets si grands & si vastes, avec tant d'intelligence, qu'il en résultoit pour chaque tableau un riche & magnifique ensemble.

Les principales figures sont reconnoissables à leurs noms tracés auprès d'elles : usage qu'il ne subsiste plus, depuis que l'art s'est perfectionné.

Pendant que nous admirions ces ouvrages, on vint nous avertir que Polyphron nous attendoit dans la salle du festin. Nous le trouvâmes au milieu d'une grande tente quarrée, couverte & fermée de trois côtés par des tapisseries peintes, que l'on conserve dans les trésors du temple, & que Polyphron avoit empruntées. Le plafond représentoit d'un côté le soleil près de se coucher ; de l'autre, l'aurore qui commençoit à paroître ; dans le milieu, la nuit sur son char, vêtue de crêpes noirs, accompagnée de la lune & des étoiles. On voyoit sur les autres pieces de tapisseries des centaures, des cavaliers qui poursuivoient des

(1) Quintil. lib. 12, c. 10. Lucian. in imag. tome 2, page 465. Mém. de l'acad. des bell. lett. tome 27, hist. page 49. Œuv. de Falc. tome 5, page 1.

cerfs & des lions, des vaiſſeaux qui combattoient les uns contre les autres (1).

Le repas fut très-ſomptueux & très long. On fit venir des joueuſes de flûte. Le chœur des Theſſaliennes fit entendre des concerts raviſſans, & les Theſſaliens nous préſenterent l'image des combats dans des danſes ſavamment exécutées (2).

Quelques jours après, nous montâmes à la ſource de la fontaine Caſtalie, dont les eaux pures & d'une fraîcheur délicieuſe, forment de belles caſcades ſur la pente de la montagne. Elle ſort à gros bouillons, entre les deux cimes des rochers, qui dominent ſur la ville de Delphes (3).

De là, continuant notre chemin vers le nord, après avoir fait plus de 60 ſtades*, nous arrivâmes à l'antre Corycius, autrement dit l'antre des Nymphes, parce qu'il leur eſt conſacré, ainſi qu'aux dieux Bacchus & Pan (4). L'eau qui découle de toutes parts, y forme de petits ruiſſeaux intariſſables, quoique profond, la lumiere

(1) Eurip. in Ion. v. 1141.

(2) Heliod. Æthiop. lib. 3, page 144.

(3) Pauſan. lib. 10, cap. 8, p. 817. Spon, voy. de Grece, t. 2, p. 37 Whel. a journ. book 4, p. 314.

* Environ 2 lieues & demie.

(4) Æſchyl. in Eumen. v. 22. Pauſ. lib. 10, cap. 32, page 878.

du jour l'éclaire presque en entier (1). Il est si vaste, que lors de l'expédition de Xerxès, la plupart des habitans de Delphes prirent le parti de s'y réfugier (2). On nous montra aux environs quantité de grottes qui excitent la vénération des peuples ; car, dans ces lieux solitaires, tout est sacré & peuplé de génies (3).

La route que nous suivions offroit successivement à nos yeux les objets les plus variés, des vallées agréables, des bouquets de pins, des terres susceptibles de culture, des rochers qui menaçoient nos têtes, des précipices qui sembloient s'ouvrir sous nos pas ; quelquefois des points de vue, d'où nos regards tomboient à une très-grande profondeur, sur les campagnes voisines. Nous entrevîmes auprès de Panopée, ville située sur les confins de la Phocide & de la Béotie, des chariots remplis de femmes qui mettoient pied à terre, & dansoient en rond. Nos guides les reconnurent pour les Thyiades Athéniennes. Ce sont des femmes initiées aux mysteres de Bacchus : elles viennent tous les ans se joindre à celles de Delphes, pour monter ensemble sur les hauteurs du Parnasse, & y célébrer

---

(1) Pausan. ibid.

(2) Herodot. lib. 8, cap. 36.

(3) Æschyl. in Eumen. v. 23. Strab. l. 9, page 417. Lucan. Pharf. lib. 5, v. 73.

avec une égale fureur les orgies de ce dieu (1).

Les excès auxquels elles se livrent, ne surprendront point ceux qui savent combien il est aisé d'exalter l'imagination vive & ardente des femmes Grecques. On en a vu plus d'une fois un grand nombre se répandre comme des torrens, dans les villes & dans des provinces entieres, toutes échevelées & à demi nues, toutes poussant des hurlemens effroyables. Il n'avoit fallu qu'une étincelle pour produire ces embrâsemens. Quelques-unes d'entre elles, saisies tout-à-coup d'un esprit de vertige, se croyoient poussées par une inspiration divine, & faisoient passer ces frénétiques transports à leurs compagnes. Quand l'accès du délire étoit près de tomber, les remedes & les expiations achevoient de ramener le calme dans leurs ames (2). Ces épidémies sont moins fréquentes depuis le progrès des lumieres; mais il en reste encore des traces dans les fêtes de Bacchus.

En continuant de marcher entre des montagnes entassées les unes sur les autres, nous arrivâmes au pied du mont Ly-

(1) Pausan. lib. 10, cap. 4, p. 806; cap. 6, p. 812; cap. 32, p. 876.

(2) Herodot. lib. 9, cap. 54. Ælian. lib. 3, cap. 42. Theopomp. ap. Suid. in *Bakis*, & ap. Schol. Aristoph. in av. v. 963.

corée, le plus haut de tous ceux du Parnaſſe, peut-être de tous ceux de la Grece (1). C'eſt-là, dit-on, que ſe ſauverent les habitans de ces contrées, pour échapper au déluge arrivé du temps de Deucalion (2). Nous entreprîmes d'y monter; mais après des chûtes fréquentes, nous reconnûmes que s'il eſt aiſé de s'élever juſqu'à certaines hauteurs du Parnaſſe, il eſt très-difficile d'en atteindre le ſommet; & nous deſcendîmes à Elatée, la principale ville de la Phocide.

De hautes montagnes environnent cette petite province; on n'y pénetre que par des défilés, à l'iſſue deſquels les Phocéens ont conſtruit des places fortes. Elatée les défend contre les incurſions des Theſſaliens (3); Parapotamios, contre celles des Thébains (4): vingt autres villes, la plupart bâtie ſur des rochers, ſont entourées de murailles & de tours (5).

Au nord & à l'eſt du Parnaſſe, on trouve de belles plaines arroſées par le Céphiſe, qui prend ſa ſource au pied du mont Œta, au-deſſus de la ville de Lilée. Ceux des environs diſent qu'en certains

(1) Whel. a journ. book. 4, p. 318, t. 1, p. 40.
(2) Marm. Oxon. epoch. 4. Prid. ibid. Strab. lib. 9, page 418.
(3) Strab ibid. page 424.
(4) Plut. in Syll tome 1, page 461.
(5) Demoſt. de falſ. leg. page 312.

jours, & fur-tout l'après-midi, le fleuve fort de terre avec fureur ; & faifant un bruit femblable aux mugiffemens d'un taureau (1). Je n'en ai pas été témoin ; je l'ai vu feulement couler en filence, & fe replier fouvent fur lui-même (2), au milieu des campagnes couvertes de diverfes efpeces d'arbres, de grains & de pâturages (3). Il femble qu'attaché à fes bienfaits, il ne peut quitter les lieux qu'il embellit.

Les autres cantons de la Phocide font diftingués par des productions particulieres. On eftime les huiles de Tithorée (4), & l'ellébore d'Anticyre, ville fituée fur la mer de Corinthe (5). Non loin de là, les pecheurs de Bulis ramaffent ces coquillages qui fervent à faire la pourpre (6) : plus haut nous vîmes dans la vallée d'Ambryffus de riches vignobles, & quantité d'arbriffeaux, fur lefquels on recueille ces petits grains qui donnent à la laine une belle couleur rouge (7).

Chaque ville eft indépendante, & a le droit d'envoyer fes députés à la diete géné-

(1) Paufan. lib. 10, cap. 33, page 883.
(2) Hefiod. fragm. ap. Strab. lib. 9, page 424.
(3) Paufan. ibid.
(4) Id. ibid. cap. 32, page 881.
(5) Strab. lib. 9, p. 418. Plin. lib. 25, cap. 5, t. 2, page 367. Paufan. ibid. cap. 36, page 891.
(6) Paufan. cap. 37, page 893.
(7) Id. ibid. cap. 36, page 890.

rale, où se discutent les intérêts de la nation (1).

Les habitans ont un grand nombre de fêtes, de temples & de statues, mais ils laissent à d'autres peuples l'honneur de cultiver les lettres & les arts. Les travaux de la campagne & les soins domestiques font leur principale occupation. Ils donnerent dans tous les temps des preuves frappantes de leur valeur; dans une occasion particuliere, un témoignage effrayant de leur amour pour la liberté.

Près de succomber sous les armes des Thessaliens, qui, avec des forces supérieures, avoient fait une irruption dans leur pays, ils construisirent un grand bûcher, auprès, duquel ils placerent les femmes, les enfans, l'or, l'argent & les meubles les plus précieux; ils en confierent la garde à trente de leurs guerriers, avec ordre, en cas de défaite, d'égorger les femmes & les enfans, de jetter dans les flammes les effets confiés à leurs soins, de s'entretuer eux-mêmes, ou de venir sur le champ de bataille périr avec le reste de la nation. Le combat fut long; le massacre horrible: les Thessaliens prirent la fuite, & les Phocéens resterent libres (2).

(1) Pausan. lib. 10, cap. 4, p. 805; cap. 33, p. 882.
(2) Id. ib. cap. 1, page. 800.

FIN DU CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

CHAPITRE XXIII.

Evénemens remarquables arrivés dans la Grece (depuis l'an 361, jusqu'à l'an 357 avant J. C.) Mort d'Agésilas, roi de Lacédémone. Avénement de Philippe au trône de Macédoine. Guerre sociale.

PENDANT que nous étions aux jeux Pythiques, nous entendîmes plus d'une fois parler de la derniere expédition d'Agésilas : à notre retour, nous apprîmes sa mort (1)*.

Tachos, roi d'Egypte, prêt à faire une irruption en Perse, assembla une armée de 80,000 hommes, & voulu la soutenir par un corps de 10,000 Grecs, parmi lesquels se trouverent 1000 Lacédémoniens commandés par Agésilas (2). On fut étonné de voir ce prince, à l'âge de plus de 80 ans, se transporter au loin pour se mettre à la solde d'une puissance étrangere. Mais

(1) Diod. Sic. lib. 15, page 401.
* Dans la 3e. année de la 104. olympiade, laquelle répond aux années 362 & 361 avant J. C.
(2) Plut. in Agef. tome 1, page 616.

Lacédémone vouloit se venger de la protection que le roi de Perse accordoit aux Messéniens. Elle prétendoit avoir des obligations à Tachos, elle espéroit aussi que cette guerre rendroit la liberté aux villes Grecques de l'Asie (1).

A ces motifs, qui n'étoient peut-être que des prétextes pour Agésilas, se joignoient des considérations qui lui étoient personnelles. Comme son ame active ne pouvoit supporter l'idée d'une vie paisible & d'une mort obscure, il vit tout-à-coup une nouvelle carriere s'ouvrir à ses talens; & il saisit avec d'autant plus de plaisir l'occasion de relever l'éclat de sa gloire terni par les exploits d'Epaminondas, que Tachos s'étoit engagé à lui donner le commandement de toute l'armée (2)

Il partit. Les Egyptiens l'attendoient avec impatience. Au bruit de son arrivée, les principaux de la nation, mêlés avec la multitude, s'empressent de se rendre auprès d'un héros qui, depuis un si grand nombre d'années, remplissoit la terre de son nom (3).

Ils trouvent sur le rivage un petit vieillard, d'une figure ignoble, assis par terre

(1) Xenoph. in Ages. page 663.
(2) Id. ibid.
(3) Plut. in Ages. tome 1, page 616.

au milieu de quelques Spartiates, dont l'extérieur aussi négligé que le sien ne distinguoit pas les sujets du souverain. Les officiers de Tachos étalent à ses yeux les présens de l'hospitalité : c'étoient diverses especes de provisions. Agésilas choisit quelques alimens grossiers, & fait distribuer aux esclaves les mets les plus délicats, ainsi que les parfums. Un rire immodéré s'éleve alors parmi les spectateurs. Les plus sages d'entre eux se contente de témoigner leur mépris ; & de rappeler la fable de la montagne en travail (1).

Des dégoûts plus sensibles mirent bientôt sa patience à une plus rude épreuve. Le roi d'Egypte refusa de lui confier le commandement de ses troupes. Il n'écoutoit point ses conseils, & lui faisoit essuyer tout ce qu'une hauteur insolente & une folle vanité ont de plus offensant. Agésilas attendoit l'occasion de sortir de l'avilissement où il s'étoit réduit. Elle ne tarda pas à se présenter. Les troupes de Tachos s'étant révoltées formerent deux partis qui prétendoient tous deux lui donner un successeur (2). Agésilas se déclara pour Nectanebe, l'un des prétendans au trône. Il le dirigea dans ses opérations ; &, après

(1) Plut. in Agef. tom. 1, pag. 616. Nep. in Agef. [illegible]
(2) Xenoph. in Agef. page 663.

avoir affermi son autorité, il sortit de l'Egypte, comblé d'honneurs, & avec une somme de 230 talens *, que Nectanebe envoyoit aux Lacédémoniens. Une tempête violente l'obligea de relâcher sur une côte déserte de la Lybie, où il mourut âgé de 84 ans (1).

Deux ans après **, il se passa un événement qui ne fixa point l'attention des Athéniens, & qui devoit changer la face de la Grece & du monde connn.

Les Macédoniens n'avoient eu jusqu'alors que de foibles rapports avec la Grece, qui ne les distinguoit pas des peuples barbares dont ils sont entourés, & avec lesquels ils étoient perpétuellement en guerre. Leurs souverains n'avoient été autrefois admis au concours des jeux olympiques, qu'en produisant les titres qui faisoient remonter leur origine jusqu'à Hercule (2).

Archélaüs voulut ensuite introduire dans ses états l'amour des lettres & des arts. Euripide fut appelé à sa cour; & il dépendît de Socrate d'y trouver un asyle.

---

* Un million deux cents quarante deux mille liv.

(1) Plut. in Ages. tome. 1, page 618. Id. apoph. lacon. tome 2, page 215.

** Sous l'archontat de Callimede, la 1re. année de [illegible] olympiade, qui répond aux années 360 & 359 avant J. C.

(2) Herodot. lib. 5, cap. 22; lib. 9, cap. 45.

Le dernier de ces princes, Perdiccas, fils d'Amyntas, venoit de périr avec la plus grande partie de son armée, dans un combat qu'il avoit livré aux Illyriens. A cette nouvelle, Philippe son frere, que j'avois vu en ôtage chez les Thébains, trompa la vigilance de ses gardes, se rendit en Macédoine, & fut nommé tuteur du fils de Perdiccas (1).

L'empire étoit alors menacé d'une ruine prochaine. Des divisions intestines, des défaites multipliées l'avoient chargés du mépris des nations voisines, qui sembloient s'être concertées pour accélérer sa perte. Les Péoniens infestoient les frontieres; les Illyriens rassembloient leurs forces, & méditoient une invasion; deux concurrens également redoutables, tous deux de la maison royale, aspiroient à la couronne; les Thraces soutenoient les droits de Pausanias; les Athéniens envoyoient une armée avec une flotte pour défendre ceux d'Argée. Le peuple consterné voyoit les finances épuisées, un petit nombre des soldats abattus & indisciplinés, le sceptre entre les mains d'un enfant, & à côté du trône, un régent à peine âgé de 22 ans.

Philippe consultant encore plus ses forces que celles du royaume, entreprend de faire

(1) Diod. Sic. lib. 16, p. 407. Justin. lib. 7, cap. 5.

de sa nation ce qu'Epaminondas, son modele, avoit fait de la sienne. De légers avantages apprennent aux troupes à s'estimer assez pour se défendre ; aux Macédoniens, à ne plus désespérer du salut de l'état. Bientôt on le voit introduire la regle dans les diverses parties de l'administration; donner à la phalange Macédonienne une forme nouvelle; engager par des présens & par des promesses les Péoniens à se retirer ; le roi de Thrace, à lui sacrifier Pausanias. Il marche ensuite contre Argée, le défait, & renvoie sans rançon les prisonniers Athéniens (1).

Quoiqu'Athenes ne se soutînt plus que par le poids de sa réputation, il falloit la ménager : elle avoit de légitimes prétentions sur la ville d'Amphipolis en Macédoine, & le plus grand intérêt à la ramener sous son obéissance. C'étoit une de ses colonies, une place importante par son commerce ; c'étoit par là qu'elle tiroit de la haute Thrace des bois de construction, des laines & d'autres marchandises. Après bien de révolutions, Amphipolis étoit tombée entre les mains de Perdiccas, frere de Philippe. On ne pouvoit la restituer à ses anciens maîtres, sans les établir en Macédoine ; la garder, sans y attirer leurs armes. Philippe la déclare indé-

(1) Diod. Sic. lib. 16, page 408.

pendante, & signe avec les Athéniens un traité de paix, où il n'est fait aucune mention de cette ville. Ce silence conservoit dans leur intégrité les droits des parties contractantes (1).

Au milieu de ces succès, des oracles semés parmi le peuple annonçoient que la Macédoine reprendroit sa splendeur sous un fils d'Amyntas. Le ciel promettoit un grand homme à la Macédoine: le génie de Philippe le montroit (2). La nation persuadée que, de l'aveu même des dieux, celui-là seul devoit la gouverner, qui pouvoit la défendre, lui remit l'autorité souveraine, dont elle dépouilla le fils de Perdiccas.

Encouragé par ce choix, il réunit une partie de la Péonie à la Macédoine; battit les Illyriens, & les renferma dans leurs anciennes limites (3).

Quelque-temps après il s'empara d'Amphipolis, que les Athéniens avoient, dans l'intervalle, vainement tâché de reprendre, & de quelques villes voisines où ils avoient des garnisons (4). Athenes, occupée d'une autre guerre, ne pouvoit ni prévenir, ni

(1) Diod. Sic. lib. 16, page 408. Polyæn. stratag. lib. 4, cap. 2, §. 17.
(2) Justin lib. 7, cap 6.
(3) Diod. Sic lib. 16, page 409.
(4) Id. ibid. page 412. Polyæn. stratag. lib. 4, cap. 2, §. 17.

venger des hoſtilités que Philippe ſavoit colorer de prétextes ſpécieux.

Mais rien n'augmenta plus ſa puiſſance, que la découverte de quelques mines d'or qu'il fit exploiter, & dont il retira par an plus de mille talens (1)*. Il s'en ſervit dans la ſuite pour corrompre ceux qui étoient à la tête des républiques.

J'ai dit que les Athéniens furent obligés de fermer les yeux ſur les premieres hoſtilités de Philippe. La ville de Byzance & les îles de Chio, de Cos & de Rhodes, venoient de ſe liguer, pour ſe ſouſtraire à leur dépendance (2) **. La guerre commença par le ſiege de Chio. Chabrias commandoit la flotte, & Charès, les troupes de terre (3). Le premier jouiſſoit d'une réputation acquiſe par de nombreux exploits. On lui reprochoit ſeulement d'exécuter avec trop de chaleur des projets formés avec trop de circonſpection (4). Il paſſa preſque toute ſa vie à la tête des armées, & loin d'Athenes, où l'éclat de ſon opulence & de ſon mérite

---

(1) Strab. lib. 7, page 331. Senec. quæſt. nat. lib. 5, cap. 15, Diod. ibid. page 408 & 413.

* Plus de cinq millions quatre cents mille liv.

(2) Diod. ibid. 412. Demoſth. pro Rhod. libert. page 144.

** Dans la 3e. année de la 105e. olympiade, av. J. C. 358 & 357.

(3) Diod. Sic. lib. 16, page 412.

(4) Plut. in Phoc. tome 1, page 744.

excitoit la jalousie (1). Le trait suivant donnera une idée de ses talens militaires. Il étoit sur le point d'être vaincu par Agésilas. Les troupes qui étoient à sa solde avoient pris la fuite, & celles d'Athenes s'ébranloient pour les suivre. Dans ce moment, il leur ordonne de mettre un genou en terre, & de se couvrir de leurs boucliers, les piques en avant. Le roi de Lacédémone, surpris d'une manœuvre inconnue jusqu'alors, & jugeant qu'il seroit dangereux d'attaquer cette phalange hérissée de fer, donna le signal de la retraite. Les Athéniens décernerent une statue à leur général, & lui permirent de se faire représenter dans l'attitude qui leur avoit épargné la honte d'une défaite (2).

Charès, fier des petits succès (3), & des légeres blessures (4) qu'il devoit au hasard, d'ailleurs sans talens, sans pudeur, d'une vanité insupportable, étaloit un luxe révoltant pendant la paix & pendant la guerre (5); obtenoit à chaque campagne le mépris des ennemis, & la haine des alliés, fomentoit les divisions des nations amies, & ravissoit leurs

(1) Theopomp. ap. Athen. lib. 12, page 532. Nep. in Chabr. c. 3.
(2) Nep. ibid. cap. 1.
(3) Diod. Sic. lib. 15, page 385.
(4) Plut. in Pelop. t. 1, page 278.
(5) Theopomp. ap. Athen. lib. 12, page 532.

tréfors, dont il étoit avide & prodigue à l'excès (1); pouffoit enfin l'audace jufqu'à détourner la folde des troupes pour corrompre les orateurs (2), & donner des fêtes au peuple qui le préféroit aux autres généraux (3).

A la vue de Chio, Chabrias, incapable de modérer fon ardeur, fit force de rames: il entra feul dans le port, & fut auffitôt invefti par la flotte ennemie. Après une longue réfiftance, fes foldats fe jetterent à la nage pour gagner les autres galeres qui venoient à leur fecours. Il pouvoit fuivre leur exemple; mais il aima mieux périr que d'abandonner fon vaiffeau (4).

Le fiege de Chio fut entrepris & levé. La guerre dura pendant quatre ans (5). Nous verrons dans la fuite comment elle fut terminée.

---

(1) Plut. in Phoc. tome 1, page 747. Diod. ibid. p. 403.
(2) Æfchin. de falf. leg. page 406.
(3) Theopomp. ap Athen. ibid.
(4) Diod. Sic. lib. 16, page 412. Plut. in Phoc. t. 1, page 744. Nep. in Chabr. cap. 4.
(5) Diod. ibid. page 424.

FIN DU CHAPITRE VINGT-TROISIEME.

CHAPITRE.

CHAPITRE XXIV.

Des Fêtes des Athéniens

LEs premieres fêtes des Grecs furent caractérisées par la joie & par la reconnoissance. Après avoir recueilli les fruits de la terre, les peuples s'assembloient pour offrir des sacrifices, & se livrer aux transports qu'inspirent l'abondance (1). Plusieurs fêtes des Athéniens se ressentent de cette origine : ils célébrent le retour de la verdure, des moissons, de la vendange & des quatre saisons de l'année (2) ; & comme ces hommages s'adressent à Cérès ou à Bacchus, les fêtes de ces divinités sont en plus grand nombre que celles des autres.

Dans la suite, le souvenir des événemens utiles ou glorieux fut fixé à des jours marqués, pour être perpétué à jamais. Parcourez les mois de l'année des Athéniens (3); vous y trouverez un abrégé de leurs annales,

(1) Aristot. de mor. lib. 8, cap. 11, t. 2, p. 110.
(2) Meurs. Græc. fer. Castellan. &c.
(3) Plut. de glor. Athen. t. 2, p. 349.

& les principaux traits de leur gloire; tantôt la réunion des peuples de l'Attique par Théſée, le retour de ce prince dans ſes états, l'abolition qu'il procura de toutes les dettes; tantôt la bataille du Marathon, celle de Salamine, celles de Platée, de Naxos, &c. (1).

C'eſt une fête pour les particuliers, lorſqu'il leur naît des enfans (2); c'en eſt une pour la nation, lorſque ces enfans ſont inſcrits dans l'ordre des citoyens (3), ou lorſque, parvenus à un certain âge, ils montrent en public les progrès qu'ils ont faits dans les exercices du Gymnaſe (4). Outre les fêtes qui regardent toute la nation, il en eſt de particulieres à chaque bourg.

Les ſolemnités publiques reviennent tous les ans, ou après un certain nombre d'années. On diſtingue celles qui, dès les plus anciens temps, furent établies dans le pays, & celles qu'on a récemment empruntées des autres peuples (5). Quelques-unes ſe célebrent avec une extrême magnificence. J'ai vu en certaines occaſions juſqu'à 300 bœufs, traînés pompeuſement aux autels (6).

(1) Meurſ. Græc. fer.
(2) Id. ibid. in Amphidr.
(3) Id. ibid. in Apat.
(4) Id. ibid. in Oſchoph.
(5) Harpocr. in 'Epithèt.
(6) Iſocr. areop. t. 1. p. 324.

Plus de 80 jours (1) enlevés à l'induſtrie & aux travaux de la campagne, ſont remplis par des ſpectacles qui font une diverſion aux travaux du peuple, & l'attachent à la religion, ainſi qu'au gouvernement. Ce ſont des ſacrifices qui inſpirent le reſpect par l'appareil pompeux des cérémonies; des proceſſions où la jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe étale tous ſes attraits; des pieces de théatre, fruits des plus beaux génies de la Grece; des danſes, des chants, des combats où brillent tour-à-tour l'adreſſe & les talens.

Ces combats ſont de deux eſpeces: les gymniques, qui ſe donnent au Stade; & des ſcéniques, qui ſe livrent au théatre (2). Dans les premiers, on ſe diſpute le prix de la courſe, de la lutte & des autres exercices du gymnaſe; dans les derniers, celui du chant & de la danſe: les uns & les autres font l'ornement des principales fêtes (3). Je vais donner une idée des ſcéniques.

Chacune des dix tribus fournit un chœur, & le chef qui doit le conduire (4). Ce chef

(1) Id. paneg. t. 1, p. 142. Voyez le Calendrier des Athéniens, dans Petit, Corſini, &c.

(2) Poll. lib. 3, cap. 30, §. 142.

(3) Lyſ. defenſ. mun. p. 374.

(4) Argum. orat in Mid. page 600. Demoſth. ibid. p. 605. Id. in Bœot. p. 1002.

qu'on nomme Chorege, doit être âgé au moins de quarante ans (1). Il choisit lui-même ses acteurs qui, pour l'ordinaire, sont pris dans la classe des enfans, & dans celle des adolescens (2). Son intérêt est d'avoir un excellent joueur de flûte, pour diriger leurs voix; un habile maître, pour régler leurs pas & leurs gestes (3). Comme il est nécessaire d'établir la plus grande égalité entre les concurrens, & que ces deux instituteurs décident souvent de la victoire, un des premiers magistrats de la république les fait tirer au sort, en présence des différentes troupes & des différens choreges (4).

Quelques mois avant les fêtes, on commence à exercer les acteurs. Souvent le chorege, pour ne les pas perdre de vue, les retire chez lui, & fournit à leur entretien (5); il paroît ensuite à la fête, ainsi que ceux qui le suivent, avec une couronne dorée, & une robe magnifique (6).

Ces fonctions consacrées par la religion, se trouvent encore ennoblies par l'exemple d'Aristide, d'Epaminondas, & des plus grands hommes, qui se sont fait un honneur de les remplir; mais elles sont si dispen-

(1) Æschin. in Timarch. page 262.
(2) Plat. de leg. lib. 6, tome 2, page 764.
(3) Demosth. in Mid. page 606 & 612.
(4) Id. ibid. page 605.
(5) Antiphon. orat. 16, p. 143. Ulpian. in Lept. p. 575.
(6) Demosth. in Mid. page 606. & 613. Antiphan. ap. Athen. l. 3, p. 103.

dieuses, qu'on voit plusieurs citoyens refuser le dangereux honneur de sacrifier une partie de leurs biens (1), à l'espérance incertaine de s'élever, par ce moyen, aux premieres magistratures.

Quelquefois une tribu ne trouve point de chorege ; alors c'est l'état qui se charge de tous les frais (2), ou qui ordonne à deux citoyens de s'associer pour en supporter le poids (3), ou qui permet au chorege d'une tribu de conduire le chœur de l'autre (4). J'ajoute que chaque tribu s'empresse d'avoir le meilleur poëte, pour composer les cantiques sacrés (5).

Les chœurs paroissent dans les pompes ou processions : ils se rangent autour des autels, & chantent des hymnes pendant les sacrifices (6) ; ils se rendent au théatre, ou chargés de soutenir l'honneur de leur tribu (7), ils s'animent de la plus vive émulation. Leurs chefs emploient les brigues & la corruption, pour obtenir la victoire (8).

Des juges sont établis, pour décerner le

(1) Lys. defens. mun. page 375. Demosthen. in Mid. p. 505. Argum. orat. in Mid. p. 600.
(2) Inscript. ant. ap. Spon, voyag. t. 2, p. 326.
(3) Aristot. ap. schol. Aristoph. in ran. v. 408.
(4) Antiphon. orat. 16, p. 143.
(5) Aristoph. in av. v. 1404. Schol. ibid.
(6) Plat. de leg. lib. 7, t. 2, p. 800.
(7) Aristoph. in nub. v. 311.
(8) Demosth. in Mid. p. 604 & 612.

prix (1). C'est en certaines occasions, un trépied, que la tribu victorieuse a soin de consacrer dans un temple (2), ou dans un édifice qu'elle fait élever (3).

Le peuple, presque aussi jaloux de ses plaisirs que de sa liberté, attend la décision du combat, avec la même inquiétude & le même tumulte que s'il s'agissoit de ses plus grands intérêts. La gloire qui en résulte, se partage entre le chœur qui a triomphé, la tribu dont il est tiré, le chorege qui est à sa tête, & les maîtres qui l'ont dressé (4).

Tout ce qui concerne les spectacles, est prévu & fixé par les loix. Elles déclarent inviolables, pendant le temps des fêtes, la personne du chorege & celle des acteurs (5); elles reglent le nombre des solemnités où l'on doit donner au peuple les diverses especes de jeux dont il est si avide (6). Telles sont, entre autres, les Panathénées & les

(1) Id. ibid. p. 606.

(2) Id. ibid. page 604. Id. in Pænipp. p. 1025. Plut. in Aristid. t. 1, p. 318. Athen. lib. 1, p. 23. Suid. in *Puth.* Taylor. in marm. Sandwic. page 67.

(3) Plut. in X rhet. vit. t. 2, p. 835. Chand. inscript. page 48.

(4) Lucian. in Hermot. t. 1, page 851. Inscript. antiq. ap. Spon. voyage t. 2, p. 315 & 327; ap. Van Dale, de gymnas. cap. 5; ap. Taylor, in marm. Sandwic. page 70.

(5) Demosth. in Mid. page 612.

(6) Id. ibid. page 604.

grandes Dionysiaques, ou Dionysiaques de la ville.

PANATHÉNÉES.

Les premieres tombent au premier mois, qui commence au solstice d'été. Instituées dans les plus anciens temps, en l'honneur de Minerve; rétablies par Thésée, en mémoire de la réunion de tous les peuples de l'Attique, elles reviennent tous les ans; mais dans la cinquieme année, elles se célébrent avec plus de cérémonies & d'éclat (1). Voici l'ordre qu'on y suit, tel que je le remarquai la premiere fois que j'en fus témoin.

Les peuples qui habitent les bourgs de l'Attique s'étoient rendus en foule à la capitale, ils avoient amené un grand nombre de victimes qu'on devoit offrir à la déesse (2). J'allai le matin sur les bords de l'Ilissus, & j'y vis les courses de chevaux, où les fils des premiers citoyens de la république se disputoient la gloire du triomphe (3); j'allai au Stade, & j'y vis d'autres jeunes gens concourir pour le prix de la lutte & des différens exercices du corps (4); j'allai à

(1) Meurs. panathen. Corsin. fast. Attic. t. 2, p. 357. Castell. de fest. Græc. in panathen.
(2) Aristoph. in nub. v. 385. Schol. ibid.
(3) Xenoph. sympos. page 872. Athen. lib. 4, p. 168.
(4) Demosth. de corn. page 492. Xenoph. ibid.

l'Odéum, & j'y vis plusieurs musiciens se livrer des combats plus doux & moins dangereux (1). Les uns exécutoient des pieces sur la flûte ou sur la cithare; d'autres chantoient & s'accompagnoient de l'un de ces instrumens (2). On leur avoit proposé pour sujet l'éloge d'Harmodius, d'Aristogiton & de Thrasibule, qui avoient délivré la république des tyrans dont elle étoit opprimée (3) : car, parmi les Athéniens, les institutions publiques sont des monumens pour ceux qui ont bien servi l'état, & des leçons pour ceux qui doivent le servir. Une couronne d'olivier, un vase rempli d'huile, furent les prix décernés aux vainqueurs (4). Ensuite on couronna des particuliers, à qui le peuple, touché de leur zele, avoit accordé cette marque d'honneur (5).

J'allai aux Tuileries, pour voir passer la pompe qui s'étoit formée hors des murs (6), & qui commençoit à défiler. Elle étoit composée de plusieurs classes de citoyens couronnés de fleurs (7), & re-

(1) Plut. in Per. t. 1, p. 160.
(2) Meurs. panath. cap. 10.
(3) Philost. vit. Apoll. lib. 7, cap. 4, p. 283.
(4) Aristot. ap. schol. Sophocl. in Œdip. Col. v. 730. Schol. Pind. nem. od. X, v. 65. Meurs. panat. cap. 11.
(5) Demosth. de coron. p. 492.
(6) Thucyd. lib. 6, cap. 57.
(7) Demosth. in Mid. p. 612.

marquables par leur beauté. C'étoient des vieillards dont la figure étoit imposante, & qui tenoient des rameaux d'oliviers (1); des hommes faits, qui, armés de lances & de boucliers, sembloient respirer les combats (2); des garçons qui n'étoient âgés que de dix-huit à vingt ans, & qui chantoient des hymnes en l'honneur de la déesse (3); de jolis enfans couverts d'une simple tunique (4), & parés de leurs graces naturelles; des filles, enfin, qui appartenoient aux premieres familles d'Athènes, & dont les traits, la taille & la démarche attiroient tous les regards (5). Leurs mains soutenoient sur leurs têtes des corbeilles, qui, sous un voile éclatant, renfermoient des instrumens sacrés, des gâteaux, & tout ce qui peut servir aux sacrifices (6). Des suivantes attachées à leurs pas, d'une main étendoient un parasol au-dessus d'elles; & de l'autre, tenoient un pliant (7). C'est une servitude imposée aux filles des étran-

(1) Xenoph. sympos. p. 883. Etymol. magn. & Hesych. in *Thalloph*.
(2) Thucyd. ibid. cap. 58.
(3) Heliod. Æthiop. lib. 1, p. 18.
(4) Meurs. panath. cap. 24.
(5) Hesych. & Harpocr. in *Kaneeph*. Ovid. metam. lib. 2, v. 711.
(6) Aristoph. in pac. v. 948.
(7) Id. in av. v. 1550. Schol. ibid. Ælian. var. hist. lib. 6, cap. 1.

gers établis à Athenes : servitude que partagent leurs peres & leurs meres. En effet, les uns & les autres portoient sur leurs épaules des vases remplis d'eau & de miel, pour faire les libations (1).

Ils étoient suivis de huit musiciens, dont quatre jouoient de la flûte, & quatre de la lyre (2). Après eux venoient des rhapsodes qui chantoient les poésies d'Homere (3), & des danseurs armés de toutes pieces, qui, s'attaquant par intervalles, représentoient au son de la flûte, le combat de Minerve contre les Titans (4).

On voyoit ensuite paroître un vaisseau qui sembloit glisser sur la terre au gré des vents & d'une infinité de rameurs, mais qui se mouvoit par des machines qu'il renfermoit dans son sein (5). Sur le vaisseau se déployoit un voile d'une étoffe légere (6), où de jeunes filles avoient représenté en broderie la victoire de Minerve contre ces

(1) Ælian. ibid Harpocr. in *Metoik*. Id. & Hesych. in *Skaph*. Poll. lib. 3, cap. 4, §. 55.

(2) Dessins de Nointel conservés à la bibliotheque du roi.

(3) Lycurg. in Leocr. part. 2, p. 161. Plat. in Hipp. t. 2, p. 228.

(4) Aristoph. in nub. v. 984. Schol. ibid. Lys. in mun. accept. p. 374. Meurs. panath. cap. 12.

(5) Heliod. Æthiop. lib. 1, p. 17. Philostr. in sophist. lib. 2, p. 550. Meurs. panath. cap. 19.

(6) Harpocr. in *Pépl*.

mêmes Titans (1). Elles y avoient aussi tracé, par ordre du gouvernement quelques héros dont les exploits avoient mérité d'être confondus avec ceux des dieux (2). Cette pompe marchoit à pas lents, sous la direction de plusieurs magistrats (3). Elle traversa le quartier le plus fréquenté de la ville, au milieu d'une foule de spectateurs, dont la plupart étoient placés sur des échafauds qu'on venoit de construire (4). Quand elle fut parvenue au temple d'Apollon Pythien (5), on détacha le voile suspendu au navire, & l'on se rendit à la citadelle, où il fut déposé dans le temple de Minerve (6).

Sur le soir, je me laissai entraîner à l'Académie, pour voir la course du flambeau. La carriere n'a que six à sept stades de longueur (7). Elle s'étend depuis l'autel de Prométhée, qui est à la porte de ce jardin, jusqu'aux murs de la ville (8). Plusieurs jeunes gens sont placés dans cet intervalle

(1) Plat. in Eutyphr. tome 1, page 6. Eurip. in Hecub. v. 466. Schol. ibid. Suid. in *Pépl.*
(2) Aristoph. in equit. v. 562. Schol. ibid.
(3) Poll. lib. 8, cap. 9, §. 93.
(4) Athen. lib. 4, p. 167.
(5) Philostr. in sophist. lib. 2, p. 550.
(6) Plat. in Eutyphr. t 1, p. 6.
(7) Cicer. de fin. lib. 5, cap. 1, t. 2, p. 196.
(8) Pausan. lib. 1, cap. 30, page 75.

à des distances égales (1). Quand les cris de la multitude ont donné le signal (2), le premier allume le flambeau sur l'autel (3), & le porte en courant, au second qui le transmet de la même maniere au troisieme, & ainsi successivement (4). Ceux qui le laissent éteindre, ne peuvent plus concourir (5), ceux qui rallentissent leur marche, sont livrés aux railleries & même aux coups de la populace (6). Il faut, pour remporter le prix, avoir parcouru les différentes stations. Cette espece de combat se renouvela plusieurs fois. Il se diversifie suivant la nature des fêtes (7).

Ceux qui avoient été couronnés dans les différens exercices, inviterent leurs amis à souper (8). Il se donna dans le Prytanée, & dans d'autres lieux publics, de grands repas qui se prolongerent jusqu'au jour suivant (9). Le peuple à qui on avoit distribué les victimes immolées (10), dressoit par-tout des

---

(1) Herodot. lib. 8, cap. 98.

(2) Aristoph. in ran. v. 133.

(3) Plut. in Solon. t. 1, p. 79.

(4) Herodot. ibid. Æschyl. in Agam. v. 320. Meurs. Græc. fer. lib. 5, in lampad.

(5) Pausan. lib. 1, cap. 30, p. 75.

(6) Aristoph. in ran. v. 1125. Schol. ibid. Hesych. in *Keram.*

(7) Plat. de rep. lib. 1, t. 2, p. 328.

(8) Athen. lib. 4, p. 168.

(9) Heliod. Æthiop. lib. 1, p. 18.

(10) Aristoph. in nub. v. 385. Schol. ibid.

tables, & faisoit éclater une joie vive & bruyante.

GRANDES DIONYSIAQUES.

Plusieurs jours de l'année sont consacrés au culte de Bacchus (1). Son nom retentit tour-à-tour dans la ville, au port du Pirée, dans la campagne & dans les bourgs. J'ai vu plus d'une fois la ville entiere plongée dans l'ivresse la plus profonde (2) ; j'ai vu des troupes de Bacchans & de Bacchantes couronnées de lierre, de fenouil, de peuplier, s'agiter, danser, hurler dans les rues, invoquer Bacchus par des acclamations barbares (3) ; déchirer de leurs ongles & de leurs dents les entrailles crues des victimes ; serrer des serpens dans leurs mains ; les entrelacer dans leurs cheveux ; en ceindre leurs corps ; &, par ces especes de prestiges, effrayer & intéresser la multitude (4).

Ces tableaux se retracent en partie dans une fête qui se célebre à la naissance du printemps. La ville se remplit alors d'étrangers (5) : ils y viennent en foule, pour

(1) Demosth. in Mid. p. 604.
(2) Plat. de leg. lib. 1, t. 2, p. 637.
(3) Demosth. de coron. p. 516.
(4) Plut. in Alex. t. 1, p. 665. Clem. Alex. protrept. t. 1, p. 11.
(5) Demosth. in Mid. p. 637.

apporter les tributs des îles soumises aux Athéniens (1) ; pour voir les nouvelles pieces qu'on donne sur le théatre (2) ; pour être témoins des jeux & des spectacles, mais sur-tout d'une procession qui représente le triomphe de Bacchus. On y voit le même cortége qu'avoit, dit-on, ce dieu, lorsqu'il fit la conquête de l'Inde ; des Satyres, des dieux Pans (3), des hommes traînant des boucs pour les immoler (4) ; d'autres, montés sur des ânes, à l'imitation de Silene (5) ; d'autres déguisés en femmes (6) ; d'autres, qui portent des figures obscenes, suspendues à de longues perches (7), & qui chantent des hymnes dont la licence est extrême (8) : enfin toutes sortes de personnes de l'un & de l'autre sexe, la plupart couvertes de peaux de faons (9), cachées sous un masque (10), couronnées de lierre, ivres ou feignant de le paroître (11) ; mêlant

(1) Schol. Aristoph. in Acharn. v. 377.
(2) Plut. de exil. t. 2, page 603. Schol. Aristoph. in nub. v. 311.
(3) Plut. in Anton. t. 1, p. 926. Athen. lib. 5, p. 197.
(4) Plut. de cup. divit. t. 2, p. 527.
(5) Ulpian. in Mid. p. 688.
(6) Hesych. in *'Ithuphal.*
(7) Herodot. lib. 2, c. 49. Aristoph. in Acharn. v. 242.
(8) Aristoph. ibid. v. 260.
(9) Aristoph. in ran. v. 1242. Athen. lib. 4, cap. 12 p. 148.
(10) Plut. de cup. divit. ibid. Athen. lib. 14, p. 622.
(11) Demosth. in Mid. p. 632.

sans interruption leurs cris au bruit des instrumens ; les uns s'agitant comme des insensés, & s'abandonnant à toutes les convulsions de la fureur ; les autres exécutant des danses régulieres & militaires, mais tenant des vases au lieu de boucliers, & se lançant, en forme de traits, les thyrses avec lesquels ils insultent quelquefois les spectateurs (1).

Au milieu de ces troupes d'acteurs forcenés s'avancent dans un bel ordre les différens chœurs députés par les tribus (2) : quantité de jeunes filles des plus distinguées de la ville, marchent les yeux baissés (3), parées de tous les ornemens, & tenant sur leur tête des corbeilles sacrées, qui, outre les prémices des fruits, renferment des gâteaux de différentes formes, des grains de sel, des feuilles de lierre, & d'autres symboles mystérieux (4).

Les toîts formés en terrasses sont couverts de spectateurs, & sur-tout de femmes, la plupart avec des lampes & des flam-

(1) Demosth. in Mid. p. 632. Athen. lib. 14, p. 631.

(2) Plat. de rep. lib. 5, t. 2, p. 475.

(3) Aristoph. in Acharn. v. 241. Schol. ibid. Id. v. 253, &c.

(4) Clem. Alex. protrept. t. 1, page 19. Castellan. in Dionys.

beaux (1), pour éclairer la pompe qui défile presque toujours pendant la nuit (2), & qui s'arrête dans les carrefours & les places, pour faire des libations, & offrir des victimes en l'honneur de Bacchus (3).

Le jour est consacré à différens jeux. On se rend de bonne heure au théatre (4), soit pour assister aux combats de musique & de danse, que se livrent les chœurs, soit pour voir les nouvelles pieces que les auteurs donnent au public.

Le premier des neuf archontes préside à ces fêtes (5); le second, à d'autres solemnités (6): ils ont sous eux des officiers qui les soulagent dans leurs fonctions (7), & des gardes pour expulser du spectacle ceux qui en troublent la tranquillité (8).

Tant que durent les fêtes, la moindre violence contre un citoyen est un crime; & toute poursuite contre un créancier est interdite. Les jours suivans, les délits & les désordres qu'on y a commis, sont punis avec sévérité (9).

---

[1] Aristoph. in Acharn. v. 261. Casaub. in Athen. lib. 4, cap. 12.
[2] Sophocl. in Antig. v. 1161. Schol. ibid.
[3] Demosth. in Mid. p. 611.
[4] Id. ibid. p. 615.
[5] Poll. lib. 8, cap. 9, §. 89. Plut. in Cim. page 483.
[6] Poll. ibid. §. 90.
[7] Demosth ibid. p. 605.
[8] Id. ibid. p. 631.
[9] Id. ibid. p. 604.

Les

Les femmes ſeules participent aux fêtes d'Adonis (1), & à celles, qui, ſous le nom de Theſmophories, ſe célebrent en l'honneur de Cérès & de Proſerpine (2) : les unes & les autres ſont accompagnées de cérémonies que j'ai déjà décrites plus d'une fois, ou dont je n'ai pu pénétrer l'eſprit.

---

(1) Meurſ. Græc. fer. lib 1. Mémoire de l'acad. des belles lettres, tome 3, page 98.
(2) Mém. de l'acad. des bell. lett. t. 39, p. 203.

FIN DU CHAPITRE VINGT-QUATRIEME.

CHAPITRE XXV.

Des Maisons & des Repas des Athéniens.

LA plupart des maisons sont composées de deux appartemens, l'un en haut pour les femmes, l'autre en bas pour les hommes (1), & couvertes de terrasses (2); dont les extrêmités ont une grande saillie (3). On en compte plus de dix mille à Athenes (4).

On en voit un assez grand nombre qui ont sur le derriere un jardin (5), & sur le devant une petite cour, ou, si l'on veut, une espece de portique (6), au fond duquel est la porte de la maison, confiée quelquefois aux soins d'un eunuque (7). C'est là qu'on trouve tantôt une figure de Mercure, pour écarter les

(1) Lys. de cæd. Eratosth. p. 6.
(2) Plin. lib. 36, cap. 25, p. 756.
(3) Aristot. œconom. lib. 2, t. 2, page 502. Polyæn. strat. lib. 3, cap. 9, §. 30.
(4) Xenoph. memor. p. 774.
(5) Terent. in Adelph. act. 5, scen. 5, v. 10.
(6) Plat. in Protag. t. 1, p. 311. Vitruv. lib. 6, cap. 10, p. 119.
(7) Plat. ibid. t. 1, p. 314.

voleurs (1), tantôt un chien qu'ils redoutent beaucoup plus (2), & presque toujours un autel en l'honneur d'Apollon, où le maître de la maison vient en certains jours offrir des sacrifices (3).

On montre aux étrangers les maisons de Miltiade, d'Aristide, de Thémistocle & des grands hommes du siecle dernier. Rien ne les distinguoit autrefois : elles brillent aujourd'hui par l'opposition des hôtels, que des hommes sans nom & sans vertus ont eu le front d'élever auprès de ces demeures modestes (4). Depuis que le goût des bâtimens s'est introduit, les arts font tous les jours des efforts pour le favoriser & l'étendre. On a pris le parti d'aligner les rues (5), de séparer les nouvelles maisons en deux corps-de-logis, d'y placer au rez-de-chaussée les appartemens du mari & de la femme ; de les rendre plus commodes par de sages distributions, & plus bril-

---

(1) Aristoph. in Plut. v. 1155. Schol. ibid.
(2) Id. in Lysist. v. 1217. Theophr. charact. cap. 4. Apollodor. ap. Athen. lib. 1, p. 3.
(3) Aristoph. in vesp. v. 870. Schol. ibid. Plat. de rep. lib. 1, t. 2, p. 328.
(4) Xenoph. memor. lib. 5, page 825. Demosth. olynth. 3, p. 38 & 39. Id. de rep. ordin. p. 127. Id. in Aristocr. p. 758.
(5) Aristot. de rep. lib. 7, cap. 11, tome 2, p. 438.

lantes par les ornemens qu'on y multiplie.

Telle étoit celle qu'occupoit Dinias, un des plus riches & des plus voluptueux citoyens d'Athenes. Il étaloit un faste qui détruisit bientôt sa fortune. Trois ou quatre esclaves marchoient toujours à sa suite (1). Sa femme Lysistrate ne se montroit que sur un char attelé de quatre chevaux blancs de Sicyone (2). Ainsi que d'autres Athéniens, il se faisoit servir par une femme-de-chambre qui partageoit les droits de son épouse (3), & il entretenoit en ville une maîtresse qu'il avoit la générosité d'affranchir, ou d'établir avant de la quitter (4). Pressé de jouir & de faire jouir ses amis, il leur donnoit souvent des repas & des fêtes.

Je le priai un jour de me montrer sa maison. J'en dressai ensuite le plan, & je le joins ici *. On y verra qu'une allée longue & étroite conduisoit directement à l'appartement des femmes. L'entrée en est interdite aux hommes, excepté aux parens & à ceux qui viennent avec le mari. Après

(1) Demost. pro Phorm. p. 965.
(2) Id. in Mid. p. 628.
(3) Id. in Neær. p. 881.
(4) Id. pro Phorm. ibid.
* Voyez ce plan & la note qui est à la fin du volume.

avoir traversé un périſtyle entouré de trois portiques, nous arrivâmes à une aſſez grande piece, où ſe tenoit Lyſiſtrate, à qui Dinias me préſenta.

Nous la trouvâmes occupée à broder une robe, plus occupée de deux colombes de Sicile, & d'un petit chien de Malte (1), qui ſe jouoient autour d'elle. Lyſiſtrate paſſoit pour une des plus jolies femmes d'Athenes, & cherchoit à ſoutenir cette réputation par l'élégance de ſa parure. Ses cheveux noirs parfumés d'eſſence (2), tomboient à groſſes boucles ſur ſes épaules ; des bijoux d'or ſe faiſoient remarquer à ſes oreilles (3), des perles à ſon cou & à ſes bras (4), des pierres précieuſes à ſes doigts (5). Peu contente des couleurs de la nature, elle en avoit emprunté d'artificielles, pour paroître avec l'éclat des roſes & des lys *(6)*. Elle avoit une robe blanche, telle que la portent communément les femmes de diſtinction (7).

---

(1) Theophr. charact. cap. 5 & 21.

(2) Lucian. amor. t. 2, p. 441.

(3) Lyſ. contr. Eratoſth. p 198 Laert. lib. 3, §. 42.

(4) Anacr. od. 20. Xenoph. memor. lib. 5, page 847. Theophr. de lapid. §. 64.

(5) Ariſtoph. in nub v. 331.

(6) Lyſ. de cæd. Eratoſth page 8 Athen. lib. 13, cap. 3, p. 568. Etymol magn. in *'Epſim.* & in *'Fgk.*

(7) Ariſtoph. in Theſmoph. v. 848. Schol. ibid.

Dans ce moment nous entendîmes une voix qui demandoit si Lysistrate étoit chez elle (1). Oui, répondit une esclave qui vint tout de suite annoncer Eucharis. C'étoit une des amies de Lysistrate, qui courut au-devant d'elle, l'embrassa tendrement, s'assit à ses côtés, & ne cessa de la louer sur sa figure & sur son ajustement. Vous êtes bien jolie ; vous êtes parfaitement mise. Cette étoffe est charmante. Elle vous sied à merveille. Combien coûte-elle (2).

Je soupçonnai que cette conversation ne finiroit pas si-tôt, & je demandai à Lysistrate la permission de parcourir le reste de l'appartement. La toilette fixa d'abord mes regards. J'y vis des bassins & des aiguieres d'argent, des miroirs de différentes matieres, des aiguilles pour démêler les cheveux, des fers pour les boucler (3) ; des bandelettes plus ou moins larges, pour les assujettir ; des réseaux, pour les envelopper (4) ; de la poudre jaune, pour les en couvrir (5) ;

(1) Theocr. idyll. 15, v. 1.
(2) Aristoph. in Lysist. v. 78. Theocr. ibid. v. 34.
(3) Lucian amor. tome 2, §. 39 & 40. Poll. lib. 5, cap. 16, § 95. not. var. ibid.
(4) Hom. iliad. lib. 22, v. 468.
(5) Hesych. in *Thapsin.* Schol. Theocr. in idyll. 2, v. 88.

diverſes eſpeces de bracelets & de boucles d'oreilles ; des boîtes contenant du rouge, du blanc de céruſe, du noir pour teindre les ſourcils, & tout ce qu'il faut pour tenir les dents propres, &c. (1).

J'examinois ces objets avec attention, & Dinias ne comprenoit pas pourquoi ils étoient nouveaux pour un Scythe. Il me montroit enſuite ſon portrait & celui de ſa femme (2). Je parus frappé de l'élégance des meubles : il me dit qu'aimant à jouir de l'induſtrie & de la ſupériorité des ouvriers étrangers, il avoit fait faire les ſieges en Theſſalie (3), les matelas du lit à Corinthe (4), les oreillers à Carthage (5); & comme ma ſurpriſe augmentoit, il rioit de ma ſimplicité, ajoutoit, pour ſe juſtifier, que Xénophon paroiſſoit à l'armée avec un bouclier d'Argos, une cuiraſſe d'Athenes, un caſque de Béotie, & un cheval d'Épidaure (6).

Nous paſſâmes à l'appartement des hommes, au milieu duquel nous trouvâmes

---

(1) Lucian. amor. t. 2, §. 39 & 40.
(2) Theophr. charact. cap. 2.
(3) Crit. ap. Athen. lib. 1, p. 28. Poll. lib. 10. c. 11. §. 48.
(4) Antiph. ap. Athen. 27.
(5) Hermipp. ibid. p. 28.
(6) Ælian. var. hiſt. lib. 3. p. 24. Poll. lib. 1. cap. 10. §. 149.

une piece de gazon (1), entourée de quatre portiques dont les murs étoient enduits de ſtuc, & lambriſſés de menuiſerie (2). Ces portiques ſervoient de communication à pluſieurs chambres ou ſalles, la plupart décorées avec ſoin. L'or & l'ivoire rehauſſoient l'éclat des meubles (3); les plafonds (4) & les murs étoient ornés de peintures (5); les portieres (6) & les tapis fabriqués à Babylone, repréſentoient des Perſes avec leurs robes traînantes, des vautours, d'autres oiſeaux, & pluſieurs animaux fantaſtiques (7).

Le luxe que Dinias étaloit dans ſa maiſon, régnoit auſſi à ſa table. Je vais tirer de mon journal la deſcription du premier ſouper auquel je fus invité avec Philotas mon ami.

On devoit s'aſſembler vers le ſoir, au moment où l'ombre du gnomon auroit douze pieds de longueur (8). Nous eûmes

---

(1) Plin. jun. lib. 7, epiſt. 27.
(2) Vitruv. lib. 6, cap. 10.
(3) Bacchyl. ap. Athen. lib. 2, cap. 3, p. 39.
(4) Plat. de rep. lib. 7, t. 2, p. 529.
(5) Andoc. in Alcib. part. 2, page 31. Xenoph. mem. l. 5, p. 844.
(6) Theophr. charact. cap. 5.
(7) Callixen. ap. Athen. lib. 5, cap. 6, page 197. Hipparch. ap. eumd. l. 11, c. 7, page 477. Ariſtoph. in ran. v. 969. Spanh. ib. p. 312.
(8) Heſych. in *Doodek.* Menand. ap. Athen. lib. 6, cap. 10, p. 243. Caſaub. ibid.

l'attention

l'attention de n'arriver ni trop tôt, ni trop tard. C'est ce qu'exigeoit la politesse (1). Nous trouvâmes Dinias s'agitant & donnant des ordres. Il nous présenta Philonide un de ces parasites qui s'établissent chez les gens riches, pour faire les honneurs de la maison, & amuser les convives (2). Nous nous apperçumes qu'il secouoit de temps en temps la poussiere qui s'attachoit à la robe de Dinias (3). Un moment après arriva le médecin Nicoclès excédé de fatigue; il avoit beaucoup de malades; mais ce n'étoient, disoit-il, que des enrouemens & des toux légeres, provenant des pluies qui tomboient depuis le commencement de l'automme (4). Il fut bientôt suivi par Léon, Zopyre & Théotime, trois Athéniens distingués, que le goût des plaisirs attachoit à Dinias. Enfin, Démocharès parut tout-à-coup, quoiqu'il n'eût pas été prié (5). Il avoit de l'esprit, des talens agréables; il fut accueilli avec transport de toute la compagnie.

Nous passâmes dans la salle à manger:

(1) Schol. Theocr. in idyll. 7, v. 24. Plut. sympos. lib. 8, quæst. 6, t. 2, p. 726.
(2) Theophr. charact. cap. 20.
(3) Id. ibid. cap. 2.
(4) Hippocr. aphorism. sect. 3, §. 13.
(5) Plat. in conviv. t. 3, p. 174.

on y brûloit de l'encens & d'autres odeurs (1). Sur le buffet on avoit étalé des vases d'argent & de vermeil ; quelques-uns enrichis de pierres précieuses (2).

Des esclaves répandirent de l'eau pure sur nos mains (3), & poserent des couronnes sur nos têtes (4). Nous tirâmes au sort le roi du festin (5). Il devoit écarter la licence, sans nuire à la liberté ; fixer l'instant où l'on boiroit à longs traits ; nommer les santés qu'il faudroit porter, & faire exécuter les loix établies parmi les buveurs *. Le sort tomba sur Démocharès.

Autour d'une table que l'éponge avoit essuyée à plusieurs reprises (6), nous nous plaçâmes sur des lits (7), dont les couver-

---

(1) Archestr. ap. Athen. lib. 2, cap. 21, page 101.

(2) Plat. de rep. lib. 3, t. 2, p. 417. Theophr. charact. cap. 23. Id. de lapid. §. 63. Plut. in Alcib. t. 1, p. 193.

(3) Athen. lib. 9, cap. 1, p. 366. Duport. in Theophr. p. 454.

(4) Archestr. ap. Athen. lib. 3, p. 101

(5) Aristoph. in Plut. v. 973. Laert. lib. 8, §. 64. Plut. sympos. lib. 1, cap. 4, t. 2, p. 620.

* Par une de ces loix, il falloit ou boire, ou sortir de table. (Cicer. tuscul. 5, cap. 41, t. 2, page 395.) On se contentoit quelquefois de répandre sur la tête du coupable le vin qu'il refusoit de boire. (Laert. lib. 8, §. 64.)

(6) Homer. odyss. lib. 20, v. 151. Martial. epigr. 142, lib. 14.

(7) Xenoph. memor. lib. 5, page 842. Aristot. de rep. lib. 7, cap. ultim, t. 2, p. 448.

tures étoient teintes en pourpre (1). Après qu'on eut apporté à Dinias le menu du souper (2), nous en réservâmes les prémices pour l'autel de Diane (3). Chacun de nous avoit amené son domestique (4). Dinias étoit servi par un negre, par un de ces esclaves Ethiopiens que les gens riches acquierent à grands frais pour se distinguer des autres citoyens (5).

Je ne ferai point le détail d'un repas qui nous fournissoit à tous momens de nouvelles preuves de l'opulence & des prodigalités de Dinias. Il suffira d'en donner une idée générale.

On nous présenta d'abord plusieurs especes de coquillages; les uns tels qu'ils sortent de la mer; d'autres cuits sur la cendre, ou frits dans la poêle; la plupart assaisonnés de poivre & de cumin (6). On servit en même-temps des œufs frais, soit de poules, soit de paons; ces derniers sont les plus estimés (7); des andouilles (8), des pieds de cochon (9),

(1) Athen. lib. 2, cap. 9, p. 48.
(2) Id. ibid. cap. 10, p. 49.
(3) Theophr. charact. cap. 10. Duport. ibid.
(4) Id. ibid. cap. 9
(5) Id. ibid. cap. 21. Casaub. ibid. Terent. in eunuch. acte 1, scene 2, v. 85.
(6) Athen. lib. 3, cap. 12, p. 90, &c.
(7) Triph ap. Athen. lib. 2, page 58.
(8) Aristoph. in equit. v. 161. Henric. Steph. in '*Allâs*.
(4) Ecphant. & Pherecr. ap. Athen. lib. 3, cap. 7, p. 96.

un foie de sanglier [1], une tête d'agneau [2], de la fraise de veau [3], le ventre d'une truie, assaisonné de cumin, de vinaigre & de silphium [4]; de petit oiseaux, sur lesquels on jetta une sauce toute chaude, composée de fromage rapé, d'huile, de vinaigre & de silphium [5]. On donna au second service ce qu'on trouve de plus exquis en gibier, en volaille, & sur-tout en poissons: des fruits composerent le troisieme service.

Parmi cette multitude d'objets qui s'offroient à nos yeux, chacun de nous eut la liberté de choisir ce qui pouvoit le plus flatter le goût de ses amis, & de le leur envoyer [6]. C'est un devoir auquel on ne manque guere dans les repas de cérémonie.

Dès le commencement du souper, Démocharès prit une coupe, l'appliqua légérement à ses levres, & la fit passer de main en main. Nous goûtâmes de la liqueur chacun à notre tour. Ce premier coup est regardé comme le symbole & le garant de l'amitié, qui doit unir les convives. D'autres le suivirent de près, & se reglerent sur les santés que Démocharès portoit tantôt à l'un, tantôt à

(1) Eubul. ap. Athen. lib. 7, cap. 24, p. 330.
(2) Id. ibid.
(3) Id ibid. Schol. Aristoph. in pac. v. 716.
(4) Archestr. ap. Athen. lib. 3, cap. 21, p. 101.
(5) Aristoph. in av. v. 522 & 1578.
(6) Aristoph. in Acharn. v. 1048. Theophr. charact. cap. 17. Casaub. ibid. p. 137.

l'autre [1], & que nous lui rendions sur le champ.

Vive & gaie, sans interruption & sans objet, la conversation avoit insensiblement amené des plaisanteries sur les soupers des gens d'esprit & des philosophes, qui perdent un temps si précieux, les uns à se surprendre par des énigmes & des logogriphes [2]; les autres, à traiter méthodiquement des questions de morale & de métaphysique[3]. Pour ajouter un trait au tableau du ridicule, Démocharès proposa de déployer les connoissances que nous avions sur le choix des mets les plus agréables au goût, sur l'art de les préparer, sur la facilité de se les procurer à Athenes. Comme il s'agissoit de représenter les banquets des sages, il fut dit que chacun parleroit à son tour, & traiteroit son sujet avec beaucoup de gravité, sans s'appesantir sur les détails, sans les trop négliger.

C'étoit à moi de commencer; mais peu familiarisé avec la matiere qu'on alloit discuter, j'étois sur le point de m'excuser, lorsque Démocharès me pria de leur donner

(1) Homer. iliad. lib. 4, v. 3. Aristoph. in Lysist. v. 204. Athen. lib. 10, page 432 & 444. Feith. antiq. Homer. lib. 3, p. 306.

(2) Plat. de rep. lib. 5, t. 2, p. 404. Athen. lib. 10, cap. 15, p. 448.

(3) Plat. conviv. t. 3, p. 172. Xenoph. ibid. p. 872. Plut. sept. sapient. conviv. t. 2, p. 146.

une idée des repas des Schytes. Je répondis en peu de mots, qu'il ne se nourrissoient que de miel & de lait de vache ou de jument (1) ; qu'ils s'y accoutumoient si bien dès leur naissance, qu'ils se passoient de nourrices (2) ; qu'ils recevoient le lait dans de grands seaux ; qu'ils le battoient long-temps pour en séparer la partie la plus délicate, & qu'ils destinoient à ce travail ceux de leurs ennemis que le sort des armes faisoit tomber entre leurs mains (3) : mais je ne dis pas que, pour ôter à ces malheureux la liberté de s'échapper, on les privoit de la vue.

Après d'autres particularités que je supprime, Léon prenant la parole, dit : On reproche sans cesse aux Athéniens leur frugalité (4). Il est vrai que nos repas sont en général moins longs & moins somptueux que ceux des Thébains, & de quelques autres peuples de la Grece (5) ; mais nous avons commencé à suivre leurs exemples ; bientôt ils suivront les nôtres. Nous ajoutons tous les jours des rafinemens aux délices de la table, & nous voyons insensiblement disparoître notre ancienne simplicité, avec toutes

(1) Justin. lib. 2, cap. 2.
(2) Antiphan. ap. Athen. lib. 6, cap. 2, p. 226.
(3) Herodot. lib. 4, cap. 2.
(4) Eubul. ap. Athen. lib. 2, cap. 8, p. 47.
(5) Diphil. & Polyb. ap. Athen. lib. 4, p. 17 & 18. Eubul. ap. eumd. lib. 10, cap. 4, p. 417.

ces vertus patriotiques que le besoin avoit fait naître, & qui ne sauroient être de tous ses temps. Que nos orateurs nous rappellent, tant qu'ils voudront, les combats de Marathon & de Salamine ; que les étrangers admirent les monumens qui décorent cette ville : Athenes offre à mes yeux un avantage plus réel ; c'est l'abondance dont on y jouit toute l'année ; c'est ce marché où viennent chaque jour se réunir les meilleures productions des îles & du continent. Je ne crains pas de le dire ; il n'est point de pays où il soit plus facile de faire bonne chere ; je n'en excepte pas même la Sicile.

Nous n'avons rien à désirer à l'égard de la viande de boucherie & de la volaille. Nos basses-cours, soit à la ville, soit à la campagne, sont abondamment fournies de chapons (1), de pigeons (2), de canards (3), de poulets & d'oies que nous avons l'art d'engraisser (4). Les saisons nous ramenent successivement les bec-figues (5), les cailles (6),

(1) Aristot. hist. animal. lib. 9, cap. 50, t. 1, p. 956.
(2) Id. ibid. lib. 1, cap. 1, page 763. Athen. lib. 9, c. 11, page 393.
(3) Athen ibid. p. 395. Mnesim. ibid. c. 15, p. 403.
(4) Athen. ib. cap. 8, p. 384. Varr. de re rustic. lib. 3, cap. 8, §. 9. Cicer. acad. lib. 2, cap. 18, t. 2, p. 26. Plin. lib. 10, cap. 50, t. 1, p. 571.
(5) Aristot. ib. lib. 8, cap. 3, t. 2, page 902. Athen. lib. 2, c. 24, p. 95. Epicharm. ibid. lib. 9, p. 398.
(6) Athen. ibid. cap. 10, p. 392.

les grives [1], les alouettes [2], les rouges-gorges [3], les ramiers [4], les tourterelles [5], les bécasses [6], & les francolins [7]. Le Phase nous a fait connoître les oiseaux qui font l'ornement de ses bords, qui font à plus juste titre l'ornement de nos tables. Ils commencent à se multiplier parmi nous, dans les phaisanderies qu'ont formées de riches particuliers [8]. Nos plaines sont couvertes de lievres & de perdrix [9]; nos collines, de thym, de romarin, & de plantes propres à donner au lapin du goût & du parfum. Nous tirons des forêts voisines des marcassins & des sangliers [10]; & de l'île de Mélos, les meilleurs chevreuils de la Grece [11].

---

(1) Aristoph. in pac. v. 1149. Athen. lib. 1, p. 64.
(2) Aristot. ibid. lib. 9, cap. 25, t. 1, p. 935.
(3) Id. ibid. lib. 8, cap. 3, page 902. Plin. lib. 10, cap. 9, p. 561.
(4) Aristot. ibid. Athen. lib 9, p. 393.
(5) Id. ibid. Athen. ibid. p. 394.
(6) Id. ibid. cap. 26, p. 936.
(7) Aristoph. & Alexand. apud. Athen. lib. 9, p. 387. Phoenic. ap. eumd. lib. 14, cap. 18, page 652. Aristot. ibid. lib. 9, cap. 49, p. 955.
(8) Aristoph. in nub v. 109. Schol. ibid. Aristot. lib. 6, cap. 2, tome. 1; p. 859. Philox. ap. Athen. lib. 4, cap. 4, p. 147.
(9) Athen lib 9, page 383. Whel. a journ. book. 5, p. 352.
(10) Xenoph. de venat. p. 991. Mnesim. ap. Athen. lib. 9, c. 15, p. 403. Spon. t. 2, p. 56.
(11) Athen. lib. 1, cap. 4, p. 4.

La mer, dit alors Zopyre, attentive à payer le tribut qu'elle doit à ses maîtres, enrichit nos tables de poissons délicats [1]. Nous avons la murene [2], la dorade [3], la vive [4], le xiphias [5]*, le pagre [6], l'alose [7], & des thons en abondance [8]. Rien n'est comparable au congre qui nous vient de Sicyone [9]; au glaucus que l'on pêche à Mégare [10]; aux turbots, aux maqueraux, aux soles, aux surmulets & aux rougets qui fréquentent nos côtes [11]. Les sardines sont ailleurs l'aliment du peuple; celles que nous prenons aux environs de

(1) Spon, ibid. p. 147. Whel. ibid.
(2) Aristot. hist. animal. lib. 8, cap. 13, p. 909. Theophr. ap. Athen. lib. 7, cap. 18, p. 312.
(3) Epich. & Archestr. ap. Athen. lib. 7, cap. 24, p. 328. Aldrov. de pisc. lib. 2, cap. 15, p. 169. Cesn. de pisc. p. 128.
(4) Mnesim. ap. Athen. l. 9, c. 15, p. 403. Aldrov. ib. l. 2, p. 255.
(5) Athen. lib. 7, cap. 7, p. 282. Aldrov. ibid. lib. 3, p. 330.
* C'est le poisson connu parmi nous, sous le nom d'espadon; en Italie, sous celui de *pesce spada*.
(6) Athen. l. 7, c. 22, p. 327. Aldrov. l. 2, p. 149. Gesn. ib. p. 773.
(7) Aristot. lib. 9, cap. 35, t. 1, p. 941. Gesner. ibid. p. 21. Aldrov. p 499.
(8) Gesn. ibid p. 1147.
(9) Eudox. & Philom. ap. Athen. l. 7, c. 10, p. 288. Aldrov p. 348. Gesn. de pisc. p. 345.
(10) Archestr. ap. Athen. lib. 7, p. 295.
(11) Lync. Sam. ib. p. 285 & 330. Archestr. ib. page 288. Cratin. & Nausicr. ibid, p. 325.

Phalere, mériteroient d'être servies à la table des dieux, sur-tout quand on ne les laisse qu'un instant dans l'huile bouillante [1].

Le vulgaire, ébloui par les réputations, croit que tout est estimable dans un objet estimé. Pour nous qui analysons le mérite jusques dans les moindres détails, nous choisirons la partie antérieure du glaucus, la tête du bar & du congre, la poitrine du thon, le dos de la raie [2]; & nous abandonnerons le reste à des goûts moins difficiles.

Aux ressources de la mer, ajoutons celles des lacs de la Béotie. Ne nous apporte-t-on pas tous les jours des anguilles du lac Copaïs, aussi distinguées par leur délicatesse, que par leur grosseur [3]? Enfin, nous pouvons mettre au rang de nos véritables richesses, cette étonnante quantité de poissons salés, qui nous viennent de l'Hellespont, de Bysance & des côtes du Pont-Euxin.

Léon & Zopyre, dit Philotas, ont traité des alimens qui font la base d'un repas. Ceux du premier & du troisieme service, exigeroient des connoissances plus profondes que

---

(1) Athen. lib. 7, cap. 8, page 285. Aldrov. de pisc lib. 2, page 212. Gesn. ibid. p. 73; & alii.

(2) Plat. ap. Athen. lib. 7, page 279. Antiphan. ibid. p. 295. Eriph ibid. p. 302.

(3) Aristoph. in pac. v. 1004. Id. in Lysistr. v. 36. Schol. ibid. Athen. lib. 7, p. 297.

les miennes ; & ne prouveroient pas moins les avantages de notre climat.

Les langoustes & les écrevisses [1] sont aussi communes parmi nous, que les moules, les huîtres [2], les oursins ou hérissons de mer [3] ; ces derniers se préparent quelquefois avec l'oxymel, le persil & la menthe [4]. Ils sont délicieux, quand on les pêche dans la pleine lune [5], & ne méritent en aucun temps les reproches que leur faisoit un Lacédémonien qui, n'ayant jamais vu ce coquillage, prit le parti de le porter à sa bouche, & d'en dévorer les pointes tranchantes [6].

Je ne parlerai point des champignons, des asperges [7], des diverses especes de concombres [8], & de cette variété infinie de légumes qui se renouvellent tous les jours au marché : mais je ne dois pas oublier que les fruits de nos jardins ont une douceur

---

(1) Aristot. histor. animal. lib. 4, cap. 2, page 815. Athen. lib. 3, cap. 23, p. 104 & 105. Gesn. de loc. & de astac &c.

(2) Athen. ibid. p. 90. Archestr. ibid. p. 92.

(3) Aristot. ib. cap. 5, page 822. Matron, ap. Athen. lib. 4, c. 5, p. 135.

(4) Athen. ibid. p. 91.

(5) Id. ibid. p. 88.

(6) Demetr. Scept. ap. Athen. p. 91.

(7) Athen. p. 60, 62, &c.

(8) Id. p. 67.

exquise (1). La supériorité de nos figues est généralement reconnue (2) : récemment cueillies, elles font les délices des habitans de l'Attique, séches avec soin, on les transporte dans les pays éloignés, & jusque sur la table du roi de Perse (3). Nos olives confites à la saumure, irritent l'appétit. Celles que nous nommons Colymbades *, sont par leur grosseur & par leur goût, plus estimées que celles des autres pays (4) : les raisins connus sous le nom de Nicostrate, ne jouissent pas d'une moindre réputation (5). L'art de greffer (6) procure aux poires & à la plupart de nos fruits les qualités que la nature leur avoit refusées (7). L'Eubée nous fournit de très-bonnes pommes (8), la Phénicie, des dattes (9); Corinthe, des coins dont la douceur égale la beauté (10); & Naxos, ces amandes si renommées dans la Grece (11).

(1) Aristot probl. sect. 20, t. 2, p. 774.
(2) Athen. lib. 14, p. 652.
(3) Dinon. ap. eumd. ibid.
* Les Grecs d'Athenes les appellent encore aujourd'hui du même nom ; & le Grand-Seigneur les fait toutes retenir pour sa table. Spon, voyag. t. 2, p. 141.
(4) Athen. lib. 4, cap. 4, p. 133.
(5) Id. lib. 14, cap. 19, p. 654.
(6) Aristot. de plant. lib. 1, cap. 6, t. 2, p. 1016.
(7) Athen ibid. p. 653.
(8) Hermipp. ap Athen. lib 1, cap. 21, p. 27.
(9) Id ibid. p. 28. Antiphan. ibid. p. 47.
(10) Athen lib. 3, p. 82.
(11) Id. p. 52.

Le tour du parasite étant venu, nous redoublâmes d'attention. Il commença de cette maniere :

Le pain que l'on sert sur nos tables, celui même que l'on vend au marché, est d'une blancheur éblouissante, & d'un goût admirable. (1). L'art de le préparer fut, dans le siecle dernier, perfectionné en Sicile, par Théarion (2) : il s'est maintenu parmi nous dans tout son éclat, & n'a pas peu contribué au progrès de la pâtisserie. Nous avons aujourd'hui mille moyens pour convertir toutes sortes de farines, en une nourriture aussi saine qu'agréable. Joignez à la farine de froment un peu de lait, d'huile & de sel ; vous aurez ces pains si délicats dont nous devons la connoissance aux Cappadociens (3). Pétrissez la avec du miel ; réduisez votre pâte en feuilles minces & propres à se rouler à l'aspect du brasier, vous aurez ces gâteaux qu'on vient de vous offrir, & que vous avez trempés dans le vin * : mais il faut les servir tous brûlans (4). Ces globules si doux & si légers qui les ont suivis de près (5), se

(1) Archestr. & Antiphan. ap. Athen. lib. 3, p. 112.
(2) Plat. in Gorg. t. 1, p. 518.
(3) Athen. lib. 3, cap. 18, p. 113.
* C'étoient des especes d'oublies. Casaub. in Athen. p. 131.
(4) Antidot. ap. Athen. lib. 3, cap. 25, p. 109.
(5) Athen. lib. 14, cap. 14, p. 646.

font dans la poéle avec de la farine de sésame, du miel & de l'huile*. Prenez de l'orge mondé ; brisez les grains dans un mortier, mettez-en la farine dans un vase ; versez-y de l'huile ; remuez cette bouillie, pendant qu'elle cuit lentement sur le feu ; nourrissez-la par intervalle avec du jus de poularde, ou de chevreau ou d'agneau ; prenez-garde sur-tout qu'elle ne se répande au-dehors ; & quand elle est au juste degré de cuisson, servez (1). Nous avons des gâteaux faits simplement avec du lait & du miel (2), d'autres où l'on joint au miel la farine de sésame, & le fromage ou l'huile (3). Nous en avons enfin dans lesquels on renferme des fruits de différentes especes (4). Les pâtés de lievre sont dans le même genre (5), ainsi que les pâtés de bec-figues, & de ces petits oiseaux qui voltigent dans les vignes (6).

En prononçant ces mots, Philonide s'empara d'une tourte de raisins & d'amandes(7) qu'on venoit d'apporter, & ne voulut plus reprendre son discours.

---

* Espece de beignets.

(1) Athen. lib. 3, cap. 36 page 126. Casaub. in Athen. p. 151.

(2) Eupol. ap Athen. lib. 14, cap. 14, p. 646.

(3) Athen. ibid.

(4) Id. ibid. p. 648. Poll. lib. 6, cap. 11, §. 78.

(5) Telecl. ap. Athen. ibid p. 647 & 648.

(6) Poll. ibid.

(7) Id. ibid.

Notre attention ne fus pas long temps suspendue. Théotime prit tout de suite la parole. Quantité d'auteurs, dit-il, ont écrit sur l'art de la cuisine, sur le premier des arts, puisque c'est lui qui procure des plaisirs plus fréquens & plus durables. Tels sont Mithœcus, qui nous a donné le cuisinier sicilien (1); Numénius d'Héraclée, Hégémon de Thasos, Philoxene de Leucade (2), Actidès de Chio, Tyndaricus de Sicyone (3). J'en pourrois citer quantité d'autres; car j'ai tous leurs ouvrages dans ma bibliotheque; mais celui que je préfere à tous, est la gastronomie d'Archestrate. Cet auteur qui fut l'ami d'un des fils de Périclès(4); avoit parcouru les terres & les mers, pour connoître par lui-même, ce qu'elles produisent de meilleur (5). Il s'instruisit dans ses voyages, non des mœurs des peuples dont il est inutile de s'instruire, puisqu'il est impossible de les changer; mais il entroit dans les laboratoires où se préparent les délices de la table, & il n'eut de commerce qu'avec les hommes utiles à ses plaisirs. Son poëme est un trésor de

(1) Plat. in Gorg. t. 1, p. 518.
(2) Athen. lib. 1, cap. 5, p. 5.
(3) Id. lib. 14, cap. 23. p. 662. Poll. lib. 6, cap. 10. §. 71.
(4) Athen. lib. 5, cap. 20, p. 220.
(5) Id. lib. 7, cap. 5, p. 278.

lumieres, & ne contient pas un vers qui ne soit un précepte.

C'est dans ce code que plusieurs cuisiniers ont puisé les principes d'un art qui les a rendus immortels (1); qui depuis long-temps s'est perfectionné en Sicile & dans l'Elide (2); que parmi nous Thimbron a porté au plus haut point de sa gloire (3). Je sais que ceux qui l'exercent, ont, souvent par leurs prétentions, mérité d'être joués sur notre theâtre (4); mais s'ils n'avoient pas l'entousiasme de leur profession, ils n'en auroient pas le génie.

Le mien que j'ai fait venir tout récemment de Syracuse, m'effrayoit l'autre jour par le détail des qualités & des études qu'exige son emploi. Après m'avoir dit en passant, que Cadmus, l'aïeul de Bacchus, le fondateur de Thebes, commença par être cuisinier du roi de Sidon (5); savez-vous, ajouta-t-il, que pour remplir dignement mon ministere, il ne suffit pas d'avoir des sens exquis, & une santé à toute épreuve (6), mais qu'il faut encore réunir les plus grands

(1) Id. ibid. p. 293.
(2) Id. lib. 14, p. 661.
(3) Athen. lib. 7, p. 293.
(4) Damoxen. ap. Athen. lib. 3, cap. 21, page 101. Philem. ibid. lib. 7, cap. 10, page 288. Hegesand. ibid. p. 290.
(5) Evemer. ibid. lib. 14, cap. 22, p. 658.
(6) Poseid. ibid. lib. 14, p. 661.

talens

talens aux plus grandes connoissances (1). Je ne m'occupe point des viles fonctions de votre cuisine ; je n'y parois que pour diriger l'action du feu, & voir l'effet de mes opérations. Assis pour l'ordinaire dans une chambre voisine, je donne des ordres qu'exécutent des ouvriers subalternes (2). Je médite sur les productions de la nature : tantôt je les laisse dans leur simplicité ; tantôt je les déguise ou les assortis, suivant des proportions nouvelles & propres à flatter votre goût. Faut-il, par exemple, vous donner un cochon de lait, ou une grosse piece de bœuf? Je me contente de les faire bouillir (3). Voulez-vous un lievre excellent ? s'il est jeune, il n'a besoin que de son mérite, pour paroître avec distinction ; je le mets à la broche, & je vous le sers tout saignant (4) : mais c'est dans la finesse des combinaisons, que ma science doit éclater.

Le sel, le poivre, l'huile, le vinaigre & le miel, sont les principaux agens que je dois mettre en œuvre ; & l'on n'en sauroit trouver de meilleurs dans d'autres climats. Votre huile est excellente (5) : ainsi que

(1) Daxom. ibid. cap. 22, p. 102.
(2) Id. ap. Athen. lib. 3, cap. 22, p. 102.
(3) Athen. lib. 2, p. 63 ; lib. 9, p. 375.
(4) Archestr. ap. Athen. lib. 9, cap. 14, p. 399.
(5) Spon. t. 2, p. 146.

votre vinaigre de Décélie (1) ; votre miel du mont Hymette (2), mérite la préférence sur celui de Sicile même. Outre ces matériaux nous employons dans les ragoûts (3) les œufs, le fromage, le raisin sec, le silphium*, le persil, le sésame, le cumin, les câpres, le cresson, le fenouil, la menthe, la coriandre, les carotes, l'ail, l'oignon, & ces plantes aromatiques dont nous faisons un si grand usage, tels que l'origan ** & l'excellent thym du mont Hymette (4). Voilà, pour ainsi dire, les forces dont un artiste peut disposer, mais qu'il ne doit jamais prodiguer. S'il me tombe entre les mains un poisson dont la chair est ferme, j'ai soin de le saupoudrer de fromage rapé, & de l'arroser de vinaigre; s'il est délicat, je me contente de jetter dessus un pincée de sel, & quelques gouttes d'huile (5); d'autres fois, après l'avoir orné de feuilles d'origan, je l'enveloppe dans une feuille de figuier, & le fais cuire sous la cendre (6).

---

(1) Athen. lib. 2, cap. 26, p. 67.
(2) Antiphan. ap. Athen. lib. 3, cap. 2, p. 74. Spon; ibid. p. 130.
(3) Athen. lib. 2, cap. 26, page 68. Poll. lib. 6, cap. 10, §. 66.
* Plante peu connue, mais dont les anciens faisoient un grand usage dans leurs repas.
** Espece de marjolaine sauvage.
(4) Antiph. ap. Athen. lib. 1, p. 28.
(5) Archestr. ap. Athen. lib. 7, cap. 20, p. 321.
(6) Id, ibid. cap. 5, p. 278.

Il n'eſt permis de multiplier les moyens, que dans les ſauſſes ou ragoûts. Nous en connoiſſons de pluſieurs eſpeces ; les unes piquantes, & les autres douces. Celle qu'on peut ſervir avec tous les poiſſons bouillis ou rôtis (1), eſt compoſée de vinaigre, de fromage rapé, d'ail, auquel on peut joindre du porreau & de l'oignon hâchés menu (2). Quand on la veut moins forte, on la fait avec de l'huile, des jaunes d'œufs, de porreaux, de l'ail & du fromage (3) : ſi vous la déſirez encore plus douce, vous emploierez le miel, les dattes, le cumin, & d'autres ingrédiens de même nature (4). Mais ces ſortes d'aſſortimens ne doivent point être abandonnés au caprice d'un artiſte ignorant.

Je dis la même choſe des farces que l'on introduit dans le corps d'un poiſſon. Tous ſavent qu'il faut l'ouvrir, & qu'après en avoir ôté les arêtes, on peut le remplir de ſilphium, de fromage, de ſel & d'origan (5) ; tous ſavent auſſi qu'un cochon peut être farci avec des grives, des bec-figues, des jaunes d'œufs, des huîtres, & pluſieurs

(1) Anan. ap. Athen. lib. 7, p. 282.
(2) Schol. Ariſtoph. in veſp. v. 62. Dalech. not. in Athen. p. 747 & 750.
(3) Scho'. Ariſtoph. in equit. v. 768.
(4) Heſych. in *Hupotrim.*
(5) Alex. ap. Athen. lib. 7, p. 322.

ſortes de coquillages (1) : mais ſoyez ſûr qu'on peut diverſifier ces mélanges à l'infini, & qu'il faut de longues & profondes recherches pour les rendre auſſi agréables au goût qu'utiles à la ſanté : car mon art tient à toutes les ſciences * , & plus immédiatement encore à la médecine. Ne dois-je pas connoître les herbes qui, dans chaque ſaiſon, ont le plus de ſeve & de vertus ? Expoſerai-je en été ſur votre table un poiſſon qui ne doit y paroître qu'en hiver ? Certains alimens ne ſont-ils pas plus faciles à digérer dans certains temps ; & n'eſt-ce pas de la préférence qu'on donne aux uns ſur les autres, que viennent la plupart des maladies qui nous affligent (2).

A ces mots, le médecin Nicoclès qui dévoroit en ſilence & ſans diſtinction, tout ce qui ſe préſentoit ſous ſa main, s'écrie avec chaleur : Votre cuiſinier eſt dans les vrais principes. Rien n'eſt ſi eſſentiel que le choix des alimens ; rien ne demande plus d'attention. Il doit ſe régler d'abord ſur la nature du climat, ſur les variations de l'air

(1) Athen. lib. 4, p. 129.

* On peut comparer les propos que les comiques Grecs mettent dans la bouche des cuiſiniers de leur temps, à ceux que Montaigne rapporte en peu de mot du maître-d'hôtel du cardinal Caraffe, liv. 2, chap. 51.

(2) Nicom. ap. Athen. lib. 7, cap. 11, p. 291.

& des saisons, sur les différences du tempéramment & de l'âge (1), ensuite sur les facultés plus ou moins nutritives qu'on a reconnues dans les diverses especes de viandes, de poissons, de légumes & de fruits. Par exemple, la chair de bœuf est forte & difficile à digérer; celle de veau l'est beaucoup moins; de même, celle d'agneau est plus legere que celle de brébis; & celle de chevreau, que celle de chevre (2). La chair de porc, ainsi que celle de sanglier, desséche; mais elle fortifie, & passe aisément. Le cochon de lait est pesant. La chair du lievre est séche & astringente (3). En général on trouve une chair moins succulente dans les animaux sauvages, que dans les domestiques; dans ceux qui se nourrissent de fruits, que dans ceux qui se nourrissent d'herbes; dans les mâles, que dans les femelles; dans les noirs, que dans les blancs; dans ceux qui sont velus, que dans ceux qui ne le sont pas: cette doctrine est d'Hippocrate (4).

Chaque poisson a de même ses propriétés. Le vin est chaud & sec; il a dans ses principes quelque chose de purgatif (5): les vins

(1) Hippocr. de diæt. lib. 3, cap. 1, &c tom. 1, p. 241.
(2) Id. lib. 2, p. 219; §. 51.
(3) Id. ibid p. 220.
(4) Id. ibid. p. 222, §. 20.
(5) Id. ibid. p. 213, §. 22.

doux montent moins à la tête [1]; les rouges font nourriſſans ; les blancs apéritifs ; les clairets, fecs & favorables à la digeſtion[2]. Suivant Hippocrate, les vins nouveaux font plus laxatifs que les vieux, parce qu'ils approchent plus de la nature du moût [3] ; les aromatiques font plus nourriſſans que les autres [4]; les vin rouges & moëlleux.

Nicoclès alloit continuer ; mais Dinias l'interrompant tout-à-coup : Je ne me regle pas fur de pareilles diſtinctions, lui dit-il, mais je bannis de ma table les vins de Zacynthe & de Leucade, parce que je les crois nuiſibles, à cauſe du plâtre qu'on y méle [5]. Je n'aime pas celui de Corinthe, parce qu'il eſt dur [6] ; ni celui d'Icare, parce que, outre ce défaut, il a celui d'être fumeux [7] : je fais cas du vin vieux de Corcyre, qui eſt très-agréable [8], & du vin blanc de Mendé, qui eſt très délicat [9]. Archiloque comparoit celui de

(1) Diocl. & Praxag. ap. Athen. lib. 1, p. 32.
(2) Mneſith ap. Athen. ibid.
(3) Hipocr. de diæt. p. 214.
(4) Id. ibid. p. 223.
(5) Athen. lib. 1, cap. 25, p. 33. Euſtath. in Homer. odyſſ. lib. 7, t. 3, p. 1573, lin. 25.
(6) Alex. ap. Athen. lib. 1, page 30.
(7) Id. ibid.
(8) Id. ibid. p. 33.
(9) Alex. ap. Athen. lib. 1, p. 29.

Naxos au nectar (1) ; c'est celui de Thasos que je compare à cette liqueur divine (2). Je le préfere à tous, excepté à celui de Chio, quand il est de la premiere qualité ; car il y en a de trois sortes (3).

Nous aimons en Grece les vins doux & odoriférans (4). En certains endroits, on les adoucit en jettant dans le tonneau de la farine pétrie avec du miel (5) ; presque par-tout, on y mêle de l'origan (6), des aromates, des fruits & des fleurs. J'aime, en ouvrant un de mes tonneaux, qu'à l'instant l'odeur des violettes & des roses s'exhale dans les airs, & remplisse mon cellier (7) ; mais je ne veux pas qu'on favorise trop un sens au préjudice de l'autre. Le vin de Byblos, en Phénicie, surprend d'abord par la quantité de parfums dont il est pénétré. J'en ai une bonne provision. Cependant, je le mets fort au-dessous de celui de Lesbos, qui est moins parfumé, & qui satisfait mieux le goût (8). Voulez-

(1) Id. ibid. p. 30.
(2) Aristoph. in Plut. v. 1022. Schol. ibid. Id. in Lysist. v. 196. Spanh. in Aristoph. Plut. v. 545. Plin. lib. 34, cap. 7, p. 717.
(3) Athen. lib. 1, p. 32. Hermip. ibid p. 29.
(4) Athen. ibid. p 30.
(5) Theophr. ap. Athen. p. 32.
(6) Aristot. problem. sect. 20, t. 2, page 776. Spanh. in Plut. Aristophan. v. 809.
(7) Hermip. ap. Athen. lib. 1, p. 29.
(8) Archestr. ap. Athen. lib. 1, p. 29.

vous un poiſſon agréable & ſalutaire ? aſſociez des vins odoriférans & moëlleux, avec des vins d'une qualité oppoſée. Tel eſt le mêlange du vin d'Erythrée, avec celui d'Héraclée (1).

L'eau de mer, mêlée avec le vin, aide, dit-on, à la digeſtion, & fait que le vin ne porte point à la tête : mais il ne faut pas qu'elle domine trop. C'eſt le défaut des vins de Rhodes. On a ſu l'éviter dans ceux de Cos (2). Je crois qu'une meſure d'eau de mer ſuffit pour cinquante meſures de vin, ſur-tout ſi l'on choiſit, pour faire ce vin, des nouveaux plans préférablement aux anciens (3).

De ſavantes recherches nous ont appris la maniere de mélanger la boiſſon. La proportion la plus ordinaire du vin à l'eau eſt de deux à cinq, ou de un à trois (4); mais avec nos amis, nous préférons la proportion contraire; &, ſur la fin du repas, nous oublions ces regles auſteres.

Solon nous défendoit le vin pur. C'eſt de toutes ſes loix, peut-être, la mieux obſervée, graces à la perfidie de nos

(1) Theophr. ap. Athen p. 32.
(2) Athen. ibid.
(3) Phan. Ereſ. ap. Athen p. 31.
(4) Heſiod. oper. v. 596. Athen. lib. 10, page 426 & 430. Caſaub. in Athen. lib. 10, cap. 7, p. 454. Span. in Plut. Ariſtoph. v. 1133.

marchands

marchands qui affoibliffent cette liqueur précieufe (1). Pour moi, je fais venir mon vin en droiture; & vous pouvez être affurés que la loi de Solon ne ceffera d'être violée pendant tout ce repas.

En achevant ces mots, Dinias fe fit apporter plufieurs bouteilles d'un vin qu'il confervoit depuis dix ans; & qui fut bientôt remplacé par un vin encore plus vieux (2).

Nous bûmes alors prefque fans interruption. Démocharès, après avoir porté différentes fantés, prit une lyre; pendant qu'il l'accordoit, il nous entretint de l'ufage où l'on a toujours été de mêler le chant aux plaifirs de la table. Autrefois, difoit-il, tous les convives chantoient enfemble & à l'uniffon (3). Dans la fuite, il fut établi que chacun chanteroit à fon tour (4), tenant à la main une branche de myrte ou de laurier. La joie fut moins bruyante à la vérité; mais elle fut moins vive. On la contraignit encore, lorfqu'on affocia la lyre à la voix (5). Alors plufieurs convives furent obligés de garder le filence. Thémiftocle mérita autrefois des reproches pour

(1) Alex. ap. Athen. lib. 10, cap. 8, 431.
(2) Athen. lib 13, p 584 & 585.
(3) Mém. de l'acad. de bell. lett. t. 9, p. 324.
(4) Athen. l. 15, c. 14, p. 694. Dicæarch. ap. fchol. Ariftoph in ran. v. 1337.
(5) Plut. fympof. lib. 1, quæft. 1, t. 2. p. 615.

avoir négligé ce talent; de nos jours Epaminondas a obtenu des éloges pour l'avoir cultivé (1). Mais dès qu'on met trop de prix à de pareils agrémens, ils deviennent une étude. L'art se perfectionne aux dépens du plaisir, & l'on ne fait plus que sourire au succès.

Les chansons de table ne renfermerent d'abord que des expressions de reconnoissance, ou des leçons de sagesse. Nous y célébrions, & nous y célébrons encore les dieux, les héros, & les citoyens utiles à leur patrie. A des sujets si graves, nous joignîmes ensuite l'éloge du vin; & la poésie chargée de le tracer avec les couleurs les plus vives, peignit en même-temps cette confusion d'idées, ces mouvemens tumultueux, qu'on éprouve avec ses amis, à l'aspect de la liqueur qui pétille dans les coupes. De là, tant de chansons bachiques, semées de maximes, tantôt sur le bonheur & sur la vertu; tantôt sur l'amour & sur l'amitié. C'est en effet à ces deux sentimens, que l'ame se plaît à revenir, quand elle ne peut plus contenir la joie qui la pénetre.

Plusieurs auteurs se sont excercés dans ce genre de poésie; quelques-uns s'y sont distingués. Alcée & Anacréon l'ont rendu

(1) Cicer. tuscul. lib. 1, cap. 2, t. 2, page 234.

célebre. Il n'exige point d'effort, parce qu'il est ennemi des prétentions. On peut employer pour louer les dieux & les héros, la magnificence des expressions & des idées; mais il n'appartient qu'au délire & aux graces de peindre le sentiment & le plaisir.

Livrons-nous aux transports que cet heureux moment inspire, ajouta Démocharès; chantons tous ensemble, ou tour à tour, & prenons dans nos mains des branches de laurier ou de myrte (1).

Nous exécutâmes aussitôt ses ordres; & après plusieurs chansons assorties à la circonstance, tout le chœur entonna celle d'Harmodius & d'Aristogiton (2)*. Démocharès nous accompagnoit par intervalles; mais saisi tout-à-coup d'un nouvel enthousiasme, il s'écrie : Ma lyre rebelle se refuse à de si nobles sujets : elle réserve ses accords pour le chantre du vin & des amours. Voyez comme au souvenir d'Anacréon, ses cordes frémissent, & rendent des sons plus harmonieux. O mes amis ! que le vin coule à grands flots ; unissez

(1) Schol. Aristoph. in nub. v. 1367. Id. in vesp. v. 1217.

(2) Athen. lib. 15, cap. 157, page 695.

* On la chantoit souvent dans les repas. Je l'ai rapportée dans la note IV de l'introduction.

vos voix à la mienne, & prêtez-vous à la variété des modulations.

Buvons, chantons Bacchus; il ſe plaît à nos danſes; il ſe plaît à nos chants; il étouffe l'envie, la haine & les chagrins (1); aux graces ſéduiſantes (2), aux amours enchanteurs, il donna la naiſſance. Aimons, buvons, chantons Bacchus.

L'avenir n'eſt point encore; le préſent n'eſt bientôt plus; le ſeul inſtant de la vie eſt l'inſtant où l'on jouit (3). Aimons, buvons, chantons Bacchus.

Sages dans nos folies (4), riches de nos plaiſirs, foulons aux pieds la terre & ſes vaines grandeurs (5); & dans la douce ivreſſe que des momens ſi beaux font couler dans nos ames, buvons, chantons Bacchus.

Cependant nous entendîmes un grand bruit à la porte, & nous vîmes entrer Calliclès, Nicoſtrate, & d'autres jeunes gens qui nous amenoient des danſeuſes & des joueuſes de flûte, avec leſquelles ils avoient ſoupé (6). Auſſitôt la plupart des convives ſortirent de table, & ſe mirent à

---

(1) Anacr. od. 26, 39, 42, &c.

(2) Id. od. 41. Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. t. 3, page 12.

(3) Id. od. 4, 15, 24, &c.

(4) Id. od. 48.

(5) Id. od. 26.

(6) Plat. in conv. t. 3, p. 212. Id, in Protag. t. 1, page 347.

danser : car les Athéniens aiment cet exercice avec tant de passion, qu'ils regardent comme une impolitesse de ne pas s'y livrer, quand l'occasion l'exige (1). Dans le même-temps, on apporta plusieurs hors-d'œuvres propres à exciter l'appétit ; tels que des cercopes * & des cigales (2), des raves coupées par morceaux, & confites au vinaigre & à la moutarde (3) ; des pois chiches rôtis (4), des olives qu'on avoit tirées de leur saumure (5).

Ce nouveau service, accompagné d'une nouvelle provision de vin, & de coupes plus grandes que celles dont on s'étoit servi d'abord (6), annonçoit des excès qui furent heureusement réprimés par un spectacle inattendu. A l'arrivée de Calliclès, Théotime étoit sorti de la salle. Il revint, suivi de joueurs de gobelets, & de ces farceurs qui, dans les places publiques, amusent la populace par leurs prestiges (7).

(1) Alexis ap. Athen. lib. 4, cap. 4, p. 134. Theophr. charact. cap. 15.

* Petit animal semblable à la cigale. Athen. p. 133.

(2) Aristoph. ap. Athen. lib. 4. p. 133.

(3) Athen. ib. Aristot. hist. animal. l. 5, cap. 30, t. 1, p. 856.

(4) Schol. Aristoph. in eccles. v. 45.

(5) Athen. ibid. p. 133.

(6) Diog. Laert. lib. 1, §. 104. Casaub. in Theophr. c. 4, p. 39.

(7) Plat. de leg. lib. 2, t. 2, page 658. Athen. lib. 4, cap. 1, p. 129.

On desservit un moment après. Nous fîmes des libations en l'honneur du Bon Génie & de Jupiter Sauveur (1) ; & après que nous eûmes lavé nos mains dans une eau où l'on avoit mêlé des odeurs (2), nos baladins commencerent leurs tours. L'un arrangeoit sous des cornets un certain nombre de coquilles, ou des petites boules; & sans qu'on s'en apperçût, il les faisoit paroître ou disparoître à son gré (3) ; un autre écrivoit ou lisoit, en tournant avec rapidité sur lui-même (4). J'en vis dont la bouche vomissoit des flammes, ou qui marchoient la tête en bas, appuyés sur leurs mains, & figurant avec leurs pieds les gestes des danseurs (5). Une femme parut, tenant à la main douze cerceaux de bronze ; dans leur circonférence, rouloient plusieurs petits anneaux de même métal. Elle dansoit, jettant en l'air, & recevant alternativement les douze cerceaux (6). Une autre se précipitoit au milieu de plusieurs épées nues (7). Ces jeux dont

(1) Aristoph. in av. v. 1212. Schol. ejusd. in pac. v. 299.
(2) Athen. lib. 9, cap. 18, page 409.
(3) Casaub. in Athen. lib. 1, cap. 15 ; lib. 4, cap. 1.
(4) Xenoph. in conv. page 893.
(5) Herodot lib. 6, cap. 129.
(6) Xenoph. in conviv. p. 876. Caylus, recueil d'Antiquit. t. 1, page 202.
(7) Xenoph. ibid. Athen. lib. 4, page 129. Paciaud. de athlet. *Kubist.* §. 5, page 18.

quelques-uns m'intéressoient sans me plaire, s'exécutoient presque tous au son de la flûte. Il falloit, pour y réussir, joindre la grace à la précision des mouvemens.

FIN DU CHAPITRE VINGT-CINQUIEME.

CHAPITRE XXVI.

De l'Éducation des Athéniens.

LEs habitans de Mytilene ayant ſoumis quelques-uns de leurs alliés qui s'étoient ſéparés d'eux, leur défendirent de donner la moindre inſtruction à leurs enfans (1). Ils ne trouverent pas de meilleur moyen pour les tenir dans l'aſſerviſſement, que de les tenir dans l'ignorance.

L'objet de l'éducation eſt de procurer au corps la force qu'il doit avoir ; à l'ame la perfection dont elle eſt ſuſceptible (2). Elle commence chez les Athéniens à la naiſſance de l'enfant, & ne finit qu'à ſa vingtieme année. Cette épreuve n'eſt pas trop longue pour former des citoyens ; mais elle n'eſt pas ſuffiſante, par la négligence des parens qui abandonnent l'eſpoir de l'état & de leur famille, d'abord à des eſclaves, enſuite à des maîtres mercenaires.

Les légiſlateurs n'ont pu s'expliquer ſur ce ſujet, que par des loix générales (3) :

(1) Ælian. var. hiſt. lib. 7, cap. 15.
(2) Plat. de leg. lib. 7, t. 2, p. 788.
(3) Id. ibid.

les philosophes sont entrés dans de plus grands détails ; ils ont même porté leurs vues sur les soins qu'exige l'enfance, & sur les attentions quelquefois cruelles de ceux qui l'entourent. En m'occupant de cet objet essentiel, je montrerai les rapports de certaines pratiques avec la religion ou avec le gouvernement ; à côté des abus je placerai les conseils des personnes éclairées.

Epicharis, femme d'Apollodore, chez qui j'étois logé, devoit bientôt accoucher. Pendant les quarante premiers jours de sa grossesse, on ne lui permettoit pas de sortir (1). On lui avoit ensuite répété souvent que sa conduite & sa santé pouvant influer sur la constitution de son enfant (2), elle devoit user d'une bonne nourriture, & entretenir ses forces par de légeres promenades (3).

Parmi plusieurs de ces nations que les Grecs appellent Barbares, le jour de la naissance d'un enfant est un jour de deuil pour sa famille (4). Assemblée autour de lui, elle se plaint d'avoir reçu le funeste présent de la vie. Ces plaintes effrayantes

(1) Censor. de die nat. cap. 11.

(2) Hipocr. de nat. puer. § 22. t. 1, p. 149.

(3) Plat. de leg. l. 7, t. 2, p. 789. Arist. de rep. lib. 7. c. 16, t. 2, p. 447.

(4) Herodot. lib. 5, cap. 4, Strab. lib. 11, p. 519. Anthol. p. 16.

ne ſont que trop conformes aux maximes des ſages de la Grece. Quand on ſonge, diſent-ils, à la deſtinée qui attend l'homme ſur la terre ; il faudroit arroſer de pleurs ſon berceau (1).

Cependant à la naiſſance du fils d'Apollodore, je vis la tendreſſe & la joie éclater dans les yeux de tous ſes parens ; je vis ſuſpendre ſur la porte de la maiſon une couronne d'olivier, ſymbole de l'agriculture à laquelle l'homme eſt deſtiné. Si ç'avoit été une fille, une bandelette de laine, miſe à la place de la couronne, auroit déſigné l'eſpece de travaux dont les femmes doivent s'occuper (2). Cet uſage qui retrace les mœurs anciennes, annonce à la république qu'elle vient d'acquérir un citoyen. Il annonçoit autrefois les devoirs du pere & de la mere de famille.

Le pere a le droit de condamner ſes enfans à la vie ou à la mort. Dès qu'ils ſont nés, on les étend à ſes pieds. S'il les prend entre ſes bras, ils ſont ſauvés. Quand il n'eſt pas aſſez riche pour les élever, ou qu'il déſeſpere de pouvoir corriger en eux certains vices de conformation, il

(1) Euripid. fragm. Creſph. page 476. Axioch. ap. Plat. lib. 3, page 368. Cicer. Tuſcul. lib. 1, cap. 48, t. 2, page 273.

(2) Heſych. in *Stéphan.* Ephipp. ap. Athen. lib. 9, page 370.

détourne les yeux, & l'on court au loin les exposer ou leur ôter la vie (1). A Thebes les loix défendent cette barbarie (2) ; dans presque toute la Grece, elles l'autorisent ou la tolerent. Des philosophes l'approuvent (3) ; d'autres, contredits à la vérité par des moralistes plus rigides (4), ajoutent qu'une mere entourée déjà d'une famille trop nombreuse, est en droit de détruire l'enfant qu'elle porte dans son sein.

Pourquoi des nations éclairées & sensibles outragent-elles ainsi la nature ? C'est que chez elles le nombre des citoyens étant fixé par la constitution même, elles ne sont pas jalouses d'augmenter la population ; c'est que chez elles encore, tout citoyen étant soldat, la patrie ne prend aucun intérêt au sort d'un homme qui ne lui seroit jamais utile, & à qui elle seroit souvent nécessaire.

On lava l'enfant avec de l'eau tiede, conformément au conseil d'Hippocrate (5). Parmi les peuples nommés Barbares, on l'auroit plongé dans l'eau froide (6) ; ce

(1) Terent. in Heautontim. act. 4, scen. 1.
(2) Ælian. var. hist. lib. 2, cap. 7.
(3) Plat. de rep. lib. 5, t. 2, p. 460.
(4) Aristot. de republ. lib. 7, cap. 16, t. 2, p. 447. Phocylid. poem. admon. v. 172.
(5) Hippocr de salubr. diæt. § 9, t. 1, p. 630.
(6) Aristot. de rep. lib. 7, cap. 17, t. 2, p. 447.

qui auroit contribué à le fortifier. Ensuite on le déposa dans une de ces corbeilles d'osier, dont on se sert pour séparer le grain de la paille (1). C'est le présage d'une grande opulence, ou d'une nombreuse postérité.

Autrefois le rang le plus distingué ne dispensoit pas une mere de nourrir son enfant ; aujourd'hui elle se repose de ce devoir sacré sur une esclave (2). Cependant, pour corriger le vice de sa naissance, on l'attache à la maison, & la plupart des nourrices deviennent les amies & les confidentes des filles qu'elles ont élevées (3).

Comme les nourrices de Lacédémone sont très-renommées dans la Grece (4), Apollodore en avoit fait venir une à laquelle il confia son fils. En le recevant elle se garda bien de l'emmailloter (5), ni d'enchaîner ses membres par des machines dont on use en certains pays (6), & qui ne servent souvent qu'à contrarier la nature.

Pour l'accoutumer de bonne heure au

(1) Callim. hymn. in Jov. v. 48. Schol. ibid. Etym. magn. in *Leiknon*.

(2) Plat. de leg. l. 7, t. 2, p. 790. Aristot. de mor. l. 8, c. 9, t. 2, p. 108.

(3) Eurip. In Hippol. Terent. in Heauton. Adelph. &c.

(4) Plut. in Lycurg. t. 1, p. 49.

(5) Id. ibid.

(6) Aristot. de rep. lib. 7, cap. 17, t. 2, p. 447.

froid, elle se contenta de le couvrir de quelques vêtemens légers ; pratique recommandée par les philosophes (1), & que je trouve en usage chez les Celtes. C'est encore une de ces nations que les Grecs appellent Barbares.

Le cinquieme jour fut destiné à purifier l'enfant. Une femme le prit entre ses bras ; & suivie de tous ceux de la maison, elle courut à plusieurs reprises autour du feu qui brûloit sur l'autel (2).

Comme beaucoup d'enfans meurent de convulsions d'abord après leur naissance, on attend le septieme, & quelquefois le dixieme jour, pour leur donner un nom (3). Apollodore ayant assemblé ses parens, ceux de sa femme, & leurs amis (4), dit en leur présence qu'il donnoit à son fils le nom de son pere Lysis ; car, suivant l'usage, l'aîné d'une famille porte le nom de son aïeul (5). Cette cérémonie fut accompagnée d'un sacrifice & d'un repas. Elle précéda

(1) Id. ibid.

(2) Plat. in Teæt. t. 1, p. 160 Harpocr. & Hesych. in *Amphidr.* meurs. de puerp. cap. 6.

(3) Euripid. in Elect. v. 1126. Aristoph. in av. v. 494 & 923. Schol. ibid. Demosth. adv. Bæot. p. 1004. Aristot. hist. animal lib. 7, cap. 12, t. 1, page 896. Harpocr. in *Hebdom.*

(4) Suid. in *Dekat.*

(5) Isæus, de heredit. Pyrrh. page 41. Plat. in Lys. t. 2, p. 205. Demosth. in Bæot. page 1005.

de quelques jours une cérémonie plus sainte, celle de l'initiation aux mysteres d'Eleusis. Persuadés qu'elle procure de grands avantages après la mort, les Athéniens se hâtent de la faire recevoir à leurs enfans (1).

Le quatrieme jour, Epicharis releva de couches (2). Ce fut un jour de fête dans la maison d'Apollodore. Ces deux époux, après avoir reçu de leurs amis de nouvelles marques d'intérêt, redoublerent de soins pour l'éducation de leur fils. Leur premier objet fut de lui former un tempérament robuste, & de choisir parmi les pratiques en usage, les plus conformes aux vues de la nature, & aux lumieres de la philosophie. Déidamie, c'étoit le nom de la nourrice ou gouvernante, écoutoit leurs conseils, & les éclairoit eux-mêmes de son expérience.

Dans les cinq premieres années de l'enfance, la végétation du corps humain est si forte, que, suivant l'opinion de quelques naturalistes, il n'augmente pas du double en hauteur, dans les vingt années suivantes (3). Il a besoin alors de beaucoup

(1) Terent. in Phorm. act. 1. scen. 1, v. 15. Appollod. ap. Donat. ibid. Turneb. adv. lib. 3, cap. 6. Note de Mme. Dacier, sur la 2e. scene du 4e. actes du Plut. d'Aristoph.

(2) Censor. de die natal. cap. 11.

(3) Plat. de leg. lib. 7, t. 2, p. 788.

de nourriture, de beaucoup d'exercice. La nature l'agite par une inquiétude secrete; & les nourrices sont souvent obligées de le bercer entre leurs bras, & d'ébranler doucement son cerveau par des chants agréables & mélodieux. Il semble qu'une longue habitude les a conduites à regarder la musique & la danse comme les premiers élémens de notre éducation (1). Ces mouvemens favorisent la digestion, procurent un sommeil paisible, dissipent les terreurs soudaines, que les objets extérieurs produisent sur des organes trop foibles.

Dès que l'enfant put se tenir sur ses jambes, Déidamie le fit marcher, toujours prête à lui tendre une main secourable (2). Je la vis ensuite mettre dans ses mains de petits instrumens, dont le bruit pouvoit l'amuser ou le distraire (3) : circonstance que je ne releverois pas, si le plus commode de ces instrumens n'étoit de l'invention du célebre philosophe Archytas (4), qui écrivoit sur la nature de l'univers, & s'occupoit de l'éducation des enfans.

Bientôt des soins plus importans occuperent Déidamie, & des vues particulieres

(1) Id. ibid. p. 790.
(2) Plat. de leg. lib. 7, p. 789.
(3) Etym. magn. & Suid. in *Platag.* Anthol l. 6, c. 25, p. 440.
(4) Arist. de rep. lib. 8, cap. 6, t. 2, p. 456.

l'écarterent des regles les plus uſitées. Elle accoutuma ſon éleve à ne faire aucune différence entre les alimens qu'on lui préſentoit (1). Jamais la force ne fut employée pour empêcher ſes pleurs. Ce n'eſt pas qu'à l'exemple de quelques philoſophes (2), elle les regardât comme une eſpece d'exercice utile pour les enfans. Il lui paroiſſoit plus avantageux de les arrêter dès qu'on en connoiſſoit la cauſe ; de les laiſſer couler, quand on ne pouvoit la connoître. Auſſi ceſſa-t-il d'en répandre, dès que par ſes geſtes il put expliquer ſes beſoins.

Elle étoit ſur-tout attentive aux premieres impreſſions qu'il recevroit : impreſſions quelquefois ſi fortes & ſi durables, qu'il en reſte pendant toute la vie des traces dans le caractere ; & en effet, il eſt difficile qu'une ame qui dans l'enfance, eſt toujours agitée de vaines frayeurs, ne devienne pas de plus en plus ſuſceptible de la lâcheté dont elle a fait l'apprentiſſage (3). Déidamie épargnoit à ſon éleve tous les ſujets de terreur, au lieu de les multiplier par les menaces & par les coups.

(1) Plut. in Lycurg. t. 1, page 49.
(2) Ariſtot. ibid. lib. 7, cap. 17, t. 2, page 448.
(3) Plat. de leg. lib. 7, t. 2, page 791.

Je

Je la vis un jour s'indigner de ce qu'une mere avoit dit à ſon fils que c'étoit en punition de ſes menſonges, qu'il avoit des boutons au viſage (1) ; & ſur ce que je lui racontai que les Scythes manioient également bien les armes de la main droite & de la gauche, je vis quelque temps après ſon jeune éleve ſe ſervir indifféremment de l'une & de l'autre (2).

Il étoit ſain & robuſte : on ne le traitoit ni avec cet excès d'indulgence qui rend les enfans difficiles, prompts, impatiens de la moindre contradiction, inſuportables aux autres ; ni avec cet excès de ſévérité qui les rend craintifs, ſerviles, inſupportables à eux-mêmes (3). On s'oppoſoit à ſes goûts, ſans lui rappeller ſa dépendance ; & on le puniſſoit de ſes fautes, ſans ajouter l'inſulte à la correction (4). Ce qu'Apollodore défendoit avec le plus de ſoin à ſon fils, c'étoit de fréquenter les domeſtiques de ſa maiſon ; à ces derniers, de donner à ſon fils la moindre notion du vice, ſoit par leurs paroles, ſoit par leurs exemples (5).

Suivant le conſeil des perſonnes ſages,

---

(1) Theocr. idyll. 12, v. 23. Schol. ibid.
(2) Plat. de leg. lib. 7, t. 2, page 794.
(3) Id. ibid. page 791.
(4) Id. ibid. page 793.
(5) Ariſtot. de rep. lib. 7, cap. 17, t. 2, p. 448.

il ne faut prescrire aux enfans, pendant les cinq premieres années, aucun travail qui les applique(1). Leurs jeux doivent seuls les intéresser & les animer. Ce temps accordé à l'accroissement & à l'affermissement du corps, Apollodore le prolongea d'une année en faveur de son fils ; & ce ne fut qu'à la fin de la sixieme (2), qu'il le mit sous la garde d'un conducteur ou pédagogue. C'étoit un esclave de confiance (3), chargé de le suivre en tous lieux, & sur-tout chez les maîtres destinés à lui donner les premiers élémens des sciences.

Avant que de le remettre entre ses mains, il voulut lui assurer l'état de citoyen. J'ai dit plus haut que les Athéniens sont partagés en dix tribus. La tribu se subdivise en trois confraternités ou curies ; la curie en trente classes (4). Ceux d'une même curie sont censés fraterniser entre eux, parce qu'ils ont des fêtes, des temples, des sacrifices qui leur sont communs. Un Athénien doit être inscrit dans l'une des curies, soit d'abord après sa naissance soit à l'âge de trois ou quatre ans, rare-

(1) Id. ibid.
(2) Plat. de leg. lib. 7, p. 794.
(3) Id. in Lys. t. 2, p. 208.
(4) Hesych. Etymol. magn. Harpocr. & Suid. in Gennet. Poll. lib. 3, §. 52.

ment après la septieme année (1). Cette cérémonie se fait avec solemnité dans la fête des Apaturies, qui tombe au mois pyanepsion, & qui dure trois jours.

Le premier n'est distingué que par des repas qui réunissent les parens dans une même maison, & les membres d'une curie dans un même lieu (2).

Le second est consacré à des actes de religion. Les magistrats offrent des sacrifices en public; & plusieurs Athéniens revêtus de riches habits, tenant dans leurs mains des tisons enflammés, marchent à pas précipités autour des autels, chantent des hymnes en l'honneur de Vulcain, & célèbrent le dieu qui introduisit l'usage du feu parmi les mortels (3).

C'est le troisieme jour, que les enfans entrent dans l'ordre des citoyens. On devoit en présenter plusieurs de l'un & de l'autre sexe (4). Je suivis Apollodore dans une chapelle qui appartenoit à sa curie (5). Là se trouvoient assemblés avec plusieurs de ses parens, les principaux de la curie, & de la classe particuliere à laquelle il étoit associé. Il leur présenta son fils avec une

(1) Sam. Pet. leg. Att. p. 146, &c.
(2) Meurs. Græc. feriat. in Apatur.
(3) Id. ibid.
(4) Poll. lib. 8, cap. 9, §. 107.
(5) Id. lib. 3, §. 52.

brebis qu'on devoit immoler. On la pesa ; & j'entendis les assistans s'écrier en riant : Moindre, moindre c'est-à-dire, qu'elle n'avoit pas le poids fixé par la loi (1). C'est une plaisanterie qu'on ne se refuse guere dans cette occasion. Pendant que la flamme dévoroit une partie de la victime (2), Apollodore s'avança ; & tenant son fils d'une main, il prit les dieux à témoins que cet enfant étoit né de lui, d'une femme Athénienne, en légitime mariage (3). On recueillit les suffrages, & l'enfant aussi-tôt fut inscrit sous le nom de Lysis, fils d'Apollodore, dans le registre de la curie, nommé le registre public (4).

Cet acte, qui place un enfant dans une telle tribu, dans telle curie, dans une telle classe de la curie, est le seul qui constate la légitimité de sa naissance, & lui donne des droits à la succession de ses parens (5). Lorsque ceux de la curie refusent de l'agréger à leur corps, le pere a la liberté de les poursuivre en justice (6).

L'éducation pour être conforme au génie

(1) Harpocr. in *Meion*. Suid. in *Meiag*.
(2) Demosth. in Macart. page 1029.
(3) Isæus, de hæred. Apoll. p. 65. Id. de hæred. Cyron. page 70.
(4) Harpocr. in *Koin-gramm.*
(5) Demosth. in Bæot. page 1005.
(6) Id. adv. Neær. page 870.

du gouvernement, doit imprimer dans les cœurs des jeunes citoyens les mêmes ſentimens & les mêmes principes. Auſſi les anciens légiſlateurs les avoient-ils aſſujettis à une inſtitution commune (1). La plupart ſont aujourd'hui élevés dans le ſein de leur famille ; ce qui choque ouvertement l'eſprit de la démocratie. Dans l'éducation particuliere, un enfant lâchement abandonné aux flatteries de ſes parens & de leurs eſclaves, ſe croit diſtingué de la foule, parce qu'il en eſt ſéparé : dans l'éducation commune, l'émulation eſt plus générale ; les états s'égaliſent ou ſe rapprochent. C'eſt là qu'un jeune homme apprend chaque jour, à chaque inſtant, que le mérite & les talens peuvent ſeuls donner une ſupériorité réelle.

Cette queſtion eſt plus facile à décider qu'une foule d'autres qui partagent inutilement les philoſophes. On demande s'il faut employer plus de ſoins à cultiver l'eſprit, qu'à former le cœur ; s'il ne faut donner aux enfans que des leçons de vertu, & aucune de relative aux beſoins & aux agrémens de la vie ; juſqu'à quel point ils doivent être inſtruits des ſciences & des arts (2).

---

(1) Ariſtot. de rep. lib. 8, cap. 1, t. 2, p. 449.
(2) Id. ibid. cap. 2, page 450.

Loin de s'engager dans de pareilles discussions, Apollodore résolut de ne pas s'écarter du systême d'éducation établi par les anciens législateurs, & dont la sagesse attire des pays voisins & des peuples éloignés quantité de jeunes éleves (1). Mais il se réserva d'en corriger les abus : il envoya tous les jours son fils aux écoles. La loi ordonne de les ouvrir au lever du soleil, & de les fermer à son coucher (2). Son conducteur l'y menoit le matin, & alloit le prendre le soir (3).

Parmi les instituteurs auxquels on confie la jeunesse d'Athenes, il n'est pas rare de rencontrer des hommes d'un mérite distingué. Tel fut autrefois Damon, qui donna des Leçons de musique à Socrate (4), & de politique à Périclès (5). Tel étoit de mon temps Philotime. Il avoit fréquenté l'école de Platon, & joignoit à la connoissance des arts, les lumieres d'une saine philosophie. Apollodore qui l'aimoit beaucoup, étoit parvenu à lui faire partager les soins qu'il donnoit à l'éducation de son fils.

Ils étoient convenus qu'elle ne rouleroit que sur un principe. Le plaisir & la douleur,

(1) Æschin epist. 12, page 214.
(2) Id. in Tim. page 261.
(3) Plat. in Lys. t. 2, page 223.
(4) Id. de rep. lib. 3, t. 2, page 400.
(5) Id. in Alcib. t. 2, p. 118. Plut. in Per. t. 1, p. 154.

me dit un jour Philotime, sont comme deux sources abondantes que la nature fait couler sur les hommes ; & dans lesquelles ils puisent au hasard le bonheur & le malheur (1). Ce sont les deux premiers sentimens que nous recevons dans notre enfance, & qui dans un âge plus avancé dirigent toutes nos actions. Mais il est à craindre que de pareils guides ne nous entraînent dans leurs écarts. Il faut donc que Lysis apprenne de bonne heure à s'en défier, qu'il ne contracte dans ses premieres années aucune habitude que la raison ne puisse justifier un jour, & qu'ainsi les exemples, les conversations, les sciences, les exercices du corps, tout concoure à lui faire aimer & haïr dès à présent ce qu'il devra aimer & haïr toute sa vie (2).

Le cours des études comprend la musique & la gymnastique (3), c'est-à-dire, tout ce qui a rapport aux exercices de l'esprit & à ceux du corps. Dans cette division le mot musique est pris dans une acception très-étendue.

Connoître la forme & la valeur des

(1) Plat. de leg. lib. 1, page 636.

(2) Id. ibid. lib. 2, p. 653. Aristot. de mor. lib. 2, cap. 2, t. 2, page 20.

(3) Plat. in Protag. t. 1, page 325, &c. Id. de rep. lib. 3, t. 2, page 412.

lettres, les tracer avec élégance & facilité (1), donner aux ſyllabes le mouvement & les intonations qui leur conviennent ; tels furent les premiers travaux du jeune Lyſis. Il alloit tous les jours chez un grammatiſte, dont la maiſon ſituée auprès du temple de Théſée, dans un quartier fréquenté, attiroit beaucoup de diſciples (2). Tous les ſoirs il raçontoit à ſes parens l'hiſtoire de ſes progrès : je le voyois un ſtyle ou poinçon à la main, ſuivre à pluſieurs repriſes les contours des lettres que ſon maître avoit figurées ſurdestablettes(3). On lui recommandoit d'obſerver exactément la ponctuation, en attendant qu'on pût lui en donner des regles (4). Il liſoit ſouvent les fables d'Eſope (5) ; ſouvent il récitoit les vers qu'il ſavoit par cœur. En effet, pour exercer la mémoire de leurs éleves, les profeſſeurs de grammaire leur font apprendre des morceaux tirés d'Homere, d'Héſiode & des poëtes lyriques (6).

---

(1) Lucian. de gymnaſ. t. 2, p. 902.

(2) Plat. in Alcib. 1, t. 2, p. 114. Demoſth. de cor. p. 494. & 515.

(3) Plát. in Charmid. t. 2, p. 159. Quintil. lib. 1, cap. 1, page 13.

(4) Ariſtot. de thetor. lib. 3, cap. 5, t. 2, p. 589.

(5) Ariſtoph. in pac. v. 128. Id. in av. v. 471. Ariſtot. ap. Schol. Ariſtoph. ibid.

(6) Plat. in Protag. t. 1, p. 325. Id. de rep. lib. 2, p. 377. Lucian. de gymn. t. 2, p. 902.

Mais

Mais, disent les philosophes, rien n'est si contraire à l'objet de l'institution. Comme les poëtes attribuent des passions aux dieux, & justifient celles des hommes, les enfans se familiarisent avec le vice avant de le connoître. Aussi a-t-on formé pour leur usage, des recueils de pieces choisies, dont la morale est pure (1): & c'est un de ces recueils que le maître de Lysis avoit mis entre ses mains. Il y joignit ensuite le dénombrement des troupes qui allerent au siege de Troie, tel qu'on le trouve dans l'Iliade (2). Quelques législateurs ont ordonné que dans les écoles on accoutumât les enfans à le réciter, parce qu'il contient les noms des villes & des maisons les plus anciennes de la Grece (3).

Dans les commencemens, lorsque Lysis parloit, qu'il lisoit, ou qu'il déclamoit quelque ouvrage, j'étois surpris de l'extrême importance qu'on mettoit à diriger sa voix, tantôt pour en varier les inflexions, tantôt pour l'arrêter sur une syllabe, ou la précipiter sur une autre. Philotime, à qui je témoignai ma surprise, la dissipa de cette maniere:

Nos premiers législateurs comprirent

---

(1) Plat de leg. lib. 7, tome 2, page 811.
(2) Homer. Iliad. lib. 2.
(3) Eustath. in Iliad. lib. 2, tome 1, page 263.

aisément que c'étoit par l'imagination qu'il falloit parler aux Grecs, & que la vertu se persuadoit mieux par le sentiment que par les préceptes. Ils nous annoncerent des vérités parées des charmes de la poésie & de la musique. Nous apprenions nos devoirs dans les amusemens de notre enfance : nous chantions les bienfaits des dieux, les vertus des héros. Nos mœurs s'adoucirent à force de séductions ; & nous pouvons nous glorifier aujourd'hui de ce que les Graces elles-mêmes ont pris soin de nous former.

La langue que nous parlons paroît être leur ouvrage. Quelle douceur ! quelles richesses ! quelle harmonie ! fidelle interprete de l'esprit & du cœur, en même temps que par l'abondance & la hardiesse de ses expressions, elle suffit à toutes nos idées, & sait au besoin les revêtir de couleurs brillantes, sa mélodie fait couler la persuasion dans nos ames. Je veux moins vous expliquer cet effet que vous le laisser entrevoir.

Nous remarquons dans cette langue trois propriétés essentielles, la resonnance, l'intonation, le mouvement (1).

Chaque lettre, ou séparément, ou jointe avec une autre lettre, fait entendre un son ; & ses sons différent par la douceur & la

(1) Aristot. de poet. cap. 20, tome 2, page 667.

dureté, la force & la foiblesse, l'éclat & l'obscurité. J'indique à Lysis ceux qui flattent l'oreille, & ceux qui l'offensent (1); je lui fais observer qu'un son ouvert, plein, volumineux, produit plus d'effet qu'un son qui vient expirer sur les levres ou se briser contre les dents; & qu'il est une lettre dont le fréquent retour opere un sifflement si désagréable, qu'on a vu des auteurs la bannir avec sévérité de leurs ouvrages (2).

Vous êtes étonné de cette espece de mélodie, qui parmi nous anime non-seulement la déclamation, mais encore la conversation familiere. Vous la trouverez chez presque tous les peuples du midi. Leur langue, ainsi que la nôtre, est dirigée par des accens qui sont inhérens à chaque mot, & qui donnent à la voix des inflexions d'autant plus fréquentes que les peuples sont plus sensibles, d'autant plus fortes qu'ils sont moins éclairés. Je crois même qu'anciennement les Grecs avoient non-seulement plus d'aspirations, mais encore plus d'écarts dans leur intonation que nous n'en avons aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, parmi nous la voix s'éleve & s'abaisse quel-

(1) Plat. in Theæt. tome 1, page. 203. Id. in Cratyl. ibid. page 224. Dionys. Halic. de compos. verb. cap. 12, tome 5, page 65.

(2) Dionys. ibid. cap. 14, page 80. Athen. lib. 10, cap. 21, page 455. Eustath. in Iliad. 10, page 813.

quefois jufqu'à l'intervalle d'une quinte, tantôt fur deux fyllabes, tantôt fur la même (1). Plus fouvent elle parcourt des efpaces moindres (2), les uns très-marqués, les autres à peine fenfibles, ou même inappréciables. Dans l'écriture, les accens fe trouvant attachés aux mots (3), Lyfis diftingue fans peine les fyllabes fur lefquelles la voix doit monter ou defcendre; mais comme les degrés précis d'élévation & d'abaiffement ne peuvent être déterminés par des fignes, je l'accoutume à prendre les inflexions les plus convenables au fujet & aux circonftances (4). Vous avez dû vous appercevoir que fon intonation acquiert de jour en jour de nouveaux agrémens, parce qu'elle devient plus jufte & plus variée.

La durée des fyllabes fe mefure par un certain intervalle de temps. Les unes fe traînent avec plus ou moins de lenteur, les autres s'empreffent de courir avec plus ou moins de vîteffe (5). Réuniffez plufieurs fyllabes breves, vous ferez malgré vous

(1) Dionyf. Halic. de compof. verb. cap. 11, tome 5, page 58.
(2) Sim. Bircov. not. in Dionyf. page 8. Mém. de l'Acad. des bel. Let. tome 32, page 439.
(3) Ariftot. de coph. elench. tome 1, page 284.
(4) Id. de rhetor. lib. 3, cap. 1, tome 2, page 583.
(5) Dionyf. Halic. de compof. verb. cap. 15, tome 5, page 85.

entraîné par la rapidité de la diction, substituez-leur des syllabes longues, vous serez arrêté par sa pesanteur: combinez-les entre elles, suivant les rapports de leur durée, vous verrez votre style obéir à tous les mouvemens de votre ame, & figurer toutes les impressions que je dois partager avec elle. Voilà ce qui constitue ce rhythme, cette cadence (1) à laquelle on ne peut donner atteinte sans révolter l'oreille; & c'est ainsi que par les variétés que la nature, les passions & l'art ont mises dans l'exercice de la voix, il résulte des sons plus ou moins agréables, plus ou moins éclatans, plus ou moins rapides.

Quand Lysis sera plus avancé, je lui montrerai que le meilleur moyen de les assortir est de les contraster, parce que le contraste, d'où naît l'équilibre, est, dans toute la nature & principalement dans les arts imitatifs, la premiere source de l'ordre & de la beauté. Je lui montrerai par quel heureux balancement on peut les affoiblir & les fortifier. A l'appui des regles viendront les exemples. Il distinguera dans les ouvrages de Thucydide, une mélodie austere, imposante, pleine de noblesse, mais la plupart du temps dénuée d'amé-

(1) Plat. in Cratyl. t. 1, p. 424. Aristot. de rhetor, lib. 3, cap. 8, tome 2, page 591.

nité ; dans ceux de Xénophon, une ſuite d'accords dont la douceur & la molleſſe caractériſent les graces qui l'inſpirent (1) ; dans ceux d'Homere, une ordonnance toujours ſavante, toujours variée (2). Voyez lorſqu'il parle de Pénélope, comme les ſons les plus doux & les plus brillans ſe réuniſſent pour déployer l'harmonie & la lumiere de la beauté (3). Faut-il repréſenter le bruit des flots qui ſe briſent contre le rivage, ſon expreſſion ſe prolonge, & mugit avec éclat. Veut-il peindre les tourmens de Siſyphe, éternellement occupé à pouſſer un rocher ſur le haut d'une montagne d'où il retombe auſſi-tôt, ſon ſtyle, après une marche lente, peſante, fatigante, court & ſe précipite comme un torrent (4) ; c'eſt ainſi que ſous la plume du plus harmonieux des poëtes, les ſons deviennent des couleurs, & les images, des vérités.

Nous n'enſeignons point à nos éleves les langues étrangeres, ſoit par mépris pour les autres nations, ſoit parce qu'ils

---

(1) Dionyſ. Halic. de compoſ. verb. cap. 10, tome 5, page 52.
(2) Id. ibid. cap. 15, page 90.
(3) Id. ibid. cap. 16, page 97.
(4) Dionyſ. Halic. de compoſ. verb. cap. 20. tome 5, page 139, &c.

n'ont pas trop de temps pour apprendre la nôtre. Lysis connoît les propriétés des élémens qui la composent. Ses organes flexibles saisissent avec facilité les nuances qu'une oreille exercée remarque dans la nature des sons, dans leur durée, dans les différens degrés de leur élévation & de leur renflement (1).

Ces notions, qui n'ont encore été recueillies dans aucun ouvrage, vous paroîtront peut-être frivoles. Elles le seroient en effet, si, forcés de plaire aux hommes pour les émouvoir, nous n'étions souvent obligés de préférer le style à la pensée, & l'harmonie à l'expression (2). Mais elles sont nécessaires dans un gouvernement où le talent de la parole reçoit un prix infini des qualités accessoires qui l'accompagnent; chez un peuple sur-tout dont l'esprit est très-léger, & les gens très-délicats; qui pardonne quelquefois à l'orateur de s'opposer à ses volontés, & jamais d'insulter son oreille (3). De là les épreuves incroyables auxquelles se sont soumis certains orateurs pour rectifier leur organe; de là leurs efforts pour distribuer dans leurs

(1) Aristot. de rhet. lib. 3, cap. 1, tome 2, p. 583.
(2) Id. ibid. page 584. Dionys. Halic. ibid.
(3) Demosth. de coron. p. 481. Ulpian. ibid. p. 529. Cicer orat. cap. 8 & 9, t. 1, p. 425. Suid. in *Therioo*.

paroles la mélodie & la cadence qui préparent la persuasion; de là résultent enfin ces charmes inexprimables, cette douceur ravissante que la langue grecque reçoit dans la bouche des Athéniens (1). La grammaire envisagée sous ce point de vue a tant de rapports avec la musique, que le même instituteur est communément chargé d'enseigner à ses éleves les élémens de l'une & de l'autre (2).

Je rendrai compte dans une autre occasion des entretiens que j'eus avec Philotime, au sujet de la musique. J'assistois quelquefois aux leçons qu'il en donnoit à son éleve. Lysis apprit à chanter avec goût, en s'accompagnant de la lyre. On éloigna de lui les instrumens qui agitent l'ame avec violence, ou qui ne servent qu'à l'amollir (3). La flûte qui excite & appaise tour-à-tour les passions, lui fut interdite. Il n'y a pas long-temps qu'elle faisoit les délices des Athéniens les plus distingués. Alcibiade encore enfant essaya d'en jouer; mais comme les efforts qu'il faisoit pour en tirer des sons, altéroient la douceur & la régularité de ses traits, il mit sa flûte en

(1) Plat. de leg lib. 1, t. 2, p. 642. Cicer. de orator. lib. 3. cap. 11, tome 1, page 290.
(2) Quintil. instit. lib 1, cap 1?, page 69.
(3) Aristot. de rep. lib. 8, cap. 6, t. 2, page 457.

mille morceaux (1). Dès ce moment, la jeunesse d'Athenes regarda le jeu de cet instrument comme un exercice ignoble, & l'abandonna aux musiciens de profession.

Ce fut vers ce temps-là que je partis pour l'Egypte : avant mon départ, je priai Philotime de mettre par écrit les suites de cette éducation, & c'est d'après son journal que je vais en continuer l'histoire.

Lysis passa successivement sous différens maîtres. Il apprit l'arithmétique par principes & en se jouant ; car pour en faciliter l'étude aux enfans, on les accoutume tantôt à partager entre eux, selon qu'ils sont en plus grand ou en plus petit nombre, une certaine quantité de pommes ou de couronnes qu'on leur accorde ; tantôt à se mêler dans leurs exercices, suivant des combinaisons données, de maniere que le même occupe chaque place à son tour * (2). Apollodore ne voulut pas que son fils connût ni ces prétendues proprietés que les Pythagoriciens attribuent aux nombres, ni l'application qu'un intérêt sordide peut faire du calcul aux opérations du commerce (3). Il estimoit l'arithmétique, parce qu'entre

(1) Plat. in Alcib. 1, t. 2, p. 106. Aul. Gel. lib. 15, cap. 17.
* Voyez la note à la fin du volume.
(2) Plat. de leg. lib. 7, tome 2, page 819.
(3) Id. de rep. lib. 7, tome 2, page 525.

autres avantages elle augmente la ſagacité de l'eſprit, & le prépare à la connoiſſance de la géométrie & de l'aſtronomie (1).

Lyſis prit une teinture de ces deux ſciences. Avec le ſecours de la premiere, placé un jour à la tête des armées, il pourroit plus aiſément aſſeoir un camp, preſſer un ſiege, ranger des troupes en bataille, les faire rapidement mouvoir dans une marche ou dans une action (2). La ſeconde devoit le garantir de frayeurs que les éclipſes & les phénomenes extraordinaires inſpiroient, il n'y a pas long-temps, aux ſoldats (3).

Apollodore ſe rendit une fois chez un des profeſſeurs de ſon fils. Il y trouva des inſtrumens de mathématiques, des ſpheres, des globes (4) & des tables où l'on avoit tracé les limites des différens empires, & la poſition des villes les plus célebres (5). Comme il avoit appris que ſon fils parloit ſouvent à ſes amis d'un bien que ſa maiſon poſſédoit dans le canton de Céphiſſie, il ſaiſit cette occaſion pour lui donner la même

(1) Id. in Theæt. t. 1, p. 145. Id. de rep. lib. 7, t. 2, p. 526. Id. de leg. lib. 5, t. 2, p. 747.
(2) Id. de rep. lib. 7, t. 2, p. 526.
(3) Thucyd. lib. 7, cap. 50.
(4) Ariſtoph. in nub. v. 201, &c.
(5) Herodot. lib. 5, c. 49 Diog. Laert. in Theoph. lib. 5, §. 51.

leçon qu'Alcibiade avoit reçue de Socrate (1). Montrez-moi ſur cette carte de la terre, lui dit-il, où ſont l'Europe, la Grece, l'Attique. Lyſis ſatisfit à ces queſtions ; mais mais Apollodore ayant enſuite demandé où été le bourg de Céphiſſie, ſon fils répondit en rougiſſant qu'il ne l'avoit pas trouvé. Ses amis ſourirent, & depuis il ne parla plus des poſſeſſions de ſon pere.

Il brûloit du deſir de s'inſtruire ; mais Apollodore ne perdoit pas de vue cette maxime d'un roi de Lacédémone : qu'il ne faut enſeigner aux enfans que ce qui pourra leur être utile dans la ſuite (2) ; ni cette autre maxime : que l'ignorance eſt préférable à une multitude de connoiſſances confuſément entaſſées dans l'eſprit (3).

En même temps Lyſis apprenoit à traverſer les rivieres à la nage & à dompter un cheval (4). La danſe régloit ſes pas, & donnoit de la grace à tous ſes mouvemens.

Il ſe rendoit aſſidument au gymnaſe du Lycée. Les enfans commencent leurs exercices de très-bonne heure (5), quelquefois même à l'âge de ſept ans (6). Ils les con-

---

(1) Ælian. var hiſt. lib. 3, cap. 28.
(2) Plut. Lacon. apopht. tome 2, page 224.
(3) Plat. de leg. lib. 7, tome 2, page 819.
(4) Pet. leg. Att. page 162.
(5) Plat. de rep. lib. 3, t. 2, p. 402. Lucian. de gymnaſ. tome 2, page 898.
(6) Axioch. ap. Plat. t. 3, page 366.

tinuent jusqu'à celui de vingt. On les accoutume d'abord à supporter le froid, le chaud, toutes les intempéries des saisons (1); ensuite à pousser des balles de différentes grosseurs, à se les renvoyer mutuellement. Ce jeu & d'autres semblables ne sont que les préludes des épreuves laborieuses qu'on leur fait essuyer, à mesure que leurs forces augmentent. Ils courent sur un sable profond, lancent des javelots, sautent au delà d'un fossé ou d'une borne, tenant dans leurs mains des masses de plomb, jettant en l'air, ou devant eux, des palets de pierre ou de bronze (2); ils fournissent en courant une ou plusieurs fois la carriere du Stade, souvent couverts d'armes pesantes. Ce qui les occupe le plus, c'est la lutte, le pugillat & les divers combats que je décrirai en parlant des jeux olympiques. Lysis qui s'y livroit avec passion, étoit obligé d'en user sobrement, & d'en corriger les effets par les exercices de l'esprit auxquels son pere le ramenoit sans cesse.

Le soir, de retour à la maison, tantôt il s'accompagnoit de la lyre (3): tantôt il s'occupoit à dessiner; car depuis quelques années, l'usage s'est introduit presque par-

(1) Lucian. ibid.
(2) Id. de gymnas. tome 2, page 909.
(3) Plat. in Lys. tome 2, page 209.

tout de faire apprendre le dessin aux enfans de condition libre (1). Souvent il lisoit en présence de son pere & de sa mere les livres qui pouvoient l'instruire ou l'amuser. Apollodore remplissoit auprès de lui les fonctions de ces grammairiens, qui, sous le nom de critiques (2), enseignent à résoudre les difficultés que présente le texte d'un auteur; Epicharis, celles d'une femme de goût qui en fait apprécier les beautés. Lysis demandoit un jour comment on jugeoit du mérite d'un livre. Aristote qui se trouva présent répondit : » Si l'auteur dit tout ce » qu'il faut, s'il ne dit que ce qu'il faut, s'il » le dit comme il faut (3). »

Ses parens le formoient à cette politesse noble dont ils étoient les modeles. Desir de plaire, facilité dans le commerce de la vie, égalité dans le caractere, attention à céder sa place aux personnes âgées (4), décence dans le maintien, dans l'extérieur, dans les expressions, dans les manieres (5),

---

(1) Aristot. de rep. lib. 8, cap. 3, tome 2, p. 450. Plin. lib. 35, tome 2, page 694.

(2) Axioch. ap. Plat. tome 3, page 366. Strab. ap. Eustath. tome 1, page 285.

(3) Aristot. de mor. lib. 2, cap. 5, tome 2, page 22. Id. de rhetor. lib. 3, cap. 1, tome 2, page 583.

(4) Id. de mor. lib. 9, cap. 2, tome 2, page 118.

(5) Isocr. ad Demon. t. 1, p. 24, 27, &c. Aristot. de rep. t. 2, lib. 7, cap. 17, p. 448.

tout étoit prescrit sans contrainte, exécuté sans effort.

Son pere le menoit souvent à la chasse des bêtes à quatre pieds, parce qu'elle est l'image de la guerre (1); quelquefois à celle des oiseaux; mais toujours sur des terres incultes, pour ne pas détruire les espérances du laboureur (2).

On commença de bonne heure à le conduire au théatre (3). Dans la suite, il se distingua plus d'une fois aux fêtes solemnelles dans les chœurs de musique & de danse. Il figuroit aussi dans ces jeux publics où l'on admet les courses de chevaux. Il y remporta souvent la victoire: mais on ne le vit jamais, à l'exemple de quelques jeunes gens, se tenir debout sur un cheval, lancer des traits, & se donner en spectacle par des tours d'adresse (4).

Il prit quelques leçons d'un maître d'armes (5): il s'instruisit de la tactique (6); mais il ne fréquenta point ces professeurs ignorans chez qui les jeunes gens vont apprendre à commander les armées (7).

---

(1) Xenoph. de venat. page 974 & 995.
(2) Plat. de leg. lib. 7, tome 2, page 824.
(3) Theophr charact. cap. 9.
(4) Plat. in Men. tome 2, page 93.
(5) Id. in Lach. tome 2, page 182.
(6) Axioch. ap. Plat. tome 3, page 366.
(7) Plat. in Euthyd. tome 1, page 307.

Ces différens exercices avoient presque tous rapport à l'art militaire. Mais s'il devoit défendre sa patrie, il devoit aussi l'éclairer. La logique, la rhétorique, la morale, l'histoire, le droit civil, la politique, l'occuperent successivement.

Des maîtres mercenaires se chargent de les enseigner, & mettent leurs leçons à très-haut prix. On raconte ce trait d'Aristippe. Un Athénien le pria d'achever l'éducation de son fils. Aristippe demanda mille drachmes. « Mais, répondit le pere, » j'aurois un esclave pour une pareille » somme. Vous en auriez deux, reprit » le philosophe: votre fils d'abord, en- » suite, l'esclave que vous placeriez auprès » de lui (1). »

Autrefois les sophistes se rendoient en foule dans cette ville. Ils dressoient la jeunesse Athénienne à disserter superficiellement sur toutes les matieres. Quoique leur nombre soit diminué, on en voit encore qui, entourés de leurs disciples, font retentir de leurs clameurs & de leurs disputes les salles du gymnase. Lysis assistoit rarement à ces combats. Des instituteurs plus éclairés lui donnoient des leçons, & des esprits du premier ordre, des conseils. Ces derniers étoient Platon,

(1) Plut. de lib. educ. tome 2, page 4.

Isocrate, Aristote, tous trois amis d'Apollodore.

La logique prêta de nouvelles forces, & la rhétorique de nouveaux charmes à sa raison. Mais on l'avertit que l'une & l'autre, destinée au triomphe de la vérité, ne servent souvent qu'à celui du mensonge. Comme un orateur ne doit pas trop négliger les qualités extérieures, on le mit pendant quelque-temps sous les yeux d'un acteur habile, qui prit soin de diriger sa voix & ses gestes (1).

L'histoire de la Grece l'éclaira sur les prétentions & sur les fautes des peuples qui l'habitent; il suivit le barreau, en attendant qu'il pût, à l'exemple de Thémistocle & d'autres grands hommes, y défendre la cause de l'innocence (2).

Un des principaux objets de l'éducation est de former le cœur d'un enfant. Pendant qu'elle dure (3), les parens, le gouverneur, les domestiques, les maîtres, le fatiguent de maximes communes dont ils affoiblissent l'impression par leurs exemples. Souvent même les menaces & les coups indiscrétement employés lui donnent de l'éloignement pour des vérités qu'il devroit aimer.

---

(1) Plut. in Demosth. tome 1, page 839.
(2) Nep. in Them. cap. 1.
(3) Plat. in Protag. tome 1, page 325.

L'étude

L'étude de la morale ne coûta jamais de larmes à Lysis. Son pere avoit mis auprès de lui des gens qui l'instruisoient par leur conduite, & non par des remontrances importunes. Pendant son enfance, il l'avertissoit de ses fautes avec douceur ; quand sa raison fut plus formée, il lui faisoit entrevoir qu'elles étoient contraires à ses intérêts.

Il étoit très-difficile dans le choix des livres qui traitent de la morale, parce que leurs auteurs pour la plupart sont mal affermis dans leurs principes, ou n'ont que de fausses idées de nos devoirs. Un jour Isocrate nous lut une lettre qu'il avoit autrefois adressée à Démonicus *. C'étoit un jeune homme qui vivoit à la cour du roi de Chypre (1). La lettre pleine d'esprit, mais surchargée d'antitheses, contenoit des regles de mœurs & de conduite, rédigées en forme de maximes, & relatives aux différentes circonstances de la vie. J'en citerai quelques traits.

» Soyez envers vos parens, comme vous » voudriez que vos enfans fussent un jour » à votre égard (2). Dans vos actions les » plus secrettes, figurez-vous que vous

* Voyez la note à la fin du volume.
(1) Isocr. ad Demon. tome 1, page 15.
(2) Ibid. page 23.

» avez tout le monde pour témoin. N'esperez pas que des actions répréhensibles » puissent rester dans l'oubli ; vous pourrez » peut-être les cacher aux autres, mais » jamais à vous-même (1). Dépensez votre » loisir à écouter les discours des sages (2). » Délibérez lentement, exécutez promptement (3). Soulagez la vertu malheureuse ; les bienfaits bien appliqués sont » le trésor de l'honnête-homme (4). Quand » vous serez revêtu de quelque charge » importante, n'employez jamais les malhonnêtes gens ; quand vous la quitterez, » que ce soit avec plus de gloire que de » richesses (5). »

Cet ouvrage étoit écrit avec la profusion & l'élégance qu'on apperçoit dans tous ceux d'Isocrate. On en félicita l'auteur, & quand il fut sorti, Apollodore adressant la parole à son fils ; je me suis apperçu, lui dit-il, du plaisir que vous a fait cette lecture. Je n'en suis pas surpris : elle a réveillé en vous des sentimens précieux à votre cœur, & l'on aime à retrouver ses amis par-tout. Mais avez-vous pris garde à l'endroit que je l'ai prié de répéter ; & qui

(1) Isocr. ad Demon. tome 1, page 25.
(2) Ibid. page 26.
(3) Ibid. page 37.
(4) Ibid. page 33.
(5) Ibid. page 39.

prefcrit à Démonicus la conduite qu'il doit tenir à la cour de Chypre? Je le fais par cœur, répondit Lyfis. » conformez-vous » aux inclinations du prince. En paroiffant » les approuver, vous n'en aurez que plus » de crédit auprès de lui, plus de confi- » dération parmi le peuple. Obéiffez à » fes loix, & regardez fon exemple comme » la premiere de toutes (1) «. Quelle étrange leçon dans la bouche d'un républi- cain, reprit Apollodore, & comment l'accorder avec le confeil que l'auteur avoit donné à Démonicus de détefter les flatteurs (2)? C'eft qu'Ifocrate n'a fur la morale qu'une doctrine d'emprunt, & qu'il en parle plutôt en rhéteur qu'en philo- fophe. D'ailleurs, eft-ce par des préceptes fi vagues qu'on éclaire l'efprit? Les mots de fageffe, de juftice, de tempérance, d'hon- nêteté, & beaucoup d'autres qui pendant cette lecture ont fouvent frappé vos oreilles, ces mots que tant de gens fe contentent de retenir & de proférer au hafard, (3), croyez-vous que Démonicus fût en état de les entendre? Vous même en avez vous une notion exacte? Savez-vous que le plus grand danger des préjugés & des vices eft de fe

(1) Ifocr. ad Demon. page 39.
(2) Ibid. page 34.
(3) Plat. in Phædr. tome 3, page 263.

déguiser sous le masque des vérités & des vertus, & qu'il est très-difficile de suivre la voix d'un guide fidelle, lorsqu'elle est étouffée par celle d'une foule d'imposteurs qui marchent à ses côtés & qui imitent ses accens.

Je n'ai fait aucun effort jusqu'à présent pour vous affermir dans la vertu. Je me suis contenté de vous en faire pratiquer les actes. Il falloit disposer votre ame, comme on prépare une terre avant que d'y jetter la semence destinée à l'enrichir (1).

Vous devez aujourd'hui me demander compte des sacrifices que j'ai quelquefois exigés de vous, & vous mettre en état de justifier ceux que vous ferez un jour.

Quelques jours après, Aristote eut la complaisance d'apporter plusieurs ouvrages qu'il avoit ébauchés ou finis, & dont la plupart traitoient de la science des mœurs (2). Il les éclaircissoit en les lisant. Je vais tâcher d'exposer ses principes.

Tous les genres de vie, toutes nos actions se proposent une fin particuliere, & toutes ces fins tendent à un but général, qui est le bonheur (3). Ce n'est pas dans

(1) Aristot. de mor. lib. 10, cap 10, t 2, p 141.

(2) Id. ibid. p. 3. Id. magn. mor. p. 145. Id. eudemior, page 195.

(3) De mor. lib. 1, cap. 1 & 2.

la fin, mais dans le choix des moyens que nous nous trompons (1). Combien de fois les honneurs, les richesses, le pouvoir, la beauté, nous ont été plus funestes qu'utiles (2)! Combien de fois l'expérience nous a-t-elle appris que la maladie & la pauvreté ne sont pas nuisibles par elles-mêmes (3)! Ainsi, par la fausse idée que nous avons des biens ou des maux, autant que par l'inconstance de notre volonté (4), nous agissons presque toujours sans savoir précisément ce qu'il faut désirer & ce qu'il faut craindre (5).

Distinguer les vrais biens des biens apparens (6): tel est l'objet de la morale, qui malheureusement ne procede pas comme les sciences bornées à la théorie. Dans ces dernieres, l'esprit voit sans peine les conséquences émaner de leurs principes (7). Mais quand il est question d'agir, il doit hésiter, délibérer, choisir, se garantir sur-tout des illusions qui viennent du dehors, & de celles qui s'élevent du fond de nos cœurs. Voulez-vous éclairer ses jugemens, rentrez

(1) Aristot. magn. mor. lib. 1, cap. 19, t. 2, p. 158.
(2) Id. eudem. lib. 7, cap. 15, p. 290.
(3) Id. de mor. lib. 7, cap. 9, page 36.
(4) Id. magn. mor. lib. 1, cap. 12, p. 155.
(5) Id. eudem. lib. 1, cap. 5, page 197, &c.
(6) Id. de mor. lib. 3, cap. 6, p. 33.
(7) Id. magn. mor. lib. 1, cap. 18, page 158.

en vous-même, & prenez une juste idée de vos passions, de vos vertus & de vos vices.

L'ame, ce principe qui, entre autres facultés, a celle de connoître, conjecturer & délibérer, de sentir, désirer & craindre (1); l'ame, indivisible peut être en elle-même, est, relativement à ses diverses opérations, comme divisée en deux parties principales : l'une possede la raison & les vertus de l'esprit; l'autre, qui doit être gouvernée par la premiere, est le séjour des vertus morales (2).

Dans la premiere, résident l'intelligence, la sagesse & la science, qui ne s'occupent que des choses intellectuelles & invariables; la prudence, le jugement & l'opinion, dont les objets tombent sous les sens & varient sans cesse la sagacité, la mémoire, & d'autres qualités que je passe sous silence (3).

L'intelligence, simple perception de l'ame *, se borne à contempler l'essence & les principes éternels des choses; la sagesse médite non-seulement sur les principes,

(1) Aristot. de anim. lib. 1, cap. 9, tome 1, p. 629.

(2) Id. de mor. lib. 1, cap. 13, page 16, Id. magn. moral. lib. 1, cap. 5, page 151. Ibid. cap. 35, page 169. Id. eudem lib. 2, cap. 1, page 204.

(3) Id. magn. moral. ibid.

* Voyez la Note à la fin du volume.

mais encore sur les conséquences qui en dérivent; elle participe de l'intelligence qui voit, & de la science qui démontre (1). La prudence apprécie & combine les biens & les maux, délibere lentement, & détermine notre choix de la maniere la plus conforme à nos vrais intérêts (2). Lorsqu'avec assez de lumieres pour prononcer, elle n'a pas assez de force pour nous faire agir, elle n'est plus qu'un jugement sain (3). Enfin l'opinion s'enveloppe dans ses doutes (4) & nous entraîne souvent dans l'erreur.

De toutes les qualités de l'ame, la plus éminente est la sagesse, la plus utile est la prudence. Comme il n'y a rien de si grand dans l'univers que l'univers même, les sages, qui remontent à son origine & s'occupent de l'essence incorruptible des êtres, obtiennent le premier rang dans notre estime. Tels furent Anaxagore & Thalès. Ils nous ont transmis des notions admirables & sublimes, mais inutiles à notre bonheur (5); car la sagesse n'influe qu'indirectement sur la morale. Elle est toute en théorie, la prudence toute en

(1) Aristot. magn. moral. cap. 35, page 170.
(2) Id. de mor. lib. 6 cap. 5, p. 76, cap. 8, p. 79.
(3) Id. ibid. lib. 6, cap. 11, page 81.
(4) Id. magn. mor. lib. 1, cap. 35, page 170.
(5) Id. de mor. lib. 6, cap. 7, p. 78; cap. 13, p. 82.

pratique *. Vous voyez dans une maison le maitre abandonner à un Intendant fidelle les minutieux détails de l'administration domestique, pour s'occuper d'affaires plus importantes ; ainsi la sagesse, absorbée, dans ses méditations profondes, se repose sur la prudence du soin de régler nos penchans, & de gouverner la partie de l'ame où j'ai dit que résident les vertus morales (1).

Cette partie est à tout moment agitée par l'amour, la haine, la colere, le desir, la crainte, l'envie, & cette foule d'autres passions dont nous apportons le germe en naissant, & qui par elles-mêmes ne sont dignes ni de louange, ni de blâme (2). Leurs mouvemens dirigés par l'attrait du plaisir ou par la crainte de la douleur, sont presque toujours irréguliers & funestes; or, de même que le défaut ou l'excès d'exercice détruit les forces du corps, & qu'un exercice modéré les rétablit ; de même un mouvement passionné, trop violent ou trop foible, égare l'ame en deçà ou au delà du but qu'elle doit se proposer, tandis qu'un mouvement réglé l'y conduit naturellement (3). C'est donc le terme

* Voyez la note à la fin du volume.

(1) Aristot. mag. mor. lib. 1, cap. 35, p. 171 & 172.

(2) Id. de mor. lib. 2, cap. 4, p. 21.

(3) Id. ibid. cap. 2, page 19.

moyen

moyen entre deux affections vicieuses, qui constitue un sentiment vertueux.* Citons un exemple : La lâcheté craint tout, & péche par défaut; l'audace ne craint rien, & péche par excès; le courage, qui tient le milieu entre l'un & l'autre, ne craint que lorsqu'il faut craindre. Ainsi, les passions de même espèce, produisent en nous trois affections différentes, deux vicieuses, & l'autre vertueuse [1]. Ainsi, les vertus morales naissent du sein des passions, ou plutôt ne sont que les passions renfermées dans de justes limites.

Alors Aristote nous fit voir un écrit à trois colonnes, où la plupart des vertus étoient placées chacune entre ses deux extrêmes; par exemple, la libéralité entre l'avarice & la prodigalité; l'amitié entre l'aversion ou la haine, & la complaisance ou la flatterie [2]. Comme la prudence tient par sa nature à l'ame raisonnable, par ses fonctions à l'ame irraisonnable, elle étoit accompagnée de l'astuce, qui est un vice du cœur, & de la stupidité qui est un défaut de l'esprit.

Nous apperçûmes quelques lacunes dans

* Voyez la note à la fin du volume.

[1] Aristot. de mor. lib. 2, cap. 8, p. 25.

[2] Id. ibid. cap. 7, p. 24. Id. eudem, lib. 2, cap. 3, p. 206, & cap. 7, p. 215.

ce tableau. La tempérance étoit opposée à l'intempérance, qui est son excès ; on avoit choisi l'insensibilité pour l'autre extrême ; c'est, nous dit Aristote, qu'en fait de plaisir on ne péche jamais par défaut, à moins qu'on ne soit insensible. Notre langue, ajouta-t-il, n'a pas de mot propre pour caractériser la vertu contraire à l'envie ; on la reconnoît néanmoins dans l'indignation qu'excitent dans une ame honnête les succès des méchans (1).

Quoi qu'il en soit, les deux vices correspondans à une vertu peuvent en être plus ou moins éloignés, sans cesser d'être blâmables. On est plus ou moins lâche, plus ou moins prodigue ; on ne peut être que d'une seule maniere parfaitement libéral ou courageux. Aussi avons-nous dans la langue très-peu de mots pour désigner chaque vertu, & un assez grand nombre pour désigner chaque vice. Aussi les Pythagoriciens disent-ils que le mal participe de la nature de l'infini, & le bien du fini (2).

Mais qui discernera ce bien presque imperceptible au milieu des maux qui l'en-

(1) Aristot. de mor. lib. 2, cap. 7, p. 24. Id. eudem. lib. 2, cap. 3, p. 206 & cap. 7, p. 225.

(2) Id. de mor. lib. 2, cap. 5, pag. 23. Id. magn. moral. lib. 1, cap. 25, p. 162.

tourent ? La prudence, que j'appellerai quelquefois droite raison, parce qu'aux lumieres naturelles de la raison joignant celles de l'expérience, elle rectifie les unes par les autres (1). Sa fonction est de nous montrer le sentier où nous devons marcher, & d'arrêter, autant qu'il est possible, celles de nos passions qui voudroient nous égarer dans des routes voisines (2); car elle a le droit de leur signifier ses ordres. Elle est à leur égard ce qu'un architecte est par rapport aux ouvriers qui travaillent sous lui (3).

La prudence délibere dans toutes les occasions sur les biens que nous devons poursuivre ; biens difficiles à connoître & qui doivent être relatifs, non-seulement à nous, mais encore à nos parens, nos amis, nos concitoyens (4). La délibération doit être suivie d'un choix volontaire ; s'il ne l'étoit pas, il ne seroit digne que d'indulgence ou de pitié (5). Il l'est toutes les fois qu'une force extérieure ne nous contraint pas d'agir malgré nous, ou que nous ne sommes pas entraînés par une

(1) Aristot. de mor. lib. 6, cap. 1, 9, &c.
(2) Id. magn. mor. lib. 1, cap. 18, p. 158.
(3) Id. ibid. cap 35, p. 172.
(4) Id. de mor. lib. 1, cap. 5, p. 8.
(5) Id. ibid. lib. 3, cap. 1, p. 28.

ignorance excusable (1). Ainsi, une action dont l'objet est honnête, doit être précédée par la délibération & par le choix, pour devenir, à proprement parler, un acte de vertu ; & cet acte, à force de se réitérer, forme dans notre ame une habitude que j'appelle vertu (2).

Nous sommes à présent en état de distinguer ce que la nature fait en nous, & ce que la saine raison ajoute à son ouvrage. La nature ne nous donne & ne nous refuse aucune vertu. Elle ne nous accorde que des facultés dont elle nous abandonne l'usage (3). En mettant dans nos cœurs les germes de toutes les passions, elle y a mis les principes de toutes les vertus (4). En conséquence, nous recevons en naissant une aptitude plus ou moins prochaine à devenir vertueux, un penchant plus ou moins fort pour les choses honnêtes (5).

De-là s'établit une différence essentielle entre ce que nous appellons quelquefois vertu naturelle, & la vertu proprement dite (6). La premiere est cette aptitude,

(1) Aristot. de mor. lib. 3, cap. 1 & 2.

(2) Id. ibid. lib. 2, cap. 1, p. 18 ; cap. 4, p 21.

(3) Id. ibid.

(4) Id. magn. mor. lib. 2, cap. 7, p. 184.

(5) Id. de mor. lib. 6, cap. 13, page 84. Id. magn. mor. ibid.

(6) Aristot. magn. mor. lib. 1, cap. 35, p. 171 ; de mor. p. 84.

ce penchant dont j'ai parlé, espece d'instinct qui n'étant point encore éclairé par la raison, se porte tantôt vers le bien, tantôt vers le mal. La seconde est ce même instinct constamment dirigé vers le bien par la droite raison, & toujours agissant avec connoissance, choix & persévérance (1).

Je conclus de là que la vertu est une habitude formée d'abord, & ensuite dirigée par la prudence, ou, si l'on veut, c'est une impulsion naturelle vers les choses honnêtes, transformée en habitude par la prudence (2).

Plusieurs conséquences dérivent de ces notions. Il est en notre pouvoir d'être vertueux, puisque nous avons tous l'aptitude à le devenir (3); mais il ne dépend d'aucun de nous d'être le plus vertueux des hommes, à moins qu'il n'ait reçu de la nature les dispositions qu'exige une pareille perfection (4).

La prudence formant en nous l'habitude de la vertu, toutes les vertus deviennent son ouvrage; d'où il suit que dans une ame toujours docile à ses inspirations, il

(1) Id. de mor. lib. 2, cap. 3, p. 21.

(2) Id. ibid. cap. 6, p. 23; magn. mor. lib. 1, cap. 35, p. 171.

(3) Id. de mor. lib. 3, cap. 7, p. 33. Id. magn. mor. lib. 1, cap. 9, p. 153.

(4) Id. magn. mor. lib. 1, cap. 12, p. 155.

n'y a point de vertu qui ne vienne se placer à son rang, & il n'y en a pas une qui soit opposée à l'autre [1]. On doit y découvrir aussi un parfait accord entre la raison & les passions, puisque l'une y commande & que les autres obéissent [2].

Mais comment vous assurer d'un tel accord, comment vous flatter que vous possédez une telle vertu ? D'abord par un sentiment intime [3]; ensuite par la peine ou le plaisir que vous éprouverez. Si cette vertu est encore informe, les sacrifices qu'elle demande vous affligeront ; si elle est entiere, ils vous rempliront d'une joie pure ; car la vertu a sa volupté (4).

Les enfans ne sauroient être vertueux ; ils ne peuvent ni connoître, ni choisir leur véritable bien. Cependant comme il est essentiel de nourrir le penchant qu'ils ont à la vertu, il faut leur en faire exercer les actes [5].

La prudence se conduisant toujours par des motifs honnêtes, & chaque vertu exigeant de la persévérance, beaucoup

---

[1] Aristot. de mor. lib. 6, cap. 13, p. 84. Id. magn. mor. lib. 2, cap. 3, p. 174.

[2] Id. magn mor. lib. 2, cap. 7, p. 184.

[3] Id. ibid. lib 2, cap 10, p. 186.

[4] Id. de mor. lib. 2, cap. 2, p. 19; lib. 10, cap. 7, p. 137.

[5] Id. ibid. lib. 2, cap. 1, p. 18.

d'actions qui paroissent dignes d'éloges, perdent leur prix dès qu'on en démêle le principe (1). Ceux-ci s'exposent au péril, par l'espoir d'un grand avantage, ceux-là, de peur d'être blâmés : ils ne sont pas courageux. Otez aux premiers l'ambition, aux seconds la honte, ils seront peut-être les plus lâches des hommes (2).

Ne donnez pas ce nom à celui qui est entraîné par la vengeance ; c'est un sanglier qui se jette sur le fer dont il est blessé. Ne le donné pas à ceux qui sont agités de passions désordonnées, & dont le courage s'enflamme & s'éteint avec elles. Quel est donc l'homme courageux ? Celui qui, poussé par un motif honnête, & guidé par la saine raison, connoît le danger, le craint, & s'y précipite (3).

Aristote appliqua les mêmes principes à la justice, à la tempérance & aux autres vertus. Il les suivit dans leurs subdivisions ; en fixant l'étendue & les bornes de leur empire ; car il nous montroit de quelle maniere, dans quelles circonstances, sur quels objets chacune devoit agir ou s'arrêter. Il éclaircissoit à mesure une foule de

(1) Aristot. de mor. lib. 2, cap. 3.
(2) Id. magn. moral. lib. 1, cap. 21, p. 160.
(3) Id. de mor. lib. 3, cap. 11, page 38. Id. eudem. lib. 3, cap. 1, page 220.

queftions qui partagent les philofophes fur la nature de nos devoirs. Ces détails, qui ne font fouvent qu'indiqués dans fes ouvrages, & que je ne puis développer ici, le ramenerent aux motifs qui doivent nous attacher inviolablement à la vertu.

Confidérons-la, nous dit-il un jour, dans fes rapports avec nous & avec les autres. L'homme vertueux fait fes délices d'habiter & de vivre avec lui-même. Vous ne trouverez dans fon ame ni les remords, ni les féditions qui agitent l'homme vicieux. Il eft heureux par le fouvenir des biens qu'il a faits, par l'efpérance du bien qu'il peut faire (1). Il jouit de fon eftime, en obtenant celle des autres; il femble n'agir que pour eux, il leur cédera même les emplois les plus brillans, s'il eft perfuadé qu'ils peuvent mieux s'en acquitter que lui (2). Toute fa vie eft en action (3), & toutes fes actions naiffent de quelque vertu particuliere. Il poffede donc le bonheur, qui n'eft autre chofe qu'une continuité d'actions conformes à la vertu (4).

Je viens de parler du bonheur qui convient à la vie active & confacrée aux devoirs

(1) Ariftot. de mor. lib. 9, cap. 4, p. 120.
(2) Id. magn. mor. lib. 2, cap. 13, p. 192.
(3) Id. ibid. cap. 10, p. 187.
(4) Arift. de mor. lib. 1, cap 6, p. 9; lib. 10, cap. 6 & 7; id. magn. moral. lib. 1, cap. 4, p. 150.

de la société. Mais il en est un autre d'un ordre supérieur, exclusivement réservé au petit nombre des sages, qui loin du tumulte des affaires, s'abandonnent à la vie contemplative. Comme ils se sont dépouillés de tout ce que nous avons de mortel, & qu'ils n'entendent plus que de loin le murmure des passions, dans leur ame tout est paisible, tout est en silence, excepté la partie d'elle même qui a le droit d'y commander, portion divine, soit qu'on l'appelle intelligence ou de tout autre nom (1), sans cesse occupée à méditer sur la nature divine & sur l'essence des êtres (2). Ceux qui n'écoutent que sa voix sont spécialement chéris de la divinité; car s'il est vrai, comme tout nous porte à le croire, qu'elle prend quelque soin des choses humaines, de quel œil doit-elle regarder ceux qui, à son exemple, ne placent leur bonheur que dans la contemplation des vérités éternelles (3)?

Dans les entretiens qu'on avoit en présence de Lysis, Isocrate flattoit ses oreilles, Aristote éclairoit son esprit, Platon en-

(1) Id. de mor. lib. 10, cap. 7, p. 138.

(2) Id. eudem. lib. 7, cap. 15, p. 291. Id. magn. mor. lib. 1, cap. 35, p. 179.

(3) Arist. de mor. lib. 10, cap. 8, p. 139; cap. 9, page 140.

flammoit son ame. Ce dernier, tantôt lui expliquoit la doctrine de Socrate, tantôt lui développoit le plan de sa république; d'autres fois, il lui faisoit sentir qu'il n'existe de véritable élévation, d'entiere indépendance que dans une ame vertueuse. Plus souvent encore, il lui montroit en détail que le bonheur consiste dans la science du souverain bien, qui n'est autre chose que Dieu [1]. Ainsi, tandis que d'autres philosophes ne donnent pour récompense à la vertu que l'estime publique & la félicité passagere de cette vie, Platon lui offroit un plus noble soutien.

La vertu, disoit-il, vient de Dieu [2]. Vous ne pouvez l'acquérir qu'en vous connoissant vous-même, qu'en obtenant la sagesse, qu'en vous préférant à ce qui vous appartient. Suivez-moi, Lysis. Votre corps, votre beauté, vos richesses sont à vous, mais ne sont pas vous. L'homme est tout entier dans son ame [3]. Pour savoir ce qu'il est & ce qu'il doit faire, il faut qu'il se regarde dans son intelligence, dans cette partie de l'ame où brille un rayon de la sagesse divine [4].

---

[1] Plat. de rep. lib. 6, p. 505, &c. Bruck. Histor. critic. philos. t. 1, page 721.

[2] Plat. in Men. t 2, p. 99 & 100.

[3] Plat. in Alcib. 1, t. 2, page 130 & 131.

[4] Id. ibid. page 133.

duira insensiblement ses regards à la source dont elle est émanée. Quand ils y seront parvenus, & qu'il aura contemplé cet exemplaire éternel de toutes les perfections, il sentira qu'il est de son plus grand intérêt de les retracer en lui-même, & de se rendre semblable à la divinité, du moins autant qu'une si foible copie peut approcher d'un si beau modele. Dieu est la mesure de chaque chose [1]; rien de bon, ni d'estimable dans le monde, que ce qui a quelque conformité avec lui. Il est souverainement sage, saint & juste. Le seul moyen de lui ressembler & de lui plaire, est de se remplir de sagesse, de justice, & de sainteté [2].

Appelé à cette haute destinée, placez-vous au rang de ceux qui, comme le disent les sages, unissent par leurs vertus les cieux avec la terre, les dieux avec les hommes [3]. Que votre vie présente le plus heureux des systêmes pour vous, le plus beaux des spectacles pour les autres, celui d'une ame où toutes les vertus sont dans un parfait accord [4].

Je vous ai parlé souvent des conséquences

[1] Id. de leg. lib. 4, t. 2, p. 716.
[2] Id in Theæt. t. 1, p. 176. Id. de leg. ibid.
[3] Plat. in Gorg. t. 1, p. 509.
[4] Id. de rep. lib 3, t. 2, p. 402.

qui dérivent de ces vérités liées ensemble, si j'ose parler ainsi, par des raisons de fer & de diamant (1) ; mais je dois vous rappeller, avant de finir, que le vice, outre qu'il dégrade notre ame, est tôt ou tard livré au supplice qu'il a mérité.

Dieu, comme on l'a dit avant nous, parcourt l'univers, tenant dans sa main le commencement, le milieu & la fin de tous les êtres *. La Justice suit ses pas, prête à punir les outrages faits à la loi divine. L'homme humble & modeste trouve son bonheur à la suivre. L'homme vain s'éloigne d'elle, & Dieu l'abandonne à ses passions. Pendant un temps il paroît être quelque chose aux yeux du vulgaire, mais bientôt la vengeance fond sur lui ; & si elle l'épargne dans ce monde, elle le poursuit avec plus de fureur dans l'autre (2). Ce n'est donc point dans le sein des honneurs & dans l'opinion des hommes que nous devons chercher à nous distinguer, c'est devant ce tribunal redoutable qui doit nous juger après notre mort (3).

Lysis avoit dix-sept ans : son ame étoit pleine de passions ; son imagination vive

(1) Id. in Gorg. p. 509.
* Voyez la Note à la fin du volume.
(2) Plat. de leg. lib. 4, t. 2, p. 716.
(3) Id. in Gorg. t. 1, p. 526.

& brillante. Il s'exprimoit avec autant de grace que de facilité. Ses amis ne cessoient de relever ces avantages, & l'avertissoient, autant par leurs exemples que par leurs plaisanteries, de la contrainte dans laquelle il avoit vécu jusqu'alors. Philotime lui disoit un jour : Les enfans & les jeunes gens étoient bien plus surveillés autrefois qu'ils ne le sont aujourd'hui. Ils n'opposoient à la rigueur des saisons que des vêtemens légers ; à la faim qui les pressoit, que les alimens les plus communs ; dans les rues, chez leurs maîtres & leurs parens, ils paroissoient les yeux baissés, & avec un maintien modeste. Ils n'osoient ouvrir la bouche en présence des personnes âgées ; & on les asservissoit tellement à la décence, qu'étant assis ils auroient rougi de mettre un genou au-dessus de l'autre (1). Et que résultoit-il de cette grossiereté de mœurs, demanda Lysis ? Ces hommes grossiers, répondit Philotime, battirent les Perses & sauverent la Grece. — Nous les battrions encore. — J'en doute, lorsqu'aux fêtes de Minerve je vois notre jeunesse, pouvant à peine soutenir le bouclier, exécuter nos danses guerrieres avec tant d'élégance & de mollesse (2).

(1) Aristoph. in nub. v. 960 &c.
(2) Id. ibid.

Philotime lui demanda ensuite, ce qu'il pensoit d'un jeune homme qui, dans ses paroles & dans son habillement, n'observoit aucun des égards dus à la société. Tous ses camarades l'approuvent, dit Lysis; & tous les gens sensés le condamnent, répliqua Philotime. Mais, reprit Lysis, par ces personnes sensées, entendez-vous ces vieillards qui ne connoissent que leurs anciens usages, & qui, sans pitié pour nos foiblesses, voudroient que nous fussions nés à l'âge de quatre-vingts ans (1)? Ils pensent d'une façon, & leurs petits-enfans d'une autre. Qui les jugera? Vous-même, dit Philotime. Sans rappeler ici nos principes sur le respect & la tendresse que nous devons aux auteurs de nos jours, je suppose que vous êtes obligé de voyager en des pays lointains: choisirez-vous un chemin, sans savoir s'il est praticable; s'il ne traverse pas des déserts immenses, s'il ne conduit pas chez des nations barbares, s'il n'est pas en certains endroits infesté par des brigands? — Il seroit imprudent de s'exposer à des pareils dangers. Je prendrois un guide. — Lysis, observez que les vieillards sont parvenus au terme de la carriere que vous allez parcourir, carriere si difficile &

(1) Menand. ap. Terent. in Heautont. act. 2, scen. 1.

si dangereuse (1). Je vous entends, dit Lysis. J'ai honte de mon erreur. —

Cependant les succès des orateurs publics excitoient son ambition. Il entendit par hasard, dans le Lycée, quelques sophistes disserter longuement sur la politique ; & il se crut en état d'éclairer les Athéniens. Il blâmoit avec chaleur l'administration présente ; il attendoit, avec la même impatience que la plupart de ceux de son âge, le moment où il lui seroit permis de monter à la tribune. Son pere dissipa cette illusion, comme Socrate avoit détruit celle du jeune frere de Platon.

Mon fils, lui dit-il (2), j'apprends que vous brûlez du désir de parvenir à la tête du gouvernement. — J'y pense en effet, répondit Lysis en tremblant. — C'est un beau projet. S'il réussit, vous serez à portée d'être utile à vos parens, à vos amis, à votre patrie : votre gloire s'étendra non-seulement parmi nous, mais encore dans toute la Grece, & peut-être, à l'exemple de celle de Thémistocle, parmi les nations barbares.

A ces mots, le jeune homme tressaillit de joie. Pour obtenir cette gloire, reprit Apollodore, ne faut-il pas rendre des ser-

(1) Plat. de rep. lib. 1, t. 2, page 328.
(2) Xenoph. memor. lib. 3, p. 772.

vices importans à la république? — Sans doute — Quel est donc le premier bienfait qu'elle recevra de vous ? Lysis se tut pour préparer sa réponse. Après un moment de silence, Apollodore continua: S'ils s'agissoit de relever la maison de votre ami, vous songeriez d'abord à l'enrichir; de même vous tâcherez d'augmenter les revenus de l'état. — Telle est mon idée. — Dites-moi donc à quoi ils se montent, d'où ils proviennent, quelles sont les branches que vous trouvez susceptibles d'augmentation, & celles qu'on a tout-à-fait négligées? vous y avez sans doute réfléchi. — Non, mon pere, je n'y ai jamais songé. — Vous savez du moins l'emploi qu'on fait des deniers publics; & certainement votre intention est de diminuer les dépenses inutiles? — Je vous avoue que je ne me suis pas plus occupé de cet article que de l'autre! — Eh bien! puisque nous ne sommes instruits ni de la recette, ni de la dépense, renonçons pour le présent au dessein de procurer de nouveaux fonds à la république. — Mais, mon pere, il est possible de lui en ménager aux dépens de l'ennemi. — J'en conviens; mais cela dépend des avantages que vous aurez sur lui; & pour les obtenir, ne faut-il pas, avant de vous déterminer pour la guerre, comparer les forces que vous emploierez avec celles qu'on vous opposera? — Vous avez raison. — Apprenez-moi quel est l'état

l'état de notre armée & de notre marine, ainsi que celui des troupes & des vaisseaux de l'ennemi. — Je ne pourrois pas vous le réciter tout de suite. — Vous l'avez peut-être par écrit, je serois bien aise de le voir. — Non, je ne l'ai pas.

Je conçois, reprit Apollodore, que vous n'avez pas encore eu le temps de vous appliquer à de pareils calculs; mais les places qui couvrent nos frontieres, ont sans doute fixé votre attention. Vous savez combien nous entretenons de soldats dans ces différens postes; vous savez encore que certains points ne sont pas assez défendus, que d'autres n'ont pas besoin de l'être; & dans l'assemblée générale, vous direz qu'il faut augmenter telle garnison, & réformer telle autre. Moi, je dirai qu'il faut les supprimer toutes; car aussi bien remplissent-elles fort mal leur devoir. — Et comment vous êtes-vous assuré que nos défilés sont mal gardés? Avez-vous été sur les lieux? — Non, mais je le conjecture. — Il faudra donc reprendre cette matiere, quand, au lieu de conjectures, nous aurons des notions certaines.

Je sais que vous n'avez jamais vu les mines d'argent qui appartiennent à la république, & vous ne pourriez pas me dire pourquoi elles rendent moins à présent qu'autrefois. — Non, je n'y suis jamais descendu. — Effectivement l'endroit est mal-

ſain, & cette excuſe vous juſtifiera, ſi jamais les Athéniens prennent cet objet en conſidération. En voici un du moins qui ne vous aura pas échappé. Combien l'Attique produit-elle de meſures de blé ? Combien en faut-il pour la ſubſiſtance de ſes habitans ? Vous jugez aiſément que cette connoiſſance eſt néceſſaire à l'adminiſtration pour prévenir une diſette. — Mais, mon pere, on ne finiroit point s'il falloit entrer dans ces détails. — Eſt-ce qu'un chef de maiſon ne doit pas veiller ſans ceſſe aux beſoins de ſa famille, & aux moyens d'y remédier ? Au reſte, ſi tous ces détails vous épouvantent, au lieu de vous charger du ſoin de plus de dix mille familles qui ſont dans cette ville, vous devriez d'abord eſſayer vos forces, & mettre l'ordre dans la maiſon de votre oncle, dont les affaires ſont en mauvais état. — Je viendrois à bout de les arranger, s'il vouloit ſuivre mes avis. — Et croyez vous de bonne foi que tous les Athéniens, votre oncle joint avec eux, feront plus faciles à perſuader ? Craignez, mon fils, qu'un vain amour de la gloire ne vous faſſe recueillir que de la honte. Ne ſentez-vous pas combien il ſeroit imprudent & dangereux de ſe charger de ſi grands intérêts ſans le connoître ? Quantité d'exemples vous apprendront que dans les places les plus importantes, l'admiration & l'eſtime ſont le partage des lumieres & de la ſageſſe ; le blâme & le

mépris, celui de l'ignorance & de la présomption.

Lysis fut effrayé de l'étendue des connoissances nécessaires à l'homme d'état (1), mais il ne fut pas découragé. Aristote l'instruisit de la nature des diverses especes de gouvernemens dont les législateurs avoient conçu l'idée (2), Apollodore, de l'administration, des forces & du commerce, tant de sa nation que des autres peuples. Il fut décidé qu'après avoir achevé son éducation, il voyageroit chez tous ceux qui avoient quelques rapports d'intérêt avec les Athéniens, (3).

J'arrivai alors de Perse; je le trouvai dans sa 18e. année (4). C'est à cet âge que les enfans des Athéniens passent dans la classe des Ephebes, & sont enrolés dans la milice. Mais pendant les deux années suivantes, ils ne servent pas hors de l'Attique (5). La patrie, qui les regarde désormais comme ses défenseurs, exige qu'ils confirment, par un serment solemnel, leur dévouement à ses ordres. Ce fut dans la chapelle d'Agraule, qu'en présence des autels, il promit, entre

(1) Aristot. de rhetor. lib. 1, cap. 4, t. 2, page 521.
(2) Id. de rep. t. 2, page 296.
(3) Id. de rhetor. lib. 1, cap. 4, t. 2, p. 522.
(4) Corsinofast. arc. differt. II, t. 2, page 139.
(5) Æschin. de fals. leg. p. 422. Poll. lib. 8, cap. 9, § 105. Ulpian. ad olynth. 3, page 42.

autres choses, de ne point déshonorer les armes de la république, de ne pas quitter son poste, de sacrifier ses jours pour sa patrie, & de la laisser plus florissante qu'il ne l'avoit trouvée (1).

De toute cette année il ne sortit point d'Athenes; il veilloit à la conservation de la ville; montoit la garde avec assiduité, & s'accoutumoit à la discipline militaire. Au commencement de l'année suivante (2), s'étant rendu au théatre où se tenoit l'assemblée générale, le peuple donna des éloges à sa conduite, & lui remit la lance avec le bouclier. Lysis partit tout de suite, & fut successivement employé dans les places qui sont sur les frontieres de l'Attique.

Agé de 20 ans à son retour, il lui restoit une formalité essentielle à remplir. J'ai dit plus haut, que dès son enfance on l'avoit inscrit, en présence de ses parens, dans le registre de la curie à laquelle son pere étoit associé. Cet acte prouvoit la légitimité de sa naissance. Il en falloit un autre qui le mit en possession de tous les droits du citoyen.

On sait que les habitans de l'Attique sont distribués en un certain nombre de cantons ou de districts, qui, par leurs différentes

(1) Lycurg. advers. Leocr. part. 2, p. 157. Ulp. in Demosth. de fals. leg. p. 391. Plut. in Alcib. page 198. Philostr. vit. Apoll. lib. 4, cap. 21, page 160.

(2) Aristot. ap. Harpocr. in Peripol.

réunion, forment les dix tribus. A la tête de chaque district est un Démarque, magistrat qui est chargé d'en convoquer les membres, & de garder le registre qui contient leurs noms (1). La famille d'Apollodore étoit aggrégée au canton de Céphise, qui fait partie de la tribu Erechtéide (2). Nous trouvâmes dans ce bourg la plupart de ceux qui ont le droit d'opiner dans ces assemblées. Apollodore leur présenta son fils, & l'acte par lequel il avoit été déjà reconnu dans sa curie (3). Après les suffrages recueillis, on inscrivit Lysis dans le registre. (4). Mais comme c'est ici le seul monument qui puisse constater l'âge d'un citoyen, au nom de Lysis fils d'Apollodore, on joignit celui du premier des Archontes, non-seulement de l'année courante, mais encore de celle qui l'avoit précédée (5). Dès ce moment Lysis eut le droit d'assister aux assemblées, d'aspirer aux magistratures, & d'administrer ses biens, s'il venoit à perdre son pere (6).

Etant retournés à Athenes, nous allâmes une seconde fois à la chapelle d'Aglaure, où Lysis, revêtu de ses armes, renouvela

---

(1) Harpocr. in *Démarch.*
(2) Isæus ap. Harp. in *Képhees.*
(3) Demosth. in Leoch. page 1048.
(4) Id. ibid. p. 1047. Harpocr. & Suid. in *Épidi.*
(5) Aristot. ap. Harpocr. in *Strat.*
(6) Suid. in *Lexiarch.*

le serment qu'il y avoit fait deux ans auparavant (1).

Je ne dirai qu'un mot sur l'éducation des filles. Suivant la différence des états, elles apprennent à lire, écrire, coudre, filer, préparer la laine dont on fait les vêtemens, & veiller aux soins du ménage (2). Celles qui appartiennent aux premieres familles de la république, sont élevées avec plus de recherches. Comme dès l'âge de 10 ans, & quelquefois de 7 (3), elles paroissent dans les cérémonies réligieuses, les unes portant sur leurs têtes les corbeilles sacrées, les autres chantant des hymnes, ou exécutant des danses, divers maîtres les accoutument auparavant à diriger leur voix & leurs pas. En général, les meres exhortent leurs filles à se conduire avec sagesse (4); mais elles insistent beaucoup plus sur la nécessité de se tenir droites, d'effacer leurs épaules, de serrer leur sein avec un large ruban, d'être extrêmement sobres, & de prévenir, par toutes sortes de moyens, un embonpoint qui nuiroit à l'élégance de la taille & à la grace des mouvemens. (5).

(1) Poll. lib. 8, cap. 9, §. 106. Stob. serm. 41, p. 243. Pet. leg. Att. page 155.

(2) Xenoph. memor. lib. 5, page 836 & 840.

(3) Aristoph. in Lysist. v. 642.

(4) Xenoph. ib. p. 837.

(5) Menand. ap. Terent. eunuch. act. 2, scen. 3, v. 21.

FIN DU CHAPITRE VINGT-SIXIEME.

CHAPITRE XXVII.

Entretiens sur la musique des Grecs.

J'ALLAI voir un jour Philotime, dans une petite maison qu'il avoit hors des murs d'Athenes, sur la colline du Cynosarges, à trois stades de la porte Mélitide. La situation en étoit délicieuse. De toutes parts la vue se reposoit sur des tableaux riches & variés. Après avoir parcouru les différentes parties de la ville & de ses environs, elle se prolongeoit par-delà jusqu'aux montagnes de Salamine, de Corinthe, & même de l'Arcadie (1).

Nous passâmes dans un petit jardin que Philotime cultivoit lui-même, & qui lui fournissoit des fruits & des légumes en abondance : un bois de platanes, au milieu duquel étoit un autel consacré aux Muses, en faisoit tout l'ornement. C'est toujours avec douleur, reprit Philotime en soupirant, que je m'arrache de cette retraite. Je veillerai à l'éducation du fils d'Apollo-

(1) Stuard, the antiq. of Athens, page 9.

dore, puisque je l'ai promis; mais c'est le dernier sacrifice que je ferai de ma liberté. Comme je parus surpris de ce langage, il ajouta : Les Athéniens n'ont plus besoin d'instructions ; ils sont si aimables ! eh, que dire en effet à des gens qui tous les jours établissent pour principe, que l'agrément d'une sensation est préférable à toutes les vérités de la morale ?

La maison me parut ornée avec autant de décence que de goût. Nous trouvâmes dans un cabinet, des lyres, des instrumens de diverses formes, dont quelques-uns avoient cessé d'être en usage (1). Des livres relatifs à la musique remplissoient plusieurs tablettes. Je priai Philotime de m'indiquer ceux qui pourroient m'en apprendre les principes. Il n'en existe point, me répondit-il ; nous n'avons qu'un petit nombre d'ouvrages assez superficiels sur le genre enharmonique(2), & un plus grand nombre sur la préférence qu'il faut donner, dans l'éducation, à certaines especes de musique (3). Aucun auteur n'a jusqu'à présent entrepris d'éclaircir méthodiquement toutes les parties de cette science.

Je lui témoignai alors un desir si vif d'en

(1) Aristot. de rep. lib. 8, cap. 6.
(2) Aristox. harm. elem. lib. 8, page 2 & 4 ; lib. 2, page 36.
(3) Aristot. de rep. lib. 8, cap. 7.

avoir

avoir au moins quelque notion, qu'il ſe rendit à mes inſtances.

PREMIER ENTRETIEN.

Sur la partie technique de la Muſique.

VOus pouvez juger, dit-il, de notre goût pour la muſique, par la multitude des acceptions que nous donnons à ce mot : nous l'appliquons indifféremment à la mélodie, à la meſure, à la poéſie, à la danſe, au geſte, à la réunion de toutes les ſciences, à la connoiſſance de preſque tous les arts. Ce n'eſt pas aſſez encore ; l'eſprit de combinaiſon, qui, depuis environ deux ſiecles, s'eſt introduit parmi nous, & qui nous force à chercher par-tout des rapprochemens, a voulu ſoumettre aux loix de l'harmonie les mouvemens des corps céleſtes (1) & ceux de notre ame (2).

Ecartons ces objets étrangers. Il ne s'agit ici que de la muſique proprement dite. Je tâcherai de vous en expliquer les élémens, ſi vous me promettez de ſupporter

(1) Plin lib. 2, cap. 22. Cenſorin. cap. 13 &c.
(2) Plut. de muſ. t. 2, p 1147.

avec courage l'ennui des détails où je vais m'engager. Je le promis, & il continua de cette maniere :

On distingue dans la musique, le son, les intervalles, les accords, les genres, les modes, le rhythme ; les mutations & la mélopée (1). Je négligerai les deux derniers articles, qui ne regardent que la composition ; je traiterai succinctement des autres.

Des Sons.

Les sons que nous faisons entendre en parlant & en chantant, quoique formés par les mêmes organes, ne produisent pas le même effet. Cette différence viendroit-elle, comme quelques-uns le prétendent (2), de ce que dans le chant la voix procede par des intervalles plus sensibles, s'arrête plus long-temps sur une syllabe, est plus souvent suspendue par des repos marqués ?

Chaque espace que la voix franchit, pourroit se diviser en une infinité de parties ; mais l'organe de l'oreille, quoique susceptible d'un très-grand nombre de sensations, est moins délicat que celui de la parole, & ne peut saisir qu'une certaine quantité d'intervalles (3). Comment les

(1) Plat. de rep. lib 3, t. 2, p. 398. Euclid. introd. harm. p. 1. Aristid. Quintil. de Mus. lib. 1, p. 9.

(2) Aristox. lib. 1, p. 8. Euclid. introd. harm. p. 2.

(3) Aristox. lib. 2, p. 53.

déterminer? Les Pythagoriciens emploient le calcul ; les musiciens, le jugement de l'oreille (1).

DES INTERVALLES.

Alors Philotime prit un monocorde ou une regle (2) sur laquelle étoit tendue une corde attachée par ses deux extrêmités à deux chevalets immobiles. Nous fîmes couler un troisieme chevalet sous la corde, & l'arrêtant à ses divisions tracées sur la regle, je m'apperçus aisément que les différentes parties de la corde rendoient des sons plus aigus que la corde entiere ; que la moitié de cette corde donnoit le diapason ou l'octave ; que ses trois quarts sonnoient la quarte, & ses deux tiers la quinte. Vous voyez, ajouta Philotime, que le son de la corde totale est au son de ses parties dans la même proportion que sa longueur à celle de ses mêmes parties ; & qu'ainsi l'octave est dans le rapport de 2 à 1, ou de 1 à $\frac{1}{2}$, la quarte dans celui de 4 à 3, & la quinte de 3 à 2.

Les divisions les plus simples du monocorde nous ont donné les intervalles les plus

(1) Aristox. lib. 2, page 32. Meibon. ibid. Plut. de mus. p. 1144.

(2) Aristid. Quintil. Boeth. de mus. lib. 4, cap. 4. p. 1443.

agréables à l'oreille. En supposant que la corde totale sonne *mi* *, je les exprimerai de cette maniere : *mi la* quarte ; *mi si*, quinte ; *mi mi*, octave.

Pour avoir la double octave, il suffira de diviser par 2 l'expression numérique de l'octave, qui est $\frac{1}{2}$, & vous aurez $\frac{1}{4}$. Il me fit voir en effet que le quart de la corde entiere sonnoit la double octave.

Après qu'il m'eut montré la maniere de tirer la quarte de la quarte, & la quinte de la quinte, je lui demandai comment il détermineroit la valeur du ton. C'est, me dit-il, en prenant la différence de la quinte à la quarte, du *si* au *la* (1) ; or, la quarte, c'est-à-dire la fraction $\frac{3}{4}$, est à la quinte ; c'est-à-dire à la fraction $\frac{2}{3}$, comme 9 est à 8.

Enfin, ajouta Philotime, on s'est convaincu par une suite d'opérations, que le demi-ton, l'intervalle, par exemple, du *mi* au *fa*, est dans la proportion de 256 à 243 (2).

Au-dessous du demi-ton, nous faisons usages des tiers & des quarts de ton (3),

---

* Je suis obligé, pour me faire entendre, d'employer les syllabes dont nous nous servons pour solfier. Au lieu de *mi*, les Grecs auroient dit, suivant la différence des temps, ou l'*hypate*, ou la *mèse*, ou l'*hypate des mèses*.

(1) Aristox. elem. harm. lib. 1, p. 21.

(2) Theon. Smyrn. p. 102.

(3) Aristox. lib. 2, p. 46.

mais sans pouvoir fixer leurs rapports, sans oser nous flatter d'une précision rigoureuse ; j'avoue même que l'oreille la plus exercée a de la peine à les saisir (1).

Je demandai à Philotime si, à l'exception de ses sons presque imperceptibles, il pourroit successivement tirer d'un monocorde tous ceux dont la grandeur est déterminée, & qui forment l'échelle du systême musical. Il faudroit pour cet effet, me dit-il, une corde d'une longueur démesurée ; mais vous pouvez y suppléer par le calcul. Supposez-en une qui soit divisée en 8192 parties égales (2), & qui sonne le *si* *.

Le rapport du demi-ton, celui, par exemple, de *si* à *ut*, étant supposé de 256 à 243, vous trouverez que 256 est à 8192, comme 243 est à 7776, & qu'en conséquence ce dernier nombre doit vous donner l'*ut*.

Le rapport du ton étant, comme nous l'avons dit, de 9 à 8, il est visible qu'en retranchant le 9e. de 7776, il restera 6912 pour le *re*.

En continuant d'opérer de la même manière sur les nombres restans, soit pour les tons, soit pour les demi-tons, vous

(1) Aristox. lib. 1, p. 19.
(2) Euclid. p. 37. Aristid. Quintil. lib. 3, p. 116.
* Voyez la note à la fin du volume.

conduirez facilement votre échelle fort au-delà de la portée des voix & des instrumens, jusqu'à la cinquieme octave du *si*, d'où vous êtes parti. Elle vous sera donnée par 256, & l'*ut*, suivant par 243 ; ce qui vous fournira le rapport du demi-ton, que je n'avois fait que supposer.

Philotime faisoit tous ses calculs à mesure; & quand il les eut terminés : Il suit de là, me dit-il, que dans cette longue échelle, les tons & les demi-tons sont tous parfaitement égaux : vous trouverez aussi que les intervalles de même espece sont parfaitement justes ; par exemple, que le ton & demi, ou tierce mineure, est toujours dans le rapport de 32 à 27 ; le diton, ou tierce majeure, dans celui de 81 à 64 (1).

Mais, lui dis-je, comment vous en assurer dans la pratique ? Outre une longue habitude, répondit-il, nous employons quelquefois, pour plus d'exactitude, la combinaison des quartes & des quintes obtenues par un ou plusieurs monocordes (2). La différence de la quarte à la quinte m'ayant fourni le ton, si je veux me procurer la tierce majeure au dessous d'un ton donné, tel que *la*, je monte à la quarte *re*, de là je descends à la quinte, *sol*, je remonte à

(1) Roussier, Mus. des anc. p. 197 & 249.

(2) Aristox. lid. 2, p. 55.

la quarte *ut*, je redescends à la quinte, & j'ai le *fa*, tierce majeure au-dessous du *la*.

DES ACCORDS.

Les intervalles sont consonnans ou dissonnans (1). Nous rangeons dans la premiere classe, la quarte, la quinte, l'octave, la onzieme, la douzieme & la double octave ; mais ces trois derniers ne sont que les répliques des premiers. Les autres intervalles, connus sous le nom de dissonnans, se sont introduits peu-à-peu dans la mélodie.

L'octave est la consonnance la plus agréable (2), parce qu'elle est la plus naturelle. C'est l'accord que fait entendre la voix des enfans, lorsqu'elle est mêlée avec celle des hommes (3) ; c'est le même que produit une corde qu'on a pincée : le son, en expirant, donne lui-même son octave (4).

Philotime voulant prouver que les accords de quarte & de quinte (5) n'étoient pas moins conformes à la nature, me fit voir, sur son monocorde, que dans la déclamation soutenue, & même dans la conversation

(1) Aristox lib. 2, p. 44. Euclid. introd. harm. p. 8.
(2) Aristot. problem. t. 2, p. 766.
(3) Id. probl. 39, p. 768.
(4) Id. probl. 24 & 32.
(5) Nicom p. 16. Dionys. Halicarn. de compos. sect. 11.

familiere, la voix franchit plus ſouvent ces intervalles que les autres.

Je ne les parcours, lui dis je, qu'en paſſant d'un ton à l'autre. Eſt-ce que dans le chant les ſons qui compoſent un accord ne ſe font jamais entendre en même-temps.

Le chant, répondit-il, n'eſt qu'une ſucceſſion de ſons; les voix chantent toujours à l'uniſſon ou à l'octave, qui n'eſt diſtinguée de l'uniſſon que parce qu'elle flatte plus l'oreille (1). Quant aux autres intervalles, elle ne juge de leurs rapports que par la comparaiſon du ſon qui vient de s'écouler avec celui qui l'occupe dans le moment (2). Ce n'eſt que dans les concerts où les inſtrumens accompagnent la voix, qu'on peut diſcerner des ſons différens & ſimultanés; car la lyre & la flûte, pour corriger la ſimplicité du chant, y joignent quelquefois des traits & des variations, d'où réſultent des parties diſtinctes du ſujet principal. Mais elles reviennent bientôt de ces écarts, pour ne pas affliger trop long-temps l'oreille étonnée d'une pareille licence (3).

---

(1) Ariſtot. probl. 39, p. 763.
(2) Ariſtox lib. 1, p. 39.
(3) Plat. de leg. lib. 7, p. 812. Ariſtot. probl. 39, p. 763. Mém. de l'acad. des bell. lett. t. 3, p. 119.

DES GENRES.

Vous avez fixé, lui dis-je, la valeur des intervalles ; j'entrevois l'usage qu'on en fait dans la mélodie. Je voudrois savoir quel ordre vous leur assignez sur les instrumens. Jettez les yeux, me dit-il, sur ce tétracorde ; vous y verrez de quelle maniere les intervalles sont distribués dans notre échelle, & vous connoîtrez le systême de notre musique. Les quatre cordes de cette cithare sont disposées de façon que les deux extrêmes, toujours immobiles, sonnent la quarte en montant *mi*, *la* (1). Les deux cordes moyennes, appelées mobiles, parce qu'elles reçoivent différens degrés de tension, constituent trois genres d'harmonie ; le diatonique, le chromatique, l'enharmonique.

Dans le diatonique, les quatre cordes procédent par un demi-ton & deux tons, *mi*, *fa*, *sol*, *la* ; dans le chromatique, par deux demi-tons & une tierce mineure, *mi*, *fa*, *fa* dieze, *la* ; dans l'enharmonique, par deux quarts de ton & une tierce majeure, *mi*, *mi* quart de ton, *fa*, *la*.

Comme les cordes mobiles sont susceptibles de plus ou du moins de tension, & peuvent en conséquence produire des intervalles plus ou moins grands, il en a résulté

(1) Aristox. lib. 1, p. 22. Euclid. p. 6.

une autre eſpece de diatonique, où ſont admis les trois quarts & les cinq quarts de tôn; & deux autres eſpeces de chromatique, dans l'un deſquels le ton, à force de diſſections, ſe réſout pour ainſi dire en parcelles (1). Quant à l'enharmonique, je l'ai vu, dans ma jeuneſſe, quelquefois pratiqué ſuivant des proportions qui varioient dans chaque eſpece d'harmonie (2); mais il me paroît aujourd'hui déterminé; ainſi, nous nous en tiendrons aux formules que je viens de vous indiquer, & qui, malgré les réclamations de quelques muſiciens, ſont les plus généralement adoptées (3).

Pour étendre notre ſyſtême de muſique, on ſe contenta de multiplier les tétracordes; mais ces additions ne ſe ſont faites que ſucceſſivement. L'art trouvoit des obſtacles dans les loix que lui preſcrivoient des bornes, dans l'ignorance qui arrêtoit ſon eſſor. De toutes parts on tentoit des eſſais. En certains pays, on ajoutoit des cordes à la lyre; en d'autres, on les retranchoit (4). Enfin, l'heptacordeparut, & fixa pendant quelque temps l'attention. C'eſt cette lyre à ſept cordes. Les quatres premieres offrent à vos yeux l'ancien

(1) Ariſtox. lib. 1, p. 24.
(2) Ariſtid Quintil. lib. 1, p. 21.
(3) Ariſtox. ibid. p 22 & 23.
(4) Plut. de muſ. t. 2, p. 1144.

tétracorde *mi*, *fa*, *ſol*, *la* ; il eſt ſurmonté d'un ſecond, *la*, *ſi*, bémol, *ut*, *re*, qui procede par les mêmes intervalles, & dont la corde la plus baſſe ſe confond avec la plus haute du premier. Ces deux tétracordes s'appellent *conjoints*, parce qu'ils ſont unis par la moyenne *la*, que l'intervalle d'une quarte éloigne également de ſes deux extrêmes, *la*, *mi* en deſcendant, *la*, *re*, en montant (1).

Dans la ſuite, le muſicien Terpandre, qui vivoit, il y a environ 300 ans, ſupprima la 5e. corde, le *ſi* bémol, & lui en ſubſtitua une nouvelle plus haute d'un ton ; il obtint cette ſérie de ſons, *mi*, *fa*, *ſol*, *la*, *ut*, *re*, *mi*, dont les extrêmes ſonnent l'octave (2). Ce ſecond heptacorde ne donnant pas deux tétracordes complets, Pythagore ſuivant les uns (3), Lycaon de Samos, ſuivant d'autres (4), en corrigea l'imperfection, en inſérant une huitieme corde à un ton au deſſus de *la*.

Philotime prenant une cithare montée à huit cordes ; Voilà, me dit il, l'octacorde qui réſulta de l'addition de la huitieme corde. Il eſt compoſé de deux tétracordes, mais

(1) Eraſtocl. ap. Ariſtox. lib. 1, p. 5.
(2) Ariſtot. probl. 7 & 32, t. 4, p. 763.
(3) Nicom. harmon man. lib. 1, p. 9.
(4) Boeth. de muſ. lib. 1, cap. 20.

disjoins, c'est à-dire, séparés l'un de l'autre, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*, *ut*, *re*, *mi*. Dans le premier heptacorde, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si* bémol, *ut*, *re*, toutes les cordes homologues sonnoient la quarte, *mi la*, *fa si*, bémol, *sol ut*, *la re*. Dans l'octacorde, elles font entendre la quinte, *mi si*, *fa ut*, *sol re*, *la mi* (1).

L'octave s'appelloit alors *harmonie*, parce qu'elle renfermoit la quarte & la quinte ; c'est-à-dire toutes les consonnances (2) ; & comme ces intervalles se rencontrent plus souvent dans l'octacorde, que dans les autres instrumens, la lyre octacorde fut regardée, & l'est encore, comme le systême le plus parfait pour le genre diatonique ; & de là vient que Pythagore (3), ses disciples & les autres philosophes de nos jours (4), renferment la théorie de la musique dans les bornes d'une octave ou de deux tétracordes.

Après d'autres tentatives pour augmenter le nombre des cordes (5), on ajouta un troisieme tétracorde au-dessous du premier (6),

(1) Nicom. man. lib. 1, p. 14.
(2) Id. ibid. p. 17.
(3) Plut. de mus. t. 2, p. 1145.
(4) Phil'ol. ap. Nicom. p. 17. Aristot. probl. 19, t. 2, p. 763. Id. ap. Plut. de mus. p. 1139.
(5) Plut. in Agul. t. 1, p. 799. Suid. in *Timoth.* &c.
(6) Nicom. lib. 1, p. 212.

& l'on obtint l'endécacorde, composé de 11 cordes (1), qui donnent cette suite de sons, *si*, *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*, *ut*, *re*, *mi*. D'autres musiciens commencent à disposer sur leur lyre quatre, & même jusqu'à cinq tétracordes *.

Philotime me montra ensuite des cithares, plus propres à exécuter certains chants, qu'à fournir le modele d'un systême. Tel étoit le Magadis dont Anacréon se servoit quelquefois (2). Il étoit composé de 20 cordes qui se réduisoient à 10, parce que chacune étoit accompagnée de son octave. Tel étoit encore l'Epigonium, inventé par Epigonus d'Ambracie, le premier qui pinça les cordes au lieu de les agiter avec l'archet (3); autant que je puis me le rappeller, ses 40 cordes, réduites à 20, par la même raison, n'offroient qu'un triple heptacorde qu'on pouvoit approprier aux trois genres, ou à trois modes différens.

Avez-vous évalué, lui dis-je, le nombre des tons & des demi-tons que la voix & les instrumens peuvent parcourir, soit dans le grave, soit dans l'aigu? La voix, me dit-il, ne parcourt pour l'ordinaire que deux octaves

---

(1) Plut. de mus. p. 1136. Pausan. lib. 3, p. 237. Mém. de l'acad. des bell. lett. t. 13, p. 241.

* Voyez la note à la fin du volume.

(2) Anacr. ap. Athen. lib. 14, p. 634.

(3) Poll. lib. 4, cap. 9, §. 59. Athen. lib. 4, p. 183.

& une quinte. Les instrumens embrassent une plus grande étendue (1). Nous avons des flûtes qui vont au-delà de la troisieme octave. En général, les changemens qu'éprouve chaque jour le systême de notre musique, ne permettent pas de fixer le nombre des sons dont elle fait usage. Les deux cordes moyennes de chaque tétracorde, sujettes à différens degrés de tension, font entendre, à ce que prétendent quelques-uns, suivant la différence de trois genres & de leurs especes, les trois quarts, le tiers, le quarts, & d'autres moindres subdivisions du ton : ainsi, dans chaque tétracorde, la deuxieme corde donne quatre especes d'*ut* ou de *fa* ; & la troisieme, six especes de *re* ou de *sol* (2). Elles en donneroient une infinité, pour ainsi dire, si l'on avoit égard aux licences des musiciens, qui, pour varier leur harmonie, haussent ou baissent à leur gré les cordes mobiles de l'instrument, & en tirent des nuances de sons que l'oreille ne peut apprécier (3).

DES MODES.

La diversité des modes fait éclore de nouveaux sons. Elevez ou baissez d'un ton

(1) Aristox. lib. 1, p. 20. Euclid. p. 13.
(2) Id. lib. 2, p. 51.
(3) Id. ibid. p. 48 & 49.

ou d'un demi-ton les cordes d'une lyre ; vous paſſez dans une autre mode. Les nations qui, dans les ſiecles reculés, cultiverent la muſique, ne s'accorderent point ſur le ton fondamental du tétracorde, comme aujourd'hui encore des peuples voiſins partent d'une époque différente pour compter les jours de leurs mois (1). Les Doriens exécutoient le même chant à un ton plus bas que les Phrygiens; & ces derniers, à un ton plus bas que les Lydiens : de là les dénominations des modes Dorien, Phrygien & Lydien. Dans le premier, la corde la plus baſſe du tétracorde eſt *mi* ; dans le ſecond, *fa* dieze ; dans le troiſieme, *ſol* dieze. D'autres modes ont été dans la ſuite ajoutés aux premiers : tous ont plus d'une fois varié, quant à la forme (2). Nous en voyons paroître de nouveaux (3), à meſure que le ſyſtême s'étend, ou que la muſique éprouve des viciſſitudes ; & comme dans un temps de révolution, il eſt difficile de conſerver ſon rang, les muſiciens cherchent à rapprocher d'un quart de ton les modes Phrygien & Lydien, ſéparés de tout temps l'un de l'autre par l'intervalle d'un ton (4). Des queſtions intermi-

(1) Id. ibid p. 37.
(2) Id. lib. 1, p. 23.
(3) Plut. de muſ. p. 1136.
(4) Ariſtox. lib. 2, p. 37.

nables s'élevent sans cesse sur la position, l'ordre & le nombre des autres modes. J'écarte des détails dont je n'adoucirois pas l'ennui en le partageant avec vous ; l'opinion qui commence à prévaloir admet treize modes (1) à un demi-ton de distance l'un de l'autre, rangés dans cet ordre, en commençant par l'Hypodorien, qui est le plus grave.

Hypodorien, ...	*si*.
Hypophrygien grave, . . .	*ut*.
Hypophrygien aigu, ...	*ut* dieze.
Hypolydien grave, ...	*re*.
Hypolydien aigu, ...	*re* dieze.
Dorien, ...	*mi*.
Ionien, ...	*fa*.
Phrygien, ...	*fa* dieze.
Eolien ou Lydien grave, . .	*sol*.
Lydien aigu, ...	*sol* dieze.
Mixolydien grave, ...	*la*.
Mixolydien aigu, ...	*la* dieze.
Hypermixolydien, ...	*si*.

Tous ces modes ont un caractere particulier. Ils reçoivent moins du ton principal que de l'espece de poésie & de mesure, des modulations & des traits de chant qui leur sont affectés, & qui les distinguent

(1) Id. ap. Euclid. page 19. Aristid. Quintil. lib. 1, p. 22.

aussi

aussi essentiellement, que la différence des proportions & des ornemens distingue les ordres d'architecture.

Va voix peut passer d'un mode ou d'un genre à l'autre ; mais cette transition ne pouvant se faire sur les instrumens qui ne sont percés ou montés que pour certains genres ou certaines modes, les musiciens emploient deux moyens. Quelquefois ils ont sous la main plusieurs flûtes ou plusieurs cithares, pour les substituer adroitement l'une à l'autre (1). Plus souvent ils tendent sur une lyre (2) toutes les cordes qu'exigent la diversité des genres & des modes *. Il n'y a pas même long-temps qu'un musicien plaça sur les trois faces d'un trépied mobile, trois lyres montées, la premiere, sur le mode Dorien ; la seconde, sur le Phrygien ; la troisieme, sur le Lydien. A la plus légere impulsion, le trépied tournoit sur son axe, & procuroit à l'artiste la facilité de parcourir les trois modes sans interruption. Cet instrument, qu'on avoit admiré, tomba dans l'oubli après la mort de l'inventeur (3).

(1) Aristid. Quintil. de mus. lib. 2, p. 92.

(2) Plat. de rep. lib. 3, p. 399.

* Platon dit qu'en bannissant la plupart des modes, la lyre aura moins de cordes. On multiplioit donc les cordes suivant le nombre des modes.

(3) Athen lib. 14, p. 637.

MANIÈRE DE SOLFIER.

Les tétracordes sont désignés par des noms relatifs à leur position dans l'échelle musicale ; & les cordes, par des noms relatifs à leur position dans chaque tétracorde. La plus grave de toutes, le *si*, s'appelle l'*hypate*, ou la principale ; celle qui la suit en montant ; la *parhypate*, ou la voisine de la principale.

Je vous interromps, lui dis-je, pour vous demander si vous n'avez pas des mots plus courts pour chanter un air dénué de paroles. Quatre voyelles, répondit-il, l'*é* bref, l'*a*, l'*è* grave, l'*ô* long, précédées de la consonne *t*, expriment les quatre sons de chaque tétracorde (1), excepté que l'on retranche le premier de ces monosyllabes, lorsqu'on rencontre un son commun à deux tétracordes. Je m'explique : si je veux solfier cette série de sons donnés par les deux premiers tétracordes, *si*, *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, je dirai *té*, *ta*, *tè*, *tô*, *ta*, *tè*, *tô*, & ainsi de suite.

DES NOTES.

J'ai vu quelquefois, repris-je, de la musique écrite : je n'y démêlois que des

(1) Aristid. Quintil. lib. 2, p. 94.

lettres tracées horisontalement sur une même ligne, correspondantes aux syllabes des mots placés au-dessous, les unes entieres ou mutilées, les autres posées en différens sens. Il nous falloit des notes, répliqua-t-il, nous avons choisi les lettres; il nous en falloit beaucoup à cause de la diversité des modes, nous avons donné aux lettres des positions ou des configurations différentes. Cette maniere de noter est simple, mais défectueuse. On a négligé d'approprier une lettre à chaque son de la voix, à chaque corde de la lyre. Il arrive de là que le même caractere, étant commun à des cordes qui appartiennent à divers tétracordes *, ne sauroit spécifier leurs différens degrés d'élévation, & que les notes du genre diatonique sont les mêmes que celles du chromatique & de l'enharmonique (1). On les multipliera sans doute un jour; mais il en faudra une si grande quantité (2), que la mémoire des commençans en sera peut-être surchargée *.

En disant ces mots, Philotime traçoit sur des tablettes un air que je savois par cœur. Après l'avoir examiné, je lui fis

(1) Aristox. lib. 2, p. 40.

(2) Alyp. introd. p. 3. Gaudent. p. 25. Bacch. pag. Aristid. Quintil. p. 26.

* Voyez la note à la fin du volume.

observer que les signes mis sous mes yeux pourroient suffire en effet pour diriger ma voix, mais qu'ils n'en régloient pas les mouvemens. Ils sont déterminés, répondit-il, par les syllabes longues & breves dont les mots sont composés; par le rhythme, qui constitue une des plus essentielles parties de la musique & de la poésie.

Du Rhythme.

Le rhythme, en général, est un mouvement successif & soumis à certaines proportions (1). Vous le distinguez dans le vol d'un oiseau, dans les pulsations des arteres, dans les pas d'un danseur, dans les périodes d'un discours. En poésie, c'est la durée relative des instans que l'on emploie à prononcer les syllabes d'un vers; en musique, la durée relative des sons qui entrent dans la composition d'un chant.

Dans l'origine de la musique, son rhythme se modela exactement sur celui de la poésie. Vous savez que dans notre langue, toute syllabe est breve ou longue. Il faut un instant pour prononcer une breve, deux pour une longue. De la réunion de plusieurs syllabes longues ou breves se forme le

(1) Mém. de l'acad. des bell. lett. tome 5, page 152. Plat. de leg. lib. 3, t. 2, p. 664, 665.

pied ; & de la réunion de plusieurs pieds, la mesure du vers. Chaque pied a un mouvement, un rhythme, divisé en deux temps, l'un pour le frappé, l'autre pour le levé.

Homere & les poëtes ses contemporains employoient communément le vers héroïque, dont six pieds mesurent l'étendue, & contiennent chacun deux longues, ou une longue suivie de deux breves. Ainsi, quatre instans syllabiques constituent la durée du pied, & vingt-quatre de ces instans, la durée du vers.

On s'étoit dès-lors apperçu qu'un mouvement trop uniforme régloit la marche de cette espece de vers ; que plusieurs mots expressifs & sonores en étoient bannis, parce qu'ils ne pouvoient s'assujettir à son rhythme ; que d'autres, pour y figurer, avoient besoin de s'appuyer sur un mot voisin. On essaya, en conséquence, d'introduire quelques nouveaux rhythmes dans la poésie (1). Le nombre en est depuis considérablement augmenté par les soins d'Archiloque, d'Alcée, de Sapho, & de plusieurs autres poëtes. On les classe aujourd'hui sous trois genres principaux :

Dans le premier, le levé est égal au frappé ; c'est la mesure à deux temps égaux.

(1) Aristot. de poet. t. 2, p. 654.

Dans le second, la durée du levé eſt double de celle du frappé ; c'eſt la meſure à deux temps inégaux, ou à trois temps égaux. Dans le troiſieme, le levé eſt à l'égard du frappé comme 3 eſt à 2, c'eſt-à-dire, qu'en ſuppoſant les notes égales, il en faut 3 pour un temps, & 2 pour l'autre. On connoît un quatrieme genre où le rapport des temps eſt comme 3 à 4, mais on en fait rarement uſage.

Outre cette différence dans les genres, il en réſulte une plus grande encore, tirée du nombre des ſyllabes affectées à chaque temps d'un rhythme. Ainſi, dans le premier genre, le levé & le frappé peuvent chacun être compoſés d'un inſtant ſyllabique, ou d'une ſyllabe breve ; mais ils peuvent l'être auſſi de 2, de 4, de 6, & même de 8 inſtans ſyllabiques ; ce qui donne quelquefois pour la meſure entiere une combinaiſon de ſyllabes longues & breves, qui équivant à 16 inſtans ſyllabiques. Dans le ſecond genre, cette combinaiſon peut être de 18 de ces inſtans : enfin, dans le troiſieme, un des temps peut recevoir depuis 3 breves juſqu'à 15 ; & l'autre depuis 1 breve juſqu'à 10, ou leurs équivalens ; de maniere que la meſure entiere comprenant 25 inſtans ſyllabiques, excede d'un de ces inſtans la portée du vers épique, & peut embraſſer juſqu'à 18 ſyllabes longues ou breves.

Si, à la variété que jette dans le rhythme

ce courant plus ou moins rapide d'inſtans ſyllabiques, vous joignez celle qui provient du mêlange & de l'entrelacement des rhythmes, & celle qui naît du goût du muſicien, lorſque, ſelon le caractere des paſſions qu'il veut exprimer, il preſſe ou ralentit la meſure, ſans néanmoins en altérer les proportions, vous en conclurez que dans un concert notre oreille doit être ſans ceſſe agitée par des mouvemens ſubits qui la réveillent & l'étonnent.

Des lignes placées à la tête d'une piece de muſique en indiquent le rhythme ; & le coryphée, du lieu le plus élevé de l'orcheſtre, l'annonce aux muſiciens & aux danſeurs attentifs à ſes geſtes (1). J'ai obſervé, lui dis-je, que les maîtres des chœurs battent la meſure, tantôt avec la main, tantôt avec le pied (2). J'en ai vu même dont la chauſſure étoit armée de fer ; & je vous avoue que ces percuſſions bruyantes troubloient mon attention & mon plaiſir. Philotime ſourit, & continua.

Platon compare la poéſie dépouillée du chant, à un viſage qui perd ſa beauté en perdant la fleur de la jeuneſſe (3). Je comparerois le chant dénué du rhythme à des traits réguliers, mais ſans ame &

(1) Ariſtot. probl. t. 2, p. 770.
(2) Mém. de l'acad. des bell. Letr. t. 5, p 160.
(3) Plat. de rep. lib. 10, t. 2, p. 600.

sans expression. C'est sur-tout par ce moyen, que la musique excite les émotions qu'elle nous fait éprouver. Ici le musicien n'a, pour ainsi dire, que le mérite du choix ; tous les rhythmes ont des propriétés inhérentes & distinctes. Que la trompette frappe à coups redoublés un rhythme vif, impétueux, vous croirez entendre les cris des combattans, & ceux des vainqueurs ; vous vous rappellerez nos chants belliqueux & nos danses guerrieres.

Que plusieurs voix transmettent à votre oreille des sons qui se succédent avec lenteur & d'une maniere agréable, vous entrerez dans le recueillement : si leurs chants contiennent les louanges des dieux, vous vous sentirez disposé au respect qu'inspire leur présence ; & c'est ce qu'opere le rhythme, qui, dans nos cérémonies religieuses, dirige les hymnes & les danses.

Le caractere des rhythmes est déterminé au point que la transposition d'une syllabe suffit pour le changer. Nous admettons souvent dans la versification deux pieds, l'*iambe* & le *trochée*, également composés d'une longue & d'une breve ; avec cette différence que l'*iambe* commence par une breve, & le *trochée* par une longue. Celui-ci convient à la pesanteur d'une danse rustique, l'autre à la chaleur d'un dialogue

dialogue animé (1). Comme à chaque pas l'*iambe* semble redoubler l'ardeur, & le *trochée* perdre la sienne ; c'est avec le premier que les auteurs satyriques poursuivent leurs ennemis ; avec le second, que les dramatiques font quelquefois mouvoir les chœurs des vieillards sur la scene (2).

Il n'est point de mouvemens dans la nature & dans nos passions, qui ne retrouvent dans les diverses especes de rhythmes, des mouvemens qui leur correspondent & qui deviennent leur image (3). Ces rapports sont tellement fixés, qu'un chant perd tout ses agrémens dès que sa marche est confuse, & que notre ame ne reçoit pas aux termes convenus la succession périodique des sensations qu'elle attend. Aussi les entrepreneurs de nos spectacles & de nos fêtes ne cessent-ils d'exercer les acteurs auxquels ils confient le soin de leur gloire. Je suis même persuadé que la musique doit une grande partie de ses succès à la beauté de l'exécution, & sur-tout à l'attention scrupuleuse avec laquelle les chœurs (4)

(1) Aristot. de poet. cap. 4. Id. de rhetor. lib. 3, cap. 8.

(2) Aristoph. in Acharn. v. 203. Schol. ibid.

(3) Aristot. de rep. lib. 8, t. 2, p. 455.

(4) Id. probl. 22, t. 2, p. 765.

s'assujettissent au mouvement qu'on leur imprime.

Mais, ajouta Philotime, il est temps de finir cet entretien; nous le reprendrons demain, si vous le jugez à propos : je passerai chez vous, avant que de me rendre chez Apollodore.

SECOND ENTRETIEN.

Sur la partie morale de la Musique.

LE lendemain, je me levai au moment où les habitans de la campagne apportent des provisions au marché, & ceux de ville se répandent tumultueusement dans les rues (1). Le ciel étoit calme & serein; une fraîcheur délicieuse pénétroit mes sens interdits. L'orient étinceloit de feux, & toute la terre soupiroit après la présence de cet astre qui semble tous les jours la reproduire. Frappé de ce spectacle, je ne m'étois point apperçu de l'arrivée de Philotime. Je vous ai surpris, me dit-il, dans une espece de ravissement. Je ne cesse de l'éprouver, lui ré-

(1) Aristoph. in eccles. v. 278.

pondis-je, depuis que je suis en Grece : l'extrême pureté de l'air qu'on y respire, & les vives couleurs dont les objets s'y parent à mes yeux, semblent ouvrir mon ame à de nouvelles sensations. Nous prîmes de là occasion de parler de l'influence du climat (1). Philotime attribuoit à cette cause l'étonnante sensibilité des Grecs, sensibilité, disoit-il, qui est pour eux une source intarissable de plaisirs & d'erreurs, & qui semble augmenter de jour en jour. Je croyois au contraire, repris-je, qu'elle commençoit à s'affoiblir. Si je me trompe, dites-moi donc pourquoi la musique n'opere plus les mêmes prodiges qu'autrefois.

C'est, répondit-il, qu'elle étoit autrefois plus grossiere ; c'est que les nations étoient encore dans l'enfance. Si à des hommes dont la joie n'éclateroit que par des cris tumultueux, une voix accompagnée de quelque instrument faisoit entendre une mélodie très-simple, mais assujettie à certaines regles, vous les verriez bien-tôt, transportés de joie, exprimer leur admiration par les plus fortes hyperboles : voilà ce qu'éprouverent les peuples de la Grece avant la guerre de Troie. Am-

(1) Hippocr. de aer, cap. 55, &c. Plat. in Tim. t. 3, page 24.

phion animoit par ses chants les ouvriers qui construisoient la forteresse de Thebes, comme on l'a pratiqué depuis lorsqu'on a refait les murs de Messene (1) ; on publia que les murs de Thebes s'étoient élevés aux sons de sa lyre. Orphée tiroit de la sienne un petit nombre de sons agréables ; on dit que les tigres déposoient leur fureur à ses pieds.

Je ne remonte pas à ces siecles reculés, repris-je ; mais je vous cite les Lacédémoniens divisés entre eux, & tout-à-coup réunis par les accords harmonieux de Terpandre (2) ; les Athéniens entraînés par les chants de Solon dans l'île de Salamine, au mépris d'un décret qui condamnoit l'orateur assez hardi pour proposer la conquête de cette île (3) ; les mœurs des Arcadiens adoucies par la musique (4), & je ne sais combien d'autres faits qui n'auront point échappé à vos recherches.

Je les connois assez, me dit-il, pour vous assurer que le merveilleux disparoît, dès qu'on les discute (5). Terpandre & Solon dûrent leurs succès plutôt à la poésie

(1) Pausan. lib. 4, cap. 27.
(2) Plut. de mus. t. 2, pag. 1146. Diod. Sic. fragm. t. 2, p. 639.
(3) Id. in Solon. t. 1, p. 82.
(4) Polyb. lib. 4, p. 289. Athen. lib. 14, p. 626.
(5) Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. tom. 5, p. 133.

qu'à la musique, & peut-être encore moins à la poésie qu'à des circonstances particulieres. Il falloit bien que les Lacédémoniens eussent commencé à se lasser de leurs divisions, puisqu'ils consentirent à écouter Terpandre. Quant à la révocation du décret obtenu par Solon, elle n'étonnera jamais ceux qui connoissent la légéreté des Athéniens.

L'exemple des Arcadiens est plus frappant. Ces peuples avoient contracté dans un climat rigoureux & dans des travaux pénibles, une férocité qui les rendoit malheureux. Leurs premiers législateurs s'apperçurent de l'impression que le chant faisoit sur leurs ames. Ils les jugerent susceptibles du bonheur, puisqu'ils étoient sensibles. Les enfans apprirent à célébrer les dieux & les héros du pays. On établit des fêtes, des sacrifices publics, des pompes solemnelles, des danses de jeunes garçons & de jeunes filles. Ces institutions, qui subsistent encore, rapprocherent insensiblement ces hommes agrestes. Ils devinrent doux, humains, bienfaisans. Mais combien de causes contribuerent à cette révolution! La poésie, le chant, la danse, des assemblées, des fêtes, des jeux; tous les moyens enfin qui, en les attirant par l'attrait du plaisir, pouvoient leur inspirer le goût des arts & l'esprit de société.

On dut s'attendre à des effets à peu près

semblables, tant que la musique, étroitement unie à la poésie, grave & décente comme elle, fut destinée à conserver l'intégrité des mœurs. Mais depuis qu'elle a fait de si grands progrès, elle a perdu l'auguste privilége d'instruire les hommes, & de les rendre meilleurs. J'ai entendu plus d'une fois ces plaintes, lui dis je, je les ai vu plus souvent traiter de chimériques. Les uns gémissent sur la corruption de la musique, les autres se félicitent de sa perfection. Vous avez encore des partisans de l'ancienne; vous en avez un plus grand nombre de la nouvelle. Autrefois les législateurs regardoient la musique comme une partie essentielle de l'éducation (1): les philosophes ne la regardent presque plus aujourd'hui que comme un amusement honnête (2). Comment se fait-il qu'un art qui a tant de pouvoir sur nos ames, devienne moins utile en devenant plus agréable?

Vous le comprendrez peut-être, répondit-il, si vous comparez l'ancienne musique avec celle qui s'est introduite presque de nos jours. Simple dans son origine, plus riche & plus variée dans la suite, elle anima successivement les vers

(1) Tim. Locr. ap. Plat. t. 3, p. 104.
(2) Aristot. de rep. lib. 8, cap. 3, t. 2, p. 451.

d'Hésiode, d'Homere, d'Archiloque, de Terpandre, de Simonide & de Pindare. Inséparable de la poésie, elle en empruntoit les charmes, ou plutôt elle lui prêtoit les siens; car toute son ambition étoit d'embellir sa compagne.

Il n'y a qu'une expression pour rendre dans toute sa force une image ou un sentiment. Elle excite en nous des émotions d'autant plus vives, qu'elle fait seule retentir dans nos cœurs la voix de la nature. D'où vient que les malheureux trouvent avec tant de facilité le secret d'attendrir & de déchirer nos ames? C'est que leurs accens & leurs cris sont le mot propre de la douleur. Dans la musique vocale, l'expression unique est l'espece d'intonation qui convient à chaque parole, à chaque vers (1). Or, les anciens poëtes, qui étoient tout à la fois musiciens, philosophes, législateurs, obligés de distribuer eux-mêmes dans leurs vers l'espèce de chant dont ces vers étoient susceptibles, ne perdirent jamais de vue ce principe. Les paroles, la mélodie, le rhythme, ces trois puissans agens dont la musique se sert pour imiter (2), confiés à la même main, dirigeoient leurs efforts

(1) Tartin. tratt. di mus. p. 141.
(2) Plat. de rep. lib. 3, t. 2, p. 398. Aristot. de poet. cap. 1, t. 2, p. 652, Aristid. Quintil. lib. 1, p. 6.

de maniere que tout concouroit également à l'unité de l'expression.

Ils connurent de bonne heure les genres diatonique, chromatique, harmonique; & après avoir démêlé leur caractere, ils assignerent à chaque genre l'espece de poésie qui lui étoit la mieux assortie (1). Ils employerent nos trois principaux modes, & les appliquerent par préférence aux trois especes de sujets qu'ils étoient presque toujours obligés de traiter. Il falloit animer au combat une nation guerriere, ou l'entretenir de ses exploits; l'harmonie Dorienne prêtoit sa force & sa majesté (2). Il falloit, pour l'instruire dans la science du malheur, mettre sous ses yeux de grands exemples d'infortune; les élégies, les complaintes emprunterent les tons perçans & pathéthiques de l'harmonie Lydienne (3). Il falloit enfin la remplir de respect & de reconnoissance envers les dieux; la Phrygienne * fut destinée aux cantiques sacrés (4).

La plupart de ces cantiques, appelés *nomes*, c'est-à-dire, loix ou modeles (5),

(1) Plut de mus. t. 2, p. 1142. Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. t. 15, p. 372.

(2) Plat. de rep. lib. 3, t. 2, p. 399. Plut. ibid. p. 1136 & 1137.

(3) Plut. ibid. p. 1136.

* Voyez la Note à la fin du volume.

(4) Plat. de rep. ibid. Chron. de Parof.

(5) Poll. lib. 4, cap. 9, §. 66. Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. t. 10, p. 218.

étoient divisés en plusieurs parties, & renfermoient une action. Comme on devoit y reconnoître le caractere immuable de la divinité particuliere qui en recevoit l'hommage ; on leur avoit prescrit des régles dont on ne s'écartoit presque jamais (1).

Le chant, rigoureusement asservi aux paroles, étoit soutenu par l'espece d'instrument qui leur convenoit le mieux. Cet instrument faisoit entendre le même son que la voix (2), & lorsque la danse accompagnoit le chant, elle peignoit fidellement aux yeux le sentiment ou l'image qu'il transmettoit à l'oreille.

La lyre n'avoit qu'un petit nombre de sons, & le chant que très-peu de variétés. La simplicité des moyens employés par la musique, assuroit le triomphe de la poésie ; & la poésie, plus philosophique & plus instructive que l'histoire, parce qu'elle choisit de plus beaux modeles (3), traçoit de grands caracteres, & donnoit de grandes leçons de courage, de prudence & d'honneur. Philotime s'interrompit en cet endroit, pour me faire entendre quelques morceaux de cette ancienne musique, & sur-tout des

---

(1) Plut de muf. t 2, p. 1133. Plat. de leg. lib. 3, t. 2, p. 700.
(2) Plut. ibid. p. 1141.
(3) Aristot. de poet. cap. 9. Batt. ibid. p. 248.

airs d'un poëte nommé Olympe, qui vivoit il y a environ neuf siecles : ils ne roulent que sur un petit nombre de cordes (1), ajouta-t-il, & cependant ils font en quelque façon le désespoir de nos compositeurs modernes *.

L'art fit des progrès; il acquit plus de modes & de rhythmes ; la lyre s'enrichit de cordes. Mais pendant long-temps les poëtes, ou rejetterent ces nouveautés, ou n'en userent que sobrement, toujours attachés à leurs anciens principes, & sur-tout extrêmement attentifs à ne pas s'écarter de la décence & de la dignité (2) qui caractérisoient la musique.

De ces deux qualités si essentielles aux beaux arts, quand ils ne bornent pas leurs effets aux plaisirs des sens, la premiere tient à l'ordre; la seconde, à la beauté. C'est la décence ou convenance qui établit une juste proportion entre le style & le sujet qu'on traite, qui fait que chaque objet, chaque idée, chaque passion a sa couleur, son ton, son mouvement (3), qui, en conséquence rejette comme des défauts les beautés déplacées, & ne permet

(1) Plut. ibid. p. 1137.
* Voyez la note à la fin de volume.
(2) Plut. de mus. tom. 2, p. 1140. Athen. lib. 14, p. 631.
(3) Dionys. Halicar. de struct. orat sect. 20.

jamais que des ornemens distribués au hasard nuisent à l'intérêt principal. Comme la dignité tient à l'élévation des idées & des sentimens, le poëte qui en porte l'empreinte dans son ame, ne s'abandonne pas à des imitations serviles (1). Ses conceptions sont hautes, & son langage est celui d'un médiateur qui doit parler aux dieux, & instruire les hommes (2).

Telle étoit la double fonction dont les premiers poëtes furent si jaloux de s'acquitter. Leurs hymnes inspiroient la piété; leurs poëmes, le desir de la gloire; leurs élégies, la fermeté dans les revers. Des chants faciles, nobles, expressifs, fixoient aisément dans la mémoire les exemples avec les préceptes; & la jeunesse, accoutumée de bonne heure à répéter ces chants, y puisoit avec plaisir l'amour du devoir, & l'idée de la vraie beauté.

Il me semble, dis-je alors à Philotime, qu'une musique si sévere n'étoit guere propre à exciter les passions. Vous pensez donc, reprit-il en souriant, que les passions des Grecs n'étoient pas assez actives. La nation étoit fiere & sensible; en lui donnant de trop fortes émotions, on risquoit de pousser trop loin ses vices & ses vertus.

(1) Plat. de rep. lib. 3, t. 2, p. 395, &c.
(2) Plut. de mus. t. 2. p. 1140.

Ce fut aussi une vue profonde dans ses législateurs, d'avoir fait servir la musique à modérer son ardeur dans le sein des plaisirs, ou sur le chemin de la victoire. Pourquoi dès les siecles les plus reculés admit-on dans les repas l'usage de chanter les dieux & les héros, si ce n'est pour prévenir les excès du vin (1), alors d'autant plus funestes, que les ames étoient plus portées à la violence ? Pourquoi les généraux de Lacédémone jettent-ils parmi les soldats un certain nombre de joueurs de flûte, & les font-ils marcher à l'ennemi au son de cet instrument, plutôt qu'au bruit éclatant de la trompette ? N'est-ce pas pour suspendre le courage impétueux des jeunes Spartiates, & les obliger à garder leurs rangs (2) ?

Ne soyez donc point étonné qu'avant même l'établissement de la philosophie, les états les mieux policés aient veillé avec tant de soin à l'immutabilité de la saine musique (3), & que depuis, les hommes les plus sages, convaincus de la nécessité de calmer, plutôt que d'exciter nos passions,

(1) Plut. de mus. p. 1146. Athen. lib. 14, p. 627.

(2) Thucyd. lib. 5, cap 70. Aul. Gell. lib. 1, cap. 11. Aristot. ap. eumd. ibid Plut. de irâ, t. 2, page 458. Polyb lib. 4, p. 289 Athen. lib. 11, p 517. Id. lib. 14, p. 627.

(3) Plut. de mus. p. 1146.

aient reconnu que la musique dirigée par la philosophie, est un des plus beaux présens du ciel, une des plus belles institutions des hommes (1).

Elle ne sert aujourd'hui qu'à nos plaisirs. Vous avez pu entrevoir que sur la fin de son regne elle étoit menacée d'une corruption prochaine, puisqu'elle acquéroit de nouvelles richesses. Polymneste, tendant ou relâchant à son gré les cordes de la lyre, avoit introduit des accords inconnus jusqu'à lui (2). Quelques musiciens s'étoient exercés à composer pour la flûte des airs dénués de paroles (3); bientôt après on vit dans les jeux pythiques des combats où l'on n'entendoit que le son de ces instrumens (4): enfin, les poëtes, & sur-tout les auteurs de cette poésie hardie & turbulente, connue sous le nom de Dithyrambique, tourmentoient à la fois la langue, la mélodie & le rhythme, pour les plier à leur fol enthousiasme (5). Cependant l'ancien goût prédominoit encore. Pindare, Pra-

---

(1) Tim. Locr. ap. Plat t. 3, p. 104. Plat. de rep. lib. 3, t. 2, p. 410. Diotogen. ap. Stob. p. 251.

(2) Plut. de mus. page 1114. Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. t. 15, p. 318.

(3) Plut. ibid. p. 1134 & 1141.

(4) Pausan. lib. 10, p. 813. Mém. de l'Acad. t. 32, p. 444.

(5) Plat. de leg. lib. 3, t. 2, p. 700. Schol. Aristoph. in nub. v. 332.

tinas, Lamprus, d'autres Lyriques célebres, le soutinrent dans sa décadence (1). Le premier fleurissoit lors de l'expédition de Xerxès, il y a 120 ans environ. Il vécut assez de temps pour être le témoin de la révolution préparée par les innovations de ses prédécesseurs, favorisée par l'esprit d'indépendance que nous avoient inspiré nos victoires sur les Perses. Ce qui l'accéléra le plus, ce fut la passion effrénée que l'on prit tout-à-coup pour la musique instrumentale, & pour la poésie dithyrambique. La premiere nous apprit à nous passer des paroles; la seconde, à les étouffer sous des ornemens étrangers.

La musique, jusqu'alors soumise à la poésie (2), en secoua le joug avec l'audace d'un esclave révolté; les musiciens ne songerent plus qu'à se signaler par des découvertes. Plus ils multiplioient les procédés de l'art, plus ils s'écartoient de la nature (3). La lyre & la cithare firent entendre un plus grand nombre de sons. On confondit les propriétés des genres, des modes, des voix & des instrumens. Les chants, assignés auparavant aux diverses especes de poésie, furent appliqués sans choix à chacune en

---

(1) Plut. ibid. p. 1143.
(2) Plat. ap. Athen. lib. 14, p. 617.
(3) Tartin. tratt. mus. p. 148.

particulier (1). On vit éclore des accords inconnus, des modulations inusitées, des inflexions de voix souvent dépourvues d'harmonie (2). La loi fondamentale & précieuse du rhythme fut ouvertement violée, & la même syllabe fut affectée de plusieurs sons (3); bizarrerie qui devroit être aussi révoltante dans la musique, qu'elle le seroit dans la déclamation.

A l'aspect de tant de changemens rapides, Anaxilas disoit, il n'y a pas long-temps, dans une de ses comédies, que la musique, ainsi que la Libye, produisoit tous les ans quelque nouveau monstre (4).

Les principaux auteurs de ces innovations ont vécu dans le siecle dernier, ou vivent encore parmi nous; comme s'il étoit de la destinée de la musique de perdre son influence sur les mœurs, dans le temps où l'on parle le plus de philosophie & de morale. Plusieurs d'entre eux avoient beaucoup d'esprit, & de grands talens (5). Je nommerai Mélanippide, Cinésias, Phrynis (6), Polyidès (7) si célebre par sa tragédie

(1) Plat. de leg. lib. 3, t. 2, p. 700.
(2) Pherecr. ap. Plut. de mus. t. 2, p. 1141.
(3) Aristoph. in ran. v. 1349, 1390. Schol. ibid.
(4) Athen. lib. 14, p. 623.
(5) Plat. de leg. lib. 3, t. 2, p. 700.
(6) Pherecr. ibid.
(7) Aristot. de poet. cap. 16, t. 2, p. 664.

d'Iphigénie, Timothée de Milet, qui s'est exercé dans tous les genres de poésie & qui jouit encore de sa gloire dans un âge très avancé. C'est celui de tous qui a le plus outragé l'ancienne musique. La crainte de passer pour novateur l'avoit d'abord arrêté (1) ; il mêla dans ses premieres compositions de vieux airs, pour tromper la vigilance des magistrats, & ne pas trop choquer le goût qui régnoit alors ; mais bientôt, enhardi par le succès, il ne garda plus de mesures.

Outre la licence dont je viens de parler, des musiciens inquiets veulent arracher de nouveaux sons au tétracorde. Les uns s'efforcent d'insérer dans le chant une suite de quarts de ton (2), ils fatiguent les cordes, redoublent les coups d'archet, approchent l'oreille pour surprendre au passage une nuance de son qu'ils regardent comme le plus petit intervalle commensurable (3). La même expérience en affermit d'autres dans une opinion diamétralement opposée. On se partage sur la nature du son (4), sur les accords dont il faut faire usage (5), sur les formes introduites dans le chant, sur

(1) Plut. de mus. t. 2, p. 1132.
(2) Aristox. harm. elem. lib. 2, p. 53.
(3) Plat. de rep. lib. 7, t. 2, p. 531.
(4) Aristox. lib. 1, p. 3.
(5) Id. lib. 2, p. 36.

les talens & les ouvrages de chaque chef de parti. Epigonus, Eraſtoclès (1), Pythagore de Zacynthe, Agénor de Mytilene, Antigénide, Dorion, Timothée (2), ont des diſciples qui en viennent tous les jours aux mains, & qui ne ſe réuniſſent que dans leur ſouverain mépris pour la muſique ancienne qu'il traitent du ſurannée (3).

Savez-vous qui a le plus contribué à nous inſpirer ce mépris ? Ce ſont des Ioniens (4) ; c'eſt ce peuple qui n'a pu défendre ſa liberté contre les Perſes, & qui dans un pays fertile & ſous le plus beau ciel du monde (5), ſe conſole de cette perte dans le ſein des arts & de la volupté. Sa muſique légere, brillante, parée de graces, ſe reſſent en même temps de la molleſſe qu'on reſpire dans ce climat fortuné (6). Nous eûmes quelque peine à nous accoutumer à ſes accens. Un de ces Ioniens, Timothée dont je vous ai parlé, fut d'abord ſifflé ſur notre théatre : mais Euripide, qui connoiſſoit le génie de ſa nation, lui prédit qu'il régneroit bientôt ſur la ſcene ; & c'eſt ce qui eſt

(1) Ariſtox. lib. 1, p. 5.
(2) Plut. de muſ. p. 1138, &c.
(3) Id. ibid. p. 1135.
(4) Ariſtid. Quintil. lib. 1, p. 37.
(5) Herodot. lib. 1, cap. 142.
(6) Plut. in Lyc. t. 1, p. 41. Lucian. harm. t. 1, 851. Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. t. 13, p. 208.

arrivé (1). Enorgueilli de ce succès, il se rendit chez les Lacédémoniens avec sa cithare de onze cordes, & ses chants efféminés. Ils avoient déjà réprimé deux fois l'audace des nouveaux musiciens (2). Aujourd'hui même, dans les pieces que l'on présente au concours, ils exigent que la modulation exécutée sur son instrument à sept cordes, ne roule que sur un ou deux modes (3). Quelle fut leur surprise aux accords de Timothée ! Quelle fut la sienne à la lecture d'un décret émané des rois & des éphores ! On l'accusoit d'avoir, par l'indécence, la variété & la mollesse de ses chants, blessé la majesté de l'ancienne musique, & entrepris de corrompre les jeunes Spartiates. On lui prescrivoit de retrancher quatre cordes de sa lyre, en ajoutant qu'un tel exemple devoit à jamais écarter les nouveautés qui donnent atteinte à la sévérité des mœurs (4). Il faut observer que le décret est à peu près du temps où les Lacédémoniens remporterent à Ægos-Potamos cette célebre victoire qui les rendit maîtres d'Athenes.

---

(1) Plut. an seni, &c. t. 2, p. 795.

(2) Athen p. 628. Plut. in Agid. t. 1, p. 799. Id. in Lacon instit. p. 238.

(3) Plut. de mus. t. 2, p. 1142.

(4) Boeth. de mus. lib. 1, cap. 1. Not. Bullia'd. in Theon. Smyrn. p. 295.

Parmi nous, des ouvriers, des mercenaires décident du sort de la musique ; ils remplissent le théâtre, assistent aux combats de musique, & se constituent les arbitres du goût. Comme il leur faut des secousses plutôt que des émotions, plus la musique devint hardie, enluminée, fougueuse, plus elle excita leurs transports (1). Des philosophes eurent beau s'écrier (2) qu'adopter de pareilles innovations, c'étoit ébranler les fondemens de l'état * ; en vain les auteurs dramatiques percerent de mille traits ceux qui cherchoient à les introduire (3). Comme ils n'avoient point de décrets à lancer en faveur de l'ancienne musique, les charmes de son ennemie ont fini par tout subjuguer. L'une & l'autre ont eu le même sort que la vertu & la volupté, quand elles entrent en concurrence.

Parlez de bonne foi, dis-je alors à Philotime, n'avez-vous pas quelquefois éprouvé la séduction générale ? Très-souvent, répondit-il : je conviens que la musique actuelle est supérieure à l'autre par ses ri-

(1) Aristot. de rep. lib. 8, p. 458 & 459.
(2) Plat. de rep. lib. 4, t. 2, p. 424.
* Voyez la note à la fin du volume.
(3) Aristoph in nub v. 965 ; in ran v 1339 ; Schol. ibid. Prat. ap. Athen. lib. 14, p. 617. Pherecr. ap. Plut. de mus. t. 2, 1141.

chesses & par ses agrémens ; mais je soutiens qu'elle n'a pas d'objet moral. J'estime dans les productions des anciens un poëte qui me fait aimer mes devoirs ; j'admire dans celles des modernes un musicien qui me procure du plaisir. Et ne pensez-vous pas, repris-je avec chaleur, qu'on doit juger de la musique par le plaisir qu'on en retire (1) ?

Non, sans doute, répliqua-t-il, si ce plaisir est nuisible, ou s'il en remplace d'autres moins vifs, mais plus utiles. Vous êtes jeunes, & vous avez besoin d'émotions fortes & fréquentes(2). Cependant, comme vous rougiriez de vous y livrer, si elles n'étoient pas conformes à l'ordre, il est visible que vous devez soumettre à l'examen de la raison vos plaisirs & vos peines, avant que d'en faire la regle de vos jugemens & de votre conduite.

Je crois devoir établir ce principe : Un objet n'est digne de notre empressement, que lorsqu'au-delà des agrémens qui le parent à nos yeux, il renferme en lui une bonté, une utilité réelle (3). Ainsi, la nature qui veut nous conduire à ses fins par l'attrait du plaisir, & qui jamais ne

---

(1) Plat. de leg. lib. 2, t. 2, p. 668.
(2) Id. ibid p. 664.
(3) Plat. de leg. lib. 2, t. 2, p. 667.

borna la sublimité de ses vues à nous procurer des sensations agréables, a mis dans les alimens une douceur qui nous attire, & une vertu qui opere la conservation de notre espece. Ici le plaisir est un premier effet, & devient un moyen pour lier la cause à un second effet plus noble que le premier. Il peut arriver que la nourriture étant également saine, & le plaisir également vif, l'effet ultérieur soit nuisible; enfin, si certains alimens propres à flatter le goût, ne produisoient ni bien ni mal, le plaisir seroit passager, & n'auroit aucune suite. Il résulte de là que c'est moins par le premier effet que par le second, qu'il faut décider si nos plaisirs sont utiles, funestes ou indifférens.

Appliquons ce principe. L'imitation que les arts ont pour objet, nous affecte de diverses manieres; tel est son premier effet. Il en existe quelquefois un second plus essentiel, souvent ignoré du spectateur & de l'artiste lui-même : elle modifie l'ame (1) au point de la plier insensiblement à des habitudes qui l'embellissent ou la défigurent. Si vous n'avez jamais réfléchi sur l'immense pouvoir de l'imitation, considérez jusqu'à quelle profondeur deux de nos sens, l'ouïe & la vue, transf-

(1) Aristot. de rep. lib. 8, t. 2, p. 455.

mettent à notre ame les impreſſions qu'ils reçoivent ; avec quelle facilité un enfant entouré d'eſclaves copie leurs diſcours & leurs geſtes, s'approprie leurs inclinations & leur baſſeſſe (1).

Quoique la peinture n'ait pas, à beaucoup près, la même force que la réalité, il n'en eſt pas moins vrai que ſes tableaux ſont des ſcenes où j'aſſiſte, ſes images des exemples qui s'offrent à mes yeux. La plupart des ſpectateurs n'y cherchent que la fidélité de l'imitation, & l'attrait d'une ſenſation paſſagere ; mais les philoſophes y découvrent ſouvent, à travers les preſtiges de l'art, le germe d'un poiſon caché. Il ſemble à les entendre que nos vertus ſont ſi pures ou ſi foibles, que le moindre ſouffle de la contagion peut les flétrir ou les détruire. Auſſi en permettant aux jeunes gens de contempler à loiſir les tableaux de Denys, les exhortent-ils à ne pas arrêter leurs regards ſur ceux de Pauſon, à les ramener fréquemment ſur ceux de Polygnote (2). Le premier a peint les hommes tels que nous les voyons ; ſon imitation eſt fidelle, agréable à la vue, ſans danger, ſans utilité pour les mœurs. Le ſecond, en

---

(1) Plat. de rep. lib. 3, t. 2, p. 395.

(2) Ariſtot. de rep. lib. 8, cap. 5, p 455. Id. de poet. cap. 2, t. 2, p. 653.

donnant à ses personnages des caracteres & des fonctions ignobles, a dégradé l'homme ; il l'a peint plus petit qu'il n'est : ses images ôtent à l'héroïsme son éclat, à la vertu sa dignité. Polygnote en représentant les hommes plus grands & plus vertueux que nature, éleve nos pensées & nos sentimens vers des modeles sublimes, & laisse fortement empreinte dans nos ames l'idée de la beauté morale, avec l'amour de la décence & de l'ordre.

Les impressions de la musique sont plus immédiates, plus profondes & plus durables que celles de la peinture (1) ; mais ses imitations, rarement d'accord avec nos vrais besoins, ne sont presque plus instructives. Et en effet, quelle leçon me donne ce joueur de flûte, lorsqu'il contrefait sur le théâtre le chant du rossignol (2), & dans nos jeux le sifflement du serpent (3) ; lorsque dans un morceau d'exécution, il vient heurter mon oreille d'une multitude de sons, rapidement accumulés l'un sur l'autre (4) ? J'ai vu Platon demander ce que ce bruit signifioit, &, pendant que la plupart des spectateurs

---

(1) Aristot. de rep. lib 8, t. 2, p 455.
(2) Aristoph in av. v. 223.
(3) Strab. lib 9. p. 421.
(4) Plat. de leg. lib. 2, t. 2, p. 669.

applaudiſſoient avec tranſport aux hardieſſes du muſicien (1), le taxer d'ignorance & d'oſtentation ; de l'une, parce qu'il n'avoit aucune notion de la vraie beauté ; de l'autre, parce qu'il n'ambitionnoit que la vaine gloire de vaincre une difficulté *.

Quel effet encore peuvent opérer des paroles qui, traînées à la ſuite du chant, briſées dans leur tiſſu, contrariées dans leur marche, ne peuvent partager l'attention que les inflexions & les agrémens de la voix fixent uniquement ſur la mélodie ? Je parle ſur-tout de la muſique qu'on entend au théâtre (2) & dans nos jeux ; car dans pluſieurs de nos cérémonies religieuſes, elle conſerve encore ſon ancien caractere.

En ce moment, des chants mélodieux frapperent nos oreilles. On célébroit ce jour-là une fête en l'honneur de Théſée(3). Des chœurs compoſés de la plus brillante jeuneſſe d'Athenes, ſe rendoient au temple de ce héros. Ils rappeloient ſa victoire ſur le Minotaure, ſon arrivée dans cette ville, & le retour des jeunes Athéniens dont il avoit briſé les fers. Après les avoir écoutés avec attention, je dis à Phi-

(1) Ariſtot. de rep. lib. 8, cap. 6, t. 2, p. 457.
* Voyez la Note à la fin du volume.
(2) Plut. de muſ. t. 2, p. 1136.
(3) Id. in Theſ. t. 1, p. 17.

lotime : Je ne sais si c'est la poésie, le chant, la précision du rhythme, l'intérêt du sujet, ou la beauté ravissante des voix (1) que j'admire le plus. Mais il me semble que cette musique remplit & éleve mon ame. C'est, reprit vivement Philotime, qu'au lieu de s'amuser à remuer nos petites passions, elle va réveiller jusqu'au fond de nos cœurs les sentimens les plus honorables à l'homme, les plus utiles à la société, le courage, la reconnoissance, le dévouement à la patrie ; c'est que de son heureux assortiment avec la poésie, le rhythme & tous les moyens dont vous venez de parler, elle reçoit un caractere imposant de grandeur & de noblesse ; qu'un tel caractere ne manque jamais son effet, & qu'il attache d'autant plus ceux qui sont faits pour le saisir, qu'il leur donne une plus haute opinion d'eux-mêmes. Et voilà ce qui justifie la doctrine de Platon. Il désireroit que les arts, les jeux, les spectacles, tous les objets extérieurs, s'il étoit possible, nous entourassent de tableaux qui fixeroient sans cesse nos regards sur la véritable beauté. L'habitude de la contempler deviendroit pour nous une sorte d'instinct, & notre ame seroit contrainte de diriger

---

(1) Xenoph. memor. lib. 3, p. 765.

ſes efforts ſuivant l'ordre & l'harmonie qui brillent dans ce divin modele (1).

Ah, que nos artiſtes ſont éloignés d'atteindre à la hauteur de ces idées ! Peu ſatisfaits d'avoir anéanti les propriétés affectées aux différentes parties de la muſique, ils violent encore les regles des convenances les plus communes. Déjà la danſe, ſoumiſe à leurs caprices, devient tumultueuſe, impétueuſe, quand elle devroit être grave & décente ; déjà on inſere dans les entre-actes de nos tragédies des fragmens de poéſie & de muſique étrangers à la piece, & les chœurs ne ſe lient plns à l'action (2).

Je ne dis pas que de pareils déſordres ſoient la cauſe de notre corruption ; mais ils l'entretiennent & la fortifient. Ceux qui les regardent comme indifférens, ne ſavent pas qu'on maintient la regle autant par les rites & les manieres que par les principes ; que les mœurs ont leurs formes comme les loix, & que le mépris des formes détruit peu à peu tous les liens qui uniſſent les hommes.

On doit reprocher encore à la muſique actuelle cette douce molleſſe, ces ſons enchanteurs qui tranſportent la multitude, &

(1) Plat. de rep. lib. 3, t. 2, p. 401.
(2) Ariſtot. de poet. cap. 18, t. 2, p. 666.

dont l'expreſſion, n'ayant pas d'objet déterminé, eſt toujours interprétée en faveur de la paſſion dominante. Leur unique effet eſt d'énerver de plus en plus une nation où les ames ſans vigueur, ſans caractere, ne ſont diſtinguées que par les différens degrés de leur puſillanimité.

Mais, dis-je à Philotime, puiſque l'ancienne muſique a de ſi grands avantages, & la moderne de ſi grands agrémens, pourquoi n'a-t-on pas eſſayé de les concilier? Je connois un muſicien nommé Téléſias, me répondit-il, qui en forma le projet il y a quelques années (1). Dans ſa jeuneſſe, il s'étoit nourri des beautés ſéveres qui régnent dans les ouvrages de Pindare & de quelques autres poëtes lyriques. Depuis, entraîné par les productions de Philoxene, de Timothée & des poëtes modernes, il voulut rapprocher ces différentes manieres. Mais malgré ſes efforts, il retomboit toujours dans celle de ſes premiers maîtres, & ne retira d'autre fruit de ſes veilles, que de mécontenter les deux partis.

Non, la muſique ne ſe relevera plus de ſa chute. Il faudroit changer nos idées, & nous rendre nos vertus. Or, il eſt plus difficile de réformer une nation que de la po-

(1) Plut. de muſ. t. 2, p. 1142.

licer. Nous n'avons plus de mœurs, ajouta-t-il, nous aurons des plaiſirs. L'ancienne muſique convenoit aux Athéniens vainqueurs à Marathon ; la nouvelle convient à des Athéniens vaincus à Ægos-Potamos.

Je n'ai plus qu'une queſtion à vous faire, lui dis-je : Pourquoi apprendre à votre éleve un art ſi funeſte ? à quoi ſert-il en effet ? A quoi il ſert, reprit-il en riant ! de hochet aux enfans de tout âge, pour les empêcher de briſer les meubles de la maiſon (1). Il occupe ceux dont l'oiſiveté ſeroit à craindre dans un gouvernement tel que le nôtre ; il amuſe ceux qui, n'étant redoutables que par l'ennui qu'ils traînent avec eux, ne ſavent à quoi dépenſer leur vie.

Lyſis apprendra la muſique, parce que, deſtiné à remplir les premieres places de la république, il doit ſe mettre en état de donner ſon avis ſur les pieces que l'on préſente au concours, ſoit au théâtre, ſoit aux combats de muſique. Il connoîtra toutes les eſpeces d'harmonie, & n'accordera ſon eſtime qu'à celles qui pourront influer ſur ſes mœurs (2). Car malgré ſa dépravation, la muſique peut nous donner encore quelques leçons utiles (3). Ces pro-

(1) Ariſtot. de rep. lib. 8, cap. 6, t. 2, p. 456.
(2) Id. ibid. cap. 7, t. 2, p. 458.
(3) Id. ibid. cap. 6, p. 456.

cédés pénibles, ces chants de difficile exécution, qu'on se contentoit d'admirer autrefois dans nos spectacles, & dans lesquels on exerce si laborieusement aujourd'hui les enfans (1), ne fatigueront jamais mon éleve. Je mettrai quelques instrumens entre ses mains, à condition qu'il ne s'y rendra jamais aussi habile que les maîtres de l'art. Je veux qu'une musique choisie remplisse agréablement ses loisirs, s'il en a; le délasse de ses travaux, au lieu de les augmenter; & modere ses passions, s'il est trop sensible (2). Je veux enfin qu'il ait toujours cette maxime devant les yeux: que la musique nous appelle au plaisir; la philosophie, à la vertu; mais que c'est par le plaisir & par la vertu que la nature nous invite au bonheur (3).

(1) Id. ibid. p. 457.
(2) Id. ibid. cap. 7, p. 458.
(3) Aristot. de rep. lib. 8, cap. 5, t. 2, p. 454.

FIN DU CHAPITRE VINGT-SEPTIEME.

CHAPITRE XXVIII.

Suite des mœurs des Athéniens.

J'AI dit plus haut * qu'en certaines heures de la journée, les Athéniens s'assembloient dans la place publique, ou dans les boutiques dont elle est entourée. Je m'y rendois souvent, soit pour apprendre quelque nouvelle, soit pour étudier le caractere de ce peuple.

J'y rencontrai un jour un des principaux de la ville qui se promenoit à grands pas. Sa vanité ne pouvoit être égalée que par sa haine contre la Démocratie; de tous les vers d'Homere il n'avoit retenu que cette sentence: Rien n'est si dangereux que d'avoir tant de chef (1).

Il venoit de récevoir une légere insulte: Non, disoit-il en fureur, il faut que cet homme ou moi abandonnions la ville; car, aussi bien n'y a-t-il plus moyen d'y tenir: si je siége à quelque tribunal, j'y suis accablé par la foule des plaideurs, ou par les cris

* Voyez le chapitre XX de cet ouvrage.

(1) Homer. iliad. lib. 2, v. 204.

des avocats. A l'assemblée générale, un homme de néant, sale & mal vêtu, a l'insolence de se placer auprès de moi (1). Nos orateurs sont vendus à ce peuple, qui tous les jours met à la tête de ses affaires des gens que je ne voudrois pas mettre à la tête des miennes (2). Dernierement il étoit question d'élire un général ; je me leve ; je parle des emplois que j'ai remplis à l'armée ; je montre mes blessures, & l'on choisit un homme sans expérience & sans talens (3). C'est Thésée qui, en établissant l'égalité, est l'auteur de tous ces maux. Homere avoit bien plus de raison : Rien n'est si dangereux que d'avoir tant de chefs. En disant cela, il repoussoit fierement ceux qu'il trouvoit sur ses pas, refusoit le salut presque à tout le monde ; & s'il permettoit à quelqu'un de ses cliens de l'aborder, c'étoit pour lui rappeller hautement les services qu'il lui avoit rendus (4).

Dans ce moment, un de ses amis s'approcha de lui : Eh bien, s'écria-t-il, dira-t-on encore que je suis un esprit chagrin, que j'ai de l'humeur ? Je viens de gagner

(1) Theophr. charact. cap. 26.
(2) Isocr. de pac. t. 1, p. 388.
(3) Xenoph. memorab. lib. 3, p. 765.
(4) Theophr. ibid. cap. 24.

mon procès, tout d'une voix à la vérité ; mais mon avocat n'avoit-il pas oublié dans son plaidoyer les meilleurs moyens de ma cause ? Ma femme accoucha hier d'un fils, & l'on m'en félicite comme si cette augmentation de famille n'apportoit pas une diminution réelle dans mon bien. Un de mes amis, après les plus tendres sollicitations, consent à me céder le meilleur de ses esclaves. Je m'en rapporte à son estimation. Savez-vous ce qu'il fait ? Il me le donne à un prix fort au-dessous de la mienne. Sans doute cet esclave a quelque vice caché (1). Je ne sais quel poison secret se mêle toujours à mon bonheur.

Je laissai cet homme déplorer ses infortunes, & je parcourus les différens cercles que je voyois autour de la place. Ils étoient composés de gens de tout âge & de tout état. Des tentes les garantissoient des ardeurs du soleil.

Je m'assis auprès d'un riche Athénien, nommé Philandre. Son parasite Criton cherchoit à l'intéresser par des flatteries outrées, & à l'égayer par des traits de méchanceté. Il imposoit silence, il applaudissoit avec transport quand Philandre parloit, & mettoit un pan de sa robe sur sa bouche pour ne pas éclater, quand il

(1) Theophr. charact. cap. 17.

échappoit à Philandre quelque fade plaisanterie. Voyez, lui disoit-il, comme tout le monde a les yeux fixés sur vous : hier dans le portique on ne tarissoit pas sur vos louanges ; il fut question du plus honnête homme de la ville ; nous étions plus de trente, tous les suffrages se réunirent en votre faveur (1). Cet homme, dit alors Philandre, que je vois là bas, vêtu d'une robe si brillante, & suivi de trois esclaves, n'est-ce pas Apollodore, fils de Pasion, ce riche banquier? C'est lui-même, répondit le parasite. Son faste est révoltant, & il ne se souvient plus que son pere avoit été esclave (2). Et cet autre, reprit Philandre, qui marche après lui la tête levée ? Son pere s'appelloit d'abord Sosie, répondit Criton, & comme il avoit été à l'armée, il se fit nommer Sosistrate (3) *. Il fut ensuite inscrit au nombre des citoyens. Sa mere est de Thrace, & sans doute d'une illustre origine ; car les femmes qui viennent de ce pays éloigné, ont autant de prétentions à la naissance, que de facilité dans les mœurs. Le fils est un frippon, moins

(1) Theophr. charact. cap. 2.
(2) Demosth pro Phorm. p. 965.
(3) Theophr. charact. cap. 18.
* Sosie est le nom d'un esclave ; Sosistrate, celui d'un homme libre. *Srateia* signifie armée.

cependent qu'Hermogene, Corax & Therſite, qui cauſent enſemble à quatre pas de nous. Le premier eſt ſi avare, que même en hiver ſa femme ne peut ſe baigner qu'à l'eau froide (1); le ſecond ſi variable, qu'il repréſente vingt hommes dans un même jour; le troiſieme ſi vain, qu'il n'a jamais eu de complice dans les louanges qu'il ſe donne, ni de rival dans l'amour qu'il a pour lui-même.

Pendant que je me tournois pour voir une partie de dés, un homme vint à moi d'un air empreſſé: Savez-vous la nouvelle? me dit-il: Non, répondis-je. — Quoi, vous l'ignorez! Je ſuis ravi de vous l'apprendre. Je la tiens de Nicératès qui arrive de Macédoine. Le roi Philippe a été battu par les Illyriens; il eſt priſonnier; il eſt mort. — Comment! eſt-il poſſible? — Rien n'eſt ſi certain. Je viens de rencontrer deux de nos Archontes; j'ai vu la joie peinte ſur leurs viſages. Cependant n'en dites rien, & ſur tout ne me citez point. Il me quitte auſſi-tôt pour communiquer ce ſecret à tout le monde (2).

Cet homme paſſe ſa vie à forger des nouvelles, me dit alors un gros Athénien qui étoit aſſis auprès de moi. Il ne s'occupe

---

(1) Theophr. charact. cap. 28.
(2) Id. ibid. cap. 8.

que de choses qui ne le touchent point. Pour moi, mon intérieur me suffit. J'ai une femme que j'aime beaucoup ; & il me fit l'éloge de sa femme (1). Hier, je ne pus pas souper avec elle ; j'étois prié chez un de mes amis ; & il me fit la description du repas. Je me retirai chez moi assez content. Mais j'ai fait cette nuit un rêve qui m'inquiete ; & il me raconta son rêve ; ensuite il me dit pesamment, que la ville fourmilloit d'étrangers ; que les hommes d'aujourd'hui ne valoient pas ceux d'autrefois ; que les denrées étoient à bas prix ; qu'on pourroit espérer une bonne récolte, s'il venoit à pleuvoir. Après m'avoir demandé le quantieme du mois (2), il se leva ponr aller souper avec sa femme.

Eh quoi! me dit un Athénien qui survint tout-à-coup, & que je cherchois depuis long-temps, vous avez la patience d'écouter cet ennuyeux personnage! Que ne faisiez-vous comme Aristote? Un grand parleur s'empara de lui, & le fatiguoit par des récits étrangers. Eh bien, lui disoit-il, n'êtes-vous pas étonné? Ce qui m'étonne, répondit Aristote, c'est qu'on ait des oreilles pour vous entendre, quand on a des pieds

(1) Theophr. charact. cap. 3.
(2) Id. ibid.

pour vous échapper (1). Je lui dis alors que j'avois une affaire à lui communiquer, & je voulus la lui expliquer. Mais lui, de m'arrêter à chaque mot. Oui, je fais de quoi il s'agit; je pourrois vous le raconter au long; continuez, n'omettez aucune circonstance; fort bien; vous y êtes; c'est cela même. Voyez combien il étoit nécessaire d'en conférer ensemble. A la fin, je l'avertis qu'il ne cessoit de m'interrompre; je le sais, répondit-il; mais j'ai un extrême besoin de parler. Cependant je ne ressemble point à l'homme qui vient de vous quitter. Il parle sans réflexion, & je crois être à l'abri de ce reproche; témoin le discours que je fis dernierement à l'assemblée: vous n'y étiez pas; je vais vous le réciter. A ces mots, je voulus profiter du conseil d'Aristote. Mais il me suivit toujours perlant, toujours déclamant (2).

Je me jettai au milieu d'un groupe formé autour d'un devin qui se plaignoit de l'incrédulité des Athéniens. Il s'écrioit: Lorsque dans l'assemblée générale je parle des choses divines, & que je vous dévoile l'avenir, vous vous moquez de moi, comme d'un fou; cependant l'événement a toujours justifié mes prédictions. Mais vous portez

(1) Plut. de garrul. t. 2, p 503.
(2) Theophr. charact. cap 7.

envie à ceux qui ont des lumieres ſupérieures aux vôtres (1).

Il alloit continuer, lorſque nous vîmes paroître Diogene. Il arrivoit de Lacédémone. » D'où venez-vous? lui demanda quelqu'un : De l'appartement des hommes à » celui des femmes, répondit-il (2). Y » avoit-il beaucoup de monde aux jeux » olympiques? lui dit un autre:— Beaucoup » de ſpectateurs, & peu d'hommes (3) ». Ces réponſes furent applaudies; & à l'inſtant il ſe vit entouré d'une foule d'Athéniens qui cherchoient à tirer de lui quelque repartie. « Pourquoi, lui diſoit celui-ci ! » mangez-vous dans le marché ? — C'eſt » que j'ai faim dans le marché (4) ». Un » autre lui fit cette queſtion : Comment » puis je me venger de mon ennemi? — En » devenant plus vertueux (5). Diogene ! » lui dit un troiſieme, on vous donne bien » des ridicules. — Mais je ne les reçois » pas (6) ». Un étranger né à Mynde, voulut ſavoir comment il avoit trouvé cette ville : « J'ai conſeillé aux habitans, répon» dit-il, d'en fermer les portes, de peur

(1) Plat. in Eutyphr. t. 1, p. 3.
(2) Diog. Laert. lib. 6, §. 59.
(3) Id. ibid. §. 60.
(4) Id. ibid. §. 58.
(5) Plut. de aud poet. t. 2, p. 21.
(6) Diog. Laert. lib. 6, §. 54.

» qu'elle ne s'enfuie (1) « C'est qu'en effet cette ville, qui est très-petite, a de très-grandes portes. Le parasite Criton étant monté sur une chaise, lui demanda pourquoi on l'appelloit chien : — « Parce que je » caresse ceux qui me donnent de quoi « vivre, que j'aboie contre ceux dont » j'essuie des refus, & que je mords les » méchans (2). Et quel est, reprit le para- » site, l'animal le plus dangereux ? — Parmi » les animaux sauvages, le calomniateur ; » parmi les domestiques, le flatteur (3). »

A ces mots, les assistans firent des éclats de rire ; le parasite disparut, & les attaques continuerent avec plus de chaleur. « Dio- » gene, d'où êtes-vous ? lui dit quelqu'un : » Je suis citoyen de l'univers, répondit- » il (4). Eh non, reprit un autre, il est de » Sinope ; les habitans l'ont condamné à » sortir de leur ville. — Et moi, je les ai » condamnés à y rester (5) ». Un jeune homme, d'une jolie figure, s'étant avancé, se servit d'une expression dont l'indécence fit rougir un de ses amis de même âge que lui. Diogene dit au second : « Courage, » mon enfant ; voilà les couleurs de la

(1) Id. ibid. §. 57.
(2) Id. ibid. §. 60.
(3) Id. ibid. §. 51.
(4) Id. ibid. §. 63.
(5) Diog. Laert. lib. 6, §. 49.

» vertu (1) «. En s'adressant au premier : » N'avez-vous pas de honte, lui dit-il, de » tirer une lame de plomb d'un fourreau » d'ivoire (2) » ? Le jeune homme en fureur lui ayant appliqué un soufflet : « Eh bien ! » reprit-il sans s'émouvoir, vous m'ap- » prenez une chose ; c'est que j'ai besoin » d'un casque (3). Quel fruit, lui demanda- » t-on tout de suite, avez-vous retiré de » votre philosophie ? — Vous le voyez, » d'être prêt à tous les événemens (4). ».

Dans ce moment, Diogene, sans vouloir quitter sa place, recevoit, sur sa tête, de l'eau qui tomboit du haut d'une maison ; comme quelques-uns des assistans paroissoient le plaindre, Platon qui passoit par hasard leur dit : « Voulez-vous que votre » pitié lui soit utile ? faites semblant de ne » le pas voir (5) ».

Je trouvai un jour, au portique de Jupiter, quelques Athéniens qui agitoient des questions de philosophie. Non, disoit tristement un vieux disciple d'Héraclite, je ne puis contempler la nature sans un secret effroi. Les êtres insensibles ne sont que

(1) Id. ibid. §. 54.
(2) Id. ibid. §. 55.
(3) Id. ibid. §. 41.
(4) Id. ibid. §. 63.
(5) Id. ibid. §. 41.

dans un état de guerre ou de ruine ; ceux qui vivent dans les airs, dans les eaux & sur la terre, n'ont reçu la force ou la ruse, que pour se poursuivre & se détruire. J'égorge & je dévore moi-même l'animal que j'ai nourri de mes mains, en attendant que de vils insectes me dévorent à leur tour.

Je repose ma vue sur des tableaux plus rians, dit un jeune partisan de Démocrite. Le flux & le reflux des générations ne m'afflige pas plus que la succession périodique des flots de la mer ou des feuilles des arbres (1). Qu'importe que tels individus paroissent ou disparoissent ? La terre est une scene qui change à tous momens de décoration. Ne se couvre-t-elle pas tous les ans de nouvelles fleurs, de nouveaux fruits ? Les atômes dont je suis composé, après s'être séparés, se réuniront un jour, & je revivrai sous une autre forme (2).

Hélas ! dit un troisieme, le dégré d'amour ou de haine, de joie ou de tristesse dont nous sommes affectés, n'influe que trop sur nos jugemens (3). Malade, je ne vois

(1) Mimner. ap. Stob. serm. 96, p. 528. Simonid. ap. eumd. p. 530.

(2) Plin. hist. nat. lib. 7, cap. 55, t. 1, p. 411. Bruck. hist. philos. t. 1, p. 1195.

(3) Arist. de rhet. lib. 1, cap. 2, t. 2, p. 515.

dans

dans la nature qu'un ſyſtême de deſtruction ; en ſanté, qu'un ſyſtême de reproduction.

Elle eſt l'un & l'autre, répondit un quatrieme. Quand l'univers ſortit du chaos, les êtres intelligens dûrent ſe flatter que la ſageſſe ſuprême daigneroit leur dévoiler le motif de leur exiſtence ; mais elle renferma ſon ſecret dans ſon ſein, & adreſſant la parole aux cauſes ſecondes, elle ne prononça que ces deux mots : Détruiſez, reproduiſez (1). Ces mots ont fixé pour jamais la deſtinée du monde.

Je ne ſais pas, reprit le premier, ſi c'eſt pour ſe jouer, ou pour un deſſein ſérieux, que les dieux nous ont formés (2) ; mais je ſais que le plus grand des malheurs eſt de naître ; le plus grand des bonheurs, de mourir (3). La vie, diſoit Pindare, n'eſt que le rêve d'une ombre (4) : image ſublime, & qui d'un ſeul trait peint tout le néant de l'homme. La vie, diſoit Socrate, ne doit être que la méditation de la mort (5) :

---

(1) Æſop. ap. Stob. ſerm. 103, p. 564.

(2) Plat. de leg. lib. 1, t. 2, p. 644.

(3) Sophocl. in Œdip. Colon. v. 1289. Bacchyl. & alii ap. Stob. ſerm. 96, page 530 & 531. Cicer. tuſcul. lib. 1, cap. 48, t. 2, p. 273.

(4) Pind. in pythic. od. 8, v. 136.

(5) Plat. in Phœdon. t. 1, p. 64 & 67. Id. ap. Clem. Alex. ſtromat. lib. 5, p. 686.

paradoxe étrange, de ſuppoſer qu'on nous oblige de vivre, pour nous apprendre à mourir.

L'homme naît, vit & meurt dans un même inſtant; & dans cet inſtant ſi fugitif, qu'elle complication de ſouffrances! Son entrée dans la vie s'annonce par des cris & par des pleurs; dans l'enfance & dans l'adoleſcence, des maîtres qui le tyranniſent, des devoirs qui l'accablent (1); vient enſuite une ſucceſſion effrayante de travaux pénibles, de ſoins dévorans, de chagrins amers, de combats de toute eſpece; & tout cela ſe termine par une vieilleſſe qui le fait mépriſer, & un tombeau qui le fait oublier.

Vous n'avez qu'à l'étudier. Ses vertus ne ſont que l'échange de ſes vices; il ne ſe ſouſtrait à l'un que pour obéir à l'autre (2). S'il ne ſe ſert pas de ſon expérience, c'eſt un enfant qui commence tous les jours à naître; s'il en fait uſage, c'eſt un vieillard qui n'a que trop vécu.

Il avoit par deſſus les animaux deux inſignes avantages, la prévoyance & l'eſpérance. Qu'a fait la nature? Elle les a cruellement empoiſonnés par la crainte.

---

(1) Sophocl. in Œdip. Colon. v. 1290, &c. Axioch. ap. Plat. t. 3, p. 366. Teleſ. ap. Stob. p. 535.
(2) Plat. in Phædon. t. 1, p. 69.

Quel vide dans tout ce qu'il fait ! que de variétés & d'inconséquences dans ses penchans & dans ses projets ! je vous le demande : Qu'est-ce que l'homme ?

Je vais vous le dire, répondit un jeune étourdi qui entra dans ce moment. Il tira de dessous sa robe, une petite figure de bois ou de carton, dont les membres obéissoient à des fils qu'il tendoit & relâchoit à son gré (1). Ces fils, dit-il, sont les passions qui nous entraînent tantôt d'un côté & tantôt de l'autre (2) : Voilà tout ce que j'en sais. Et il sortit.

Notre vie, disoit un disciple de Platon, est tout à la fois une comédie & une tragédie : sous le premier aspect, elle ne pouvoit avoir d'autre nœud que notre folie ; sous le second, d'autre dénouement que la mort ; & comme elle participe de la nature de ces deux drames, elle est mêlée de plaisirs & de douleurs (3).

La conversation varioit sans cesse. L'un nioit l'existence du mouvement ; l'autre, celle des objets qui nous entourent. Tout, au dehors de nous, disoit-on, n'est que

---

(1) Herodot. lib. 2, cap. 48. Lib. de mund. ap. Aristot. cap. 6, t. 1, p. 611. Lucian. de Deâ. Syr. cap. 16, t. 3, p. 463. Apul. de mund. &c.
(2) Plat. de leg. lib. 1, t. 2, p. 644.
(3) Plat. in Phileb. t. 2, p. 50.

prestige & mensonge ; au dedans, qu'erreur & illusion. Nos sens, nos passions, notre raison nous égarent ; des sciences, ou plutôt de vaines opinions, nous arrachent au repos de l'ignorance, pour nous livrer, au tourment de l'incertitude ; & les plaisirs de l'esprit ont des retours mille fois plus amers que ceux des sens.

J'osai prendre la parole. Les hommes, dis-je, s'éclairent de plus en plus. N'est-il pas à présumer qu'après avoir épuisé toutes les erreurs, ils découvriront enfin le secret de ces mysteres qui les tourmentent ? Et savez-vous ce qui arrive ? me répondit-on : Quand ce secret est sur le point d'être enlevé, la nature est tout-à-coup attaquée d'une épouvantable maladie (1). Un déluge, un incendie détruit les nations, avec les monumens de leur intelligence & de leur vanité. Ces fléaux terribles ont souvent bouleversé notre globe. Le flambeau des sciences s'est plus d'une fois éteint & rallumé. A chaque révolution, quelques individus épargnés par hasard, renouent le fil des générations ; & voilà une nouvelle race de malheureux, laborieusement occupée, pendant une longue suite de

(1) Plat. in Tim. t. 3, p. 22. Aristot. meteor. lib. 1, cap. 14, t. 1, p. 548. Polyb. lib. 6, p. 453. Heraclit. ap. Clem. Alex. lib. 5, p. 711. Not. Potter. ibid.

fiecles, à fe former en fociété, à fe donner des loix; à inventer les arts & à perfectionner fes connoiffances (1), jufqu'à ce qu'une autre cataftrophe l'engloutiffe dans l'abîme de l'oubli.

Il n'étoit pas en mon pouvoir de foutenir plus long-temps une converfation fi étrange & fi nouvelle pour moi. Je fortis avec précipitation du portique; & fans favoir où porter mes pas, je me rendis fur les bords de l'Iliffus. Les penfées les plus triftes, les fentimens les plus douloureux agitoient mon ame avec violence. C'étoit donc pour acquérir des lumieres fi odieufes que j'avois quitté mon pays & mes parens! Tous les efforts de l'efprit humain ne fervent donc qu'à montrer que nous fommes les plus miférables des êtres! Mais d'où vient qu'ils exiftent, d'où vient qu'ils périffent ces êtres? Que fignifient ces changemens périodiques qu'on amene éternellement fur le théâtre du monde? A qui deftine-t-on un fpectacle fi terrible? Eft-ce aux dieux qui n'en ont aucun befoin? Eft-ce aux hommes qui en font les victimes? Et moi-même fur ce théâtre, pourquoi m'a-t-on forcé de prendre un rôle? Pourquoi me tirer du néant fans mon aveu, & me rendre malheureux, fans me demander

(1) Ariftot. metaph. lib. 14, cap. 8, t. 2, p. 1003.

ſi je conſentois à l'être ? J'interroge les cieux, la terre, l'univers entier. Que pourroient-ils répondre ? Ils exécutent en ſilence des ordres dont ils ignorent les motifs. J'interroge les ſages. Les cruels ! ils m'ont répondu. Ils m'ont appris à me connoître ; ils m'ont dépouillé de tous les droits que j'avois à mon eſtime, & déjà je ſuis injuſte envers les dieux, & bientôt peut-être je ſerai barbare envers les hommes.

Juſqu'à quel point d'activité & d'exaltation ſe porte une imaginatiou fortement ébranlée ! D'un coup d'œil, j'avois parcouru toutes les conſéquences de ces fatales opinions. Les moindres apparences étoient devenues pour moi des réalités ; les moindres craintes, des ſupplices. Mes idées, ſemblables à des fantômes effrayans, ſe pouſſoient & ſe repouſſoient dans mon eſprit, comme les flots d'une mer agitée par une horrible tempête.

Au milieu de cet orage, je m'étois jetté, ſans m'en appercevoir, au pied d'un platane, ſous lequel Socrate venoit quelquefois s'entretenir avec ſes diſciples (1). Le ſouvenir de cet homme ſi ſage & ſi heureux, ne ſervit qu'à redoubler mon trouble & mon délire. Je l'invoquois à haute voix ; je

(1) Plat. in Phædr. t. 3, p. 229.

couvrois de mes pleurs le lieu où il s'étoit assis, lorsque j'apperçus au loin Phocus, fils de Phocion, Ctésippe, fils de Chabrias (1), accompagnés de quelques jeunes gens avec qui j'avois des liaisons. Je n'eus que le tems de reprendre l'usage de mes sens; ils s'approcherent, & me forcerent de les suivre.

Nous allâmes à la place publique; on nous montra des épigrammes & des chansons contre ceux qui étoient à la tête des affaires (2), & l'on décida que le meilleur des gouvernemens étoit celui de Lacédémone (3). Nous nous rendîmes au théâtre; on y jouoit des pieces nouvelles que nous sifflâmes (4), & qui réussirent. Nous montâmes à cheval. Au retour, après nous être baignés, nous soupâmes avec des chanteuses & des joueuses de flûte (5). J'oubliai le portique, le platane & Socrate; je m'abandonnai sans réserve au plaisir & à la licence. Nous passâmes une partie de la nuit à boire & l'autre moitié à courir les rues pour insulter les passans (6).

---

(1) Plut. in Phoc. t. 1, p. 744 & 750.
(2) Id in Pericl. t 1, p 170.
(3) Aristot. de rep lib 4. cap. 1, t. 2, p. 363.
(4) Demosth. de fals legat. p. 346.
(5) Plat. in Protag. t. 1, p 347.
(6) Demosth, in Conon. p. 1110.

A mon réveil, la paix régnoit dans mon ame, & je reconnus aisément le principe des terreurs qui m'avoient agité la veille. N'étant pas encore aguerri contre les incertitudes du savoir, ma peur avoit été celle d'un enfant qui se trouve pour la premiere fois dans les ténébres. Je résolus de ce moment, de fixer mes idées à l'égard des opinions qu'on avoit traitées dans le portique, de fréquenter la bibliotheque d'un Athénien de mes amis, & de profiter de cette occasion pour connoître en détail les différentes branches de la littérature grecque.

FIN DU CHAPITRE VINGT HUITIEME.

CHAPITRE

CHAPITRE XXIX.

Bibliotheque d'un Athénien. Classe de philosophie.

PISISTRATE s'étoit fait, il y a deux siecles, une bibliotheque qu'il avoit rendu publique, & qui fut ensuite enlevée par Xerxès, & transportée en Perse (1). De mon temps, plusieurs Athéniens avoient des collections de livres. La plus considérable appartenoit à Euclide. Il l'avoit reçue de ses peres (2); il méritoit de la posséder, puisqu'il en connoissoit le prix.

En y entrant, je frissonnai d'étonnement & de plaisir. Je me trouvois au milieu des plus beaux génies de la Grece. Ils vivoient, ils respiroient dans leurs ouvrages rangés autour de moi. Leur silence même augmentoit mon respect. L'assemblée de tous les souverains de la terre m'eût paru moins imposante. Quelques momens après je m'écriai : Hélas, que de connoissances refusées aux Scythes! Dans la suite, j'ai,

(1) Aul. Gell. lib. 6, cap. 17.
(2) Athen. lib. 1, cap. 2, p. 3. Casaub. ibid. p. 6.

dit plus d'une fois : Que de connoissances inutiles aux hommes !

Je ne parlerai point ici de toutes les matieres sur lesquelles on a tracé l'écriture. Les peaux de chevre & de mouton (1), les différentes especes de toile furent successivement employées (2) ; on a fait depuis usage du papier tissu des couches intérieures de la tige d'une plante qui croît dans les marais de l'Egypte, ou au milieu des eaux dormantes que le Nil laisse après son inondation (3). On en fait des rouleaux, à l'extrêmité desquels est suspendue une étiquette contenant le titre du livre. L'écriture n'est tracée que sur une des faces de chaque rouleau ; & pour en faciliter la lecture, elle s'y trouve divisée en plusieurs compartimens ou pages *.

Des copistes de profession (4) passent leur vie à transcrire les ouvrages qui tombent entre leurs mains ; & d'autres particuliers, par le desir de s'instruire, se chargent du même soin. Démosthene me disoit un jour que pour se former le style, il avoit huit

(1) Herodot. lib. 5, cap. 58.

(2) Plin. lib. 13, cap. 11, t. 1, p. 689. Caylus, rec. d'antiq. tome 5, p. 76.

(3) Theophr. histor. plant. lib. 4, cap. 9, p. 423. Plin. ibid. Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 26, p. 276.

* Voyez les manuscrits d'Herculanum.

(4) Poll. lib. 7, cap. 33, §. 211.

fois transcrit de sa main l'histoire de Thucydide (1). Par là, les exemplaires se multiplient ; mais à cause des frais de copie *, ils ne sont jamais fort communs, & c'est ce qui fait que les lumieres se répandent avec tant de lenteur. Un livre devient encore plus rare, lorsqu'il paroît dans un pays éloigné, & lorsqu'il traite de matieres qui ne sont pas à la portée de tout le monde. J'ai vu Platon, malgré les correspondances qu'il entretenoit en Italie, obtenir avec beaucoup de peine certains ouvrages de philosophie (2), & donner 100 mines ** de trois petits traités de Philolaüs (3).

Les libraires d'Athenes ne peuvent ni se donner les mêmes soins, ni faire des pareilles avances. Ils s'assortissent pour l'ordinaire en livres de pur agrément, dont ils envoient une partie dans les contrées voisines, & quelquefois même dans les colonies Grecques établies sur les côtes du Pont Euxin (4). La fureur d'écrire fournit sans cesse de nou-

(1) Lucian. adv. indoct. §. 4, tome 3, p. 102.

* Après la mort de Speusippe, disciple de Platon, Aristote acheta ses livres, qui étoient en petit nombre, & en donna 3 talens, 16200 liv. (Diogen. Laert. in Speus. lib. 4, §. 5. Aul. Gell. lib 3, cap 17).

(2) Diogen. Laert. in Archyt. lib. 8, §. 80.

** 9000 liv.

(3) Id. in Plat. lib. 3, §. 9 ; lib. 8, §. 85. Aul. Gell. lib. 3, cap. 17.

(4) Xenoph. exped. Cyr. lib. 7, page 412.

veaux alimens à ce commerce. Les Grecs se sont exercés dans tous les genres de littérature. On en pourra juger par les diverses notices que je donnerai de la bibliotheque d'Euclide.

Je commencerai par la classe de philosophie. Elle ne remontoit qu'au siecle de Solon, qui florissoit il y a 250 ans environ. Auparavant les Grecs avoient des théologiens, & n'avoient point de philosophes. Peu soigneux d'étudier la nature, les poëtes recueilloient & accréditoient par leurs ouvrages les mensonges & les superstitions qui régnoient parmi le peuple. Mais au temps de ce législateur, & vers la 50e. olympiade *, il se fit tout-à-coup une révolution surprenante dans les esprits. Thalès & Pythagore jetterent les fondemens de leur philosophie; Cadmus de Milet écrivit l'histoire en prose; Thespis donna une premiere forme à la tragédie; & Susarion, à la comédie.

Thalès de Milet en Ionie, l'un des sept sages de la Grece, nâquit dans la 1e. année de la 35e. olympiade (1) ¶. Il remplit d'abord avec distinction les emplois auxquels sa

---

* Vers l'an 580 avant J. C.

(1) Apollod. ap. Diog. Laert. lib. 1, §. 38. Corsin. fast. Attic. tome 3, page 56.

¶ Vers l'an 640 avant J. C.

naiſſance & ſa ſageſſe l'avoient appellé. Le beſoin de s'inſtruire le força bientôt de voyager parmi les nations étrangeres. A ſon retour, s'étant dévoué ſans partage à l'étude de la nature, il étonna la Grece en prédiſant un éclipſe de ſoleil (1); il l'inſtruiſit, en lui communiquant les lumieres qu'il avoit acquiſes en Egypte ſur la géométrie & ſur l'aſtronomie (2). Il vécut libre; il jouit en paix de ſa réputation, & mourut ſans regret *. Dans ſans jeuneſſe, ſa mere le preſſa de ſe marier; elle l'en preſſa de nouveau pluſieurs années après. La premiere fois il dit: Il n'eſt pas temps encore. La ſeconde: il n'eſt plus temps (3).

On cite de lui pluſieurs réponſes que je vais rapporter, parce qu'elles peuvent donner une idée de ſa philoſophie, & montrer avec quelle préciſion les ſages de ce ſiecle tâchoient de ſatisfaire aux queſtions qu'on leur propoſoit.

Qu'y a-t-il de plus beau? — L'univers; car il eſt l'ouvrage de Dieu. — De plus vaſte? — L'eſpace; parce qu'il contient tout. — De plus fort? — La néceſſité;

(1) Herodot. lib. 1, cap. 74. Cicer. de divin lib. 1, cap. 49; t. 3, p. 41. Plin. lib. 2, cap. 12, t. 1, p. 78.
(2) Diog. Laert. in Thal. lib. 1, §. 14 & 27. Bailly. hiſt. de l'aſtron. anc. pages 196 & 439.
* Vers l'an 548 avant J. C.
(3) Diogen. Laert. ibid. §. 26.

pour son caractere ferme le régime févere que la plupart d'entre eux avoient embrassé.

A son retour, ayant trouvé sa patrie opprimée par un tyran (1), il alla, loin de la servitude, s'établir à Crotone en Italie. Cette ville étoit alors dans un état déplorable. Les habitans vaincus par les Locriens, avoient perdu le sentiment de leurs forces, & ne trouvoient d'autre ressource à leurs malheurs que l'excès des plaisirs. Pythagore entreprit de relever leur courage en leur donnant leurs anciennes vertus. Ses instructions, & ses exemples hâterent tellement les progrès de la réformation, qu'on vit un jour les femmes de Crotone, entraînées par son éloquence, consacrer dans un temple les riches ornemens dont elles avoient soin de se parer (2).

Peu content de ce triomphe, il voulut le perpétuer, en élevant la jeunesse dans les principes qui le lui avoient procuré. Comme il savoit que dans un état rien ne donne plus de force que la sagesse des mœurs, & dans un particulier que l'absolu renoncement à soi même, il conçut un systême d'éducation qui, pour rendre les ames capables de la vérité, devoit les rendre

(1) Strab. lib. 14, p. 638. Diogen. Laert. lib. 8, §. 3.
(2) Justin. lib. 20, cap. 4.

indépendantes des sens. Ce fut alors qu'il forma ce fameux institut qui jusqu'en ces derniers temps s'est distingué parmi les autres sectes philosophiques (1).

Sur la fin de ses jours, & dans une extrême vieillesse, il eut la douleur de voir son ouvrage presque anéanti par la jalousie des principaux citoyens de Crotone. Obligé de prendre la fuite, il erra de ville en ville (2) jusqu'au moment où la mort, en terminant ses infortunes, fit taire l'envie, & restituer à sa mémoire des honneurs que le souvenir de la persécution rendit excessifs.

L'école d'Ionie doit son origine à Thalès; celle d'Italie, à Pythagore: ces deux écoles en ont formé d'autres, qui toutes ont produit de grands hommes. Euclide en rassemblant leurs écrits avoit eu soin de les distribuer relativement aux différens systêmes de philosophie.

A la suite de quelques traités, peut-être faussement attribués à Thalès (3), on voyoit les ouvrages de ceux qui se sont transmis sa doctrine, & qui ont été successivement placés à la tête de son école. Ce sont Anaxi-

(1) Plat. de rep. lib. 10, tome 2, page 600.
(2) Porph. de vit. Pyth. page. 51.
(3) Plut. de orac. tome 2, page 403. Diogen. Laert. lib. 1, §. 23.

mandre (1), Anaximene (2), Anaxagore qui le premier enſeigna la philoſophie à Athenes (3), Archélaüs qui fut le maître de Socrate (4). Leurs ouvrages traitent de la formation de l'univers, de la nature des choſes, de la géométrie & de l'aſtronomie.

Les traités ſuivans avoient beaucoup plus de rapport à la morale; car Socrate, ainſi que ſes diſciples, ſe ſont moins occupés de la nature en général, que de l'homme en particulier. Socrate n'a laiſſé par écrit qu'un hymne en l'honneur d'Apollon, & quelques fables d'Eſope, qu'il mit en vers pendant qu'il étoit en priſon (5). Je trouvai chez Euclide ces deux petites pieces & les ouvrages qui ſont ſortis de l'école de ce philoſophe. Ils ſont preſque tous en forme de dialogues, & Socrate en eſt le principal interlocuteur, parce qu'on s'eſt propoſé d'y rappeler ſes converſations. Je vis les dialogues de Platon, ceux d'Alexamene antérieurs à ceux de Platon, (6), ceux de

(1) Diogen. Laert. lib. 2, §. 2. Suid. in *Anaxim.*

(2) Fabric. biblior. græc. tome 1, page 814.

(3) Ariſtot. de anim. lib. 1, cap. 2, tome 1, page 620. Clem. Alex. ſtromat. lib. 1, page 352.

(4) Diogen. Laert lib. 2, §. 16.

(5) Plut. de fort. Alex. t. 2, p. 328. Cicer. de orat. lib. 3, cap. 16, t. 1, p. 294. Plat. in Phædon. t. 1, p. 60. Diogen. Laert. lib. 2, §. 42.

(6) Ariſtot. ap. Athen. lib. 11, cap. 15, p. 505.

Xénophon, ceux d'Eſchine (1), ceux de Criton (2), de Simon (3), de Glaucon (4), de Simmias (5), de Cébès (6), de Phædon (7) & d'Euclide (8), qui a fondé l'école de Mégare, dirigée aujourd'hui par Eubulide ſon diſciple.

Il eſt ſorti de l'école d'Italie un beaucoup plus grand nombre d'écrivains que de celle d'Ionie (9) : outre quelques traités qu'on attribue à Pythagore, & qui ne paroiſſent point authentiques (10), la bibliotheque d'Euclide renfermoit preſque tous les écrits des philoſophes qui ont ſuivi ou modifié ſa doctrine.

Tel fut Empédocle d'Agrigente, à qui les habitans de cette grande ville offrirent la couronne, & qui aima mieux établir l'égalité parmi eux (11). Avec des talens qui le rapprochoient d'Homere, il prêta

(1) Diogen. Laert. lib. 2, §. 61. Athen. lib. 13, p. 611.
(2) Id. ibid. §. 121.
(3) Id. ibid. §. 122.
(4) Id. ibid. §. 124.
(5) Id. ibid.
(6) Id. ibid. §. 125.
(7) Id. ibid. §. 105.
(8) Id. ibid. §. 108.
(9) Jambl. vita Pythag. p. 215.
(10) Heracl. ap. Diogen. Laert. lib. 8, §. 6. Plut. de fort. Alex. t. 1, p. 328. Lucian. pro lapſu in ſalut. t. 1, p. 729. Fabric. biblioth. græc. tome 1, page 460.
(11) Diogen. Laert. lib. 8, §. 72. Ariſtot. ap. eumd. §. 63.

les charmes de la poésie aux matieres les plus abstraites, (1), & s'acquit tant de célébrité qu'il fixa sur lui les regards des Grecs assemblés aux jeux olympiques (2). Il disoit aux Agrigentins : » Vous courez après les » plaisirs, comme si vous deviez mourir » demain ; vous bâtissez vos maisons, » comme si vous ne deviez jamais » mourir (3). »

Tels furent encore Epicharme, homme d'esprit comme le sont la plupart des Siciliens (4), qui s'attira la disgrace du roi Hiéron, pour s'être servi d'une expression indécente en présence de l'épouse de ce prince (5), & l'inimitié des autres philosophes, pour avoir révélé le secret de leurs dogmes dans ses comédies (6) ; Ocellus de Lucanie, Timée de Locres, auteurs moins brillans, mais plus profonds & plus précis que les précédens ; Archytas de Tarente, célebre par des découvertes importantes dans les méchaniques (7) ; Philolaüs de Crotone, l'un des premiers parmi

(1) Aristot. ibid. lib. 8, §. 57.
(2) Diogen Laert. ibid. § 66.
(3) Id. ibid. §. 63.
(4) Cicer. tuscul. lib. 1, cap. 8, tome 2, p. 238, Id. de clar orat cap. 12, t. 1, page 345.
(5) Plut. apophth. tome 2, page 175.
(6) Jamb. vita Pythagor. cap. 36, page 215.
(7) Diogen. Laert. lib. 8, §. 83.

les Grecs, qui firent mouvoir la terre autour du centre de l'univers (1); Eudoxe que j'ai vu souvent chez Platon, & qui fut à la fois géométre, astronome, médecin & législateur (2); sans parler d'un Ecphantus, d'un Alcmæon, d'un Hippasus & d'une foule d'autres, tant anciens que modernes, qui ont vécu dans l'obscurité, & sont devenus célebres après leur mort.

Une des tablettes fixa mon attention, elle renfermoit une suite de livres de philosophie, tous composés par des femmes, dont la plupart furent attachées à la doctrine de Pythagore (3). J'y trouvai le traité de la sagesse par Périctione (4), ouvrage où brille une métaphysique lumineuse. Euclide me dit qu'Aristote en faisoit grand cas, & qu'il comptoit en emprunter des notions sur la nature de l'être & de ses accidens (5).

Il ajouta, que l'école d'Italie avoit répandu sur la terre plus de lumieres que celle d'Ionie; mais qu'elle avoit fait des

(1) Id. ibid. §. 85.
(2) Id. ibid. lib. 8. page 86.
(3) Jambl. vita Pythag. p. 218. Fabric. bibl. græc. t. 1, p. 524 Ménag. histor. mul. philos.
(4) Stob. de virt. serm. 1, p. 6. Phot. biblioth. p. 373.
(5) Franc. Patric. discuss. peripath. t. 2, lib. 2, p. 197. Ant. Conti, illustr. del Parmen. page 20.

écarts dont sa rivale devoit naturellement se garantir. En effet, les deux grands hommes qui les fonderent, mirent dans leurs ouvrages l'empreinte de leur génie. Thalès, distingué par un sens profond, eut pour disciples des sages qui étudierent la nature par des voies simples. Son école finit par produire Anaxagore, & la plus saine théologie; Socrate, & la morale la plus pure. Pythagore dominé par une imagination forte, établit une secte de pieux enthousiastes qui ne virent d'abord dans la nature que des proportions & des harmonies; & qui, passant ensuite d'un genre de fictions à un autre, donnerent naissance à l'école d'Elée & à la métaphysique la plus abstraite.

Les philosophes de cette derniere école peuvent se diviser en deux classes; les uns, tels que Xénophanès, Parménide, Melissus & Zénon, s'attacherent à la métaphysique; les autres, tels que Leucipe, Démocrite Protagoras, &c. se sont plus occupés de la physique (1).

L'école d'Elée doit son origine à Xénophanès de Colophon en Ionie *. Exilé de

(1) Bruck histor. philos. tome 1, page 1143.

* Né vers l'an 556 avant J. C. (Bruck. hist. philos. page 1144.)

sa patrie qu'il avoit célébrée par ses vers; il vint s'établir en Sicile, où, pour soutenir sa famille, il n'eut d'autre ressource que de chanter ses poésies en public (1), comme faisoient les premiers philosophes. Il condamnoit les jeux de hasard; & quelqu'un l'ayant en conséquence, traité d'esprit foible & plein de préjugés, il répondit: « Je suis le plus foible des hommes » pour les actions dont j'aurois à rougir (2) ».

Parménide son disciple, étoit d'une des plus anciennes & des plus riches familles d'Elée (3). Il donna des loix si excellentes à sa patrie, que les magistrats obligent tous les ans chaque citoyen d'en jurer l'observation (4). Dans la suite, dégoûté du crédit & de l'autorité, il se livra tout entier à la philosophie, & passe le reste de ses jours dans le silence & dans la méditation. La plupart de ses écrits sont en vers (5).

Zénon d'Elée qui fut son disciple & qu'il adopta (6), vit un tyran s'élever dans une ville libre, conspira contre lui, & mourut

---

(1) Diogen. Laert. lib. 9, § 18.
(2) Plut. de vitiof. pud. tome 2, page 530.
(3) Bruck. hist. phil. tome 1, page 1157.
(4) Plut. adv. Colot. t. 2, p. 1126. Speusip. ap. Diog. Laert. lib. 9, §. 23.
(5) Diogen. Laert. ibid. §. 22.
(6) Diogen. Laert in Zen. ibid. §. 25.

ſans avoir voulu déclarer ſes complices (1). Ce philoſophe eſtimoit le public autant qu'il s'eſtimoit lui-même. Son ame ſi ferme dans le danger ne pouvoit ſoutenir la calomnie. Il diſoit : « Pour être inſenſible au mal » qu'on dit de moi, il faudroit que je le » fuſſe au bien qu'on en dit ». (2)

On voit parmi les philoſophes, & ſur-tout parmi ceux de l'école d'Elée, des hommes qui ſe ſont mêlés de l'adminiſtration de l'état, tels que Parménide & Zénon (3). On en voit d'autres qui ont commandé des armées. Archytas remporta pluſieurs avantages à la tête des troupes des Tarentins (4). Méliſſus, diſciple de Parménide, vainquit les Athéniens dans un combat naval (5). Ces exemples, & d'autres, qu'on pourroit citer, ne prouvent pas que la philoſophie forme les hommes d'état ou les grands généraux; ils montrent ſeulement qu'un homme d'état & un grand général peuvent cultiver la philoſophie.

Leucipe s'écarta des principes de Zénon

(1) Id. ibid. §. 26. Cicer. tuſcul. lib. 2, cap 22, t. 2, p. 294. Val. Max. lib. 3, cap. 3.

(2) Diogen. Laert. ibid. §. 29.

(3) Diogen. in Parm. & Zen.

(4) Ælian. var. hiſt. lib. 7, cap. 14. Ariſtox. ap. Diogen. Laert. lib. 8, §. 82.

(5) Ælian. ibid. Plut. in Per. t. 1, p. 166, & adv. Colot. t. 2, p. 1126.

ſon maître (1), & communiqua les ſiens à Démocrite d'Abdere en Thrace.

Ce dernier étoit né dans l'opulence (2); mais il ne ſe réſerva qu'une partie de ſes biens, pour voyager, à l'exemple de Pythagore, chez les peuples que les Grecs traitent de barbares, & qui avoient le dépôt des ſciences. A ſon retour, un de ſes freres qu'il avoit enrichi de ſes dépouilles, pourvut à ſes beſoins réduits au pur néceſſaire; & pour prévenir l'effet d'une loi qui privoit de la ſépulture le citoyen convaincu d'avoir diſſipé l'héritage de ſes peres, Démocrite lut, en préſence des habitans d'Abdere, un ouvrage qui lui concilia leur eſtime & leur admiration (3). Il paſſa le reſte de ſa vie dans une retraite profonde; heureux, parce qu'il avoit une grande paſſion qu'il pouvoit toujours ſatiſfaire, celle de s'inſtruire par ſes réfléxions, & d'inſtruire les autres par ſes écrits.

Protagoras (4), né de parens pauvres, & occupés d'ouvrages ſerviles, fut découvert & élevé par Démocrite, qui démêla & étendit ſon génie. C'eſt ce même Protagoras qui devint un des plus illuſtres

---

(1) Bruck. hiſt. philoſ. tome 1, page 1171.
(2) Id. ibid. page 1177. Diogen. Laert. lib. 9, §. 36.
(3) Diogen. Laert. lib. 9, §. 39.
(4) Bruck. hiſt. phil. tome 1, page 1200.

ſophiſtes

sophistes d'Athenes, où il s'étoit établi; il donna des loix aux Thuriens d'Italie (1), écrivit sur la philosophie, fut accusé d'athéisme, & banni de l'Attique. Ses ouvrages, dont on fit une perquisition sévere dans les maisons des particuliers, furent brûlés dans la place publique (2).

Je ne fais si c'est aux circonstances des temps, où à la nature de l'esprit humain, qu'on doit attribuer une singularité qui m'a toujours frappé. C'est que dès qu'il paroît dans une ville un homme de génie ou de talent, aussitôt on y voit des génies & des talens, qui sans lui ne feroient peut-être jamais développés. Cadmus & Thalès dans Milet, Pythagore en Italie, Parménide dans la ville d'Elée, Eschyle & Socrate dans Athenes, ont créé, pour ainsi dire, dans ces différentes contrées, des générations d'esprits, jaloux d'atteindre ou de surpasser leurs modeles. Abdere même, cette petite ville, si renommée jusqu'ici pour la stupidité de ses habitans (3), eut à peine produit Démocrite, qu'elle vit paroître Protagoras; & ce dernier sera remplacé par un citoyen de la même ville, par Anaxarque,

(1) Heracl. ap. Diog. Laert. lib. 9, §. 50.

(2) Diogen. Laert. lib. 9, §. 52. Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 23, tome 2, p. 416. Suid. in *Prootag.*

(3) Cicer. ibid. cap. 43, t. 2, p. 433. Juven. sat. 10, v. 50.

qui annonce déjà les plus grandes dispositions (1).

Parmi les auteurs qui ont écrit sur la philosophie, je ne dois pas omettre le ténébreux Héraclite d'Ephese; car c'est le nom qu'il a mérité par l'obscurité de son style (2). Cet homme d'un caractere sombre & d'un orgueil insupportable, commença par avouer qu'il ne savoit rien, & finit par dire qu'il savoit tout (3). Les Ephésiens voulurent le placer à la tête de leur république; il s'y refusa, outré de ce qu'ils avoient exilé Hermodore son ami (4). Ils lui demanderent des loix. Il répondit qu'ils étoient trop corrompus (5). Devenu odieux à tout le monde, il sortit d'Ephese, & se retira sur les montagnes voisines, ne se nourrissant que d'herbes sauvages, & ne retirant d'autre plaisir de ses méditations, que de haïr plus vigoureusement les hommes.

Socrate ayant achevé la lecture d'un ouvrage d'Héraclite, dit à Euripide qui le lui avoit prêté : » Ce que j'en ai compris est » excellent; je crois que le reste l'est aussi :

(1) Diogen. Laert. in Anaxarch. lib. 9, §. 58.
(2) Cicer. de finib. lib. 2, cap. 5, Senec. epist. 12. Clem. Alex. strom. lib. 5, p. 676.
(3) Diogen. Laert. lib. 9, §. 5.
(4) Id. ibid. §. 2 & 6.
(5) Id. ibid. §. 2.

» mais on risque de s'y noyer, si l'on n'est » aussi habile qu'un plongeur de Délos (1) ».

Les ouvrages de ces écrivains célebres étoient accompagnés de quantité d'autres, dont les auteurs sont moins connus. Pendant que je félicitois Euclide d'une si riche collection, je vis entrer dans la bibliotheque un homme vénérable par la figure, l'âge & le maintien. Ses cheveux tomboient sur ses épaules; son front étoit ceint d'un diadême & d'une couronne de myrte. C'étoit Callias l'hiérophante, ou le grand-prêtre de Cérès, l'intime ami d'Euclide, qui eut l'attention de me présenter à lui, & de le prévenir en ma faveur. Après quelques momens d'entretien, je retournai à mes livres. Je les parcourois avec un saisissement dont Callias s'apperçut. Il me demanda si je serois bien aise d'avoir quelque notion de la doctrine qu'ils renferment. Je vous répondrai, lui dis-je avec chaleur, comme autrefois un de mes ancêtres à Solon (2) : « Je n'ai quitté la » Scythie, je n'ai traversé des régions im» menses, & affronté les tempêtes du Pont» Euxin, que pour venir m'instruire parmi » vous ». C'en est fait, je ne sors plus d'ici; je vais dévorer les écrits de vos sages; car

(1) Diogen. Laert in Socr. lib. 2, §. 22. Id. in Herac. lib. 9, §. 11 Sui in *Dél.*

(2) Lucian. de gymnas. §. 14, tome 2, page 892.

ſans doute il doit réſulter de leurs travaux de grandes vérités pour le bonheur des hommes. Callias ſourit de ma réſolution, & peut-être en eut-il pitié. On peut en juger par le diſcours ſuivant.

FIN DU CHAPITRE VINGT-NEUVIEME.

CHAPITRE XXX.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Discours du Grand-Prêtre de Cérès sur les causes premieres.

JE songeois une fois, dit Callias, que j'avoit été tout-à-coup jetté dans un grand chemin au milieu d'une foule immense de personnes de tout âge, de tout sexe & de tout état. Nous marchions à pas précipités, un bandeau sur les yeux; quelques-uns poussant des cris de joie, la plupart accablés de chagrins & d'ennui. Je ne savois d'où je venois & où j'allois. J'interrogeois ceux dont j'étois entouré. Les uns me disoient: Nous l'ignorons comme vous; mais nous suivons ceux qui nous précédent, & nous précédons ceux qui nous suivent. D'autres répondoient: Que nous importent vos questions! voilà des gens qui nous pressent, il faut que nous les repoussions à notre tour. Enfin, d'autres plus éclairés me disoient: les dieux nous ont condamnés à fournir cette carriere; nous exécutons leurs ordres sans prendre trop de part ni

aux vaines joies, ni aux vains chagrins de cette multitude. Je me laiſſois entraîner au torrent, lorſque j'entendis une voix qui s'écrioit : C'eſt ici le chemin de la lumiere & de la vérité. Je la ſuivis avec émotion. Un homme me ſaiſit par la main, m'ôta mon bandeau, & me conduiſit dans une forêt couverte de ténebres auſſi épaiſſes que les premieres. Nous perdîmes bientôt la trace du ſentier que nous avions ſuivi juſqu'alors, & nous trouvâmes quantité de gens qui s'étoient égarés comme nous. Leurs conducteurs ne ſe rencontroient point ſans en venir aux mains ; car il étoit de leur intérêt de s'enlever les uns aux autres ceux qui marchoient à leur ſuite. Ils tenoient des flambeaux, & en faiſoient jaillir des étincelles qui nous éblouiſſoient. Je changeai ſouvent de guides ; je tombai ſouvent dans les précipices : ſouvent je me trouvois arrêté par un mur impénétrable ; mes guides diſparoiſſoient alors, & me laiſſoient dans l'horreur du déſeſpoir. Excédé de fatigue, je regrettois d'avoir abandonné la route que tenoit la multitude, & je m'éveillai au milieu de ces regrets.

O mon fils ! les hommes ont vécu pendant pluſieurs ſiecles dans une ignorance qui ne tourmentoit point leur raiſon : Contens des traditions confuſes qu'on leur avoit tranſmiſes ſur l'origine des choſes, ils jouiſſoient ſans chercher à connoître. Mais depuis deux

cents ans environ, agités d'une inquiétude secrete, ils cherchent à pénétrer les mysteres de la nature qu'ils ne soupçonnoient pas auparavant, & cette nouvelle maladie de l'esprit humain a substitué de grandes erreurs à de grands préjugés.

Dieu, l'homme, l'univers, quand on eut découvert que c'étoient là de grands objets de méditation, les ames parurent s'élever; car rien ne donne de plus hautes idées & de plus vastes prétentions que l'étude de la nature; & comme l'ambition de l'esprit est aussi active & aussi dévorante que celle du cœur, on voulut mesurer l'espace, sonder l'infini, & suivre les contours de cette chaîne qui dans l'immensité de ses replis embrasse l'universalité des êtres.

Les ouvrages des premiers philosophes sont didactiques & sans ornemens. Ils ne procedent que par principes & par conséquences, comme ceux des géometres (1); mais la grandeur du sujet y répand une majesté qui souvent, dès le titre inspire de l'intérêt & du respect. On annonce qu'on va s'occuper *de la nature*, *du ciel*, *du monde*, *de l'ame du monde*. Démocrite commence un de ses traités par ces mots imposans: *Je parle de l'univers* (2).

(1) Voyez Ocellus Lucanus & Timée de Locres.

(2) Cicer. acad. 2, cap. 23, tome 2, page 31.

des nombres ; mais suivant les proportions des nombres (1). Si au mépris de cette déclaration formelle, quelques-uns de ses disciples (2) donnant aux nombres une existence réelle & une vertu secrette, les ont regardés comme les principes constitutifs de l'univers, ils ont tellement négligé d'éclaircir & de développer leur systême, qu'il faut les abandonner à leur impénétrable profondeur.

L'obscurité & les inconséquences que trouve un lecteur en parcourant ces écrits, proviennent 1°. des ténébres dont seront toujours enveloppées les questions qu'ils traitent ; 2°. de la diversité d'acceptions dans lesquelles on prend les mots *être*, *principe*, *cause*, *élément*, *substance*, & tous ceux qui composent la langue philosophique (3) : 3°. des couleurs dont les premiers interprêtes de la nature revêtirent leurs dogmes ; comme ils écrivoient en vers, ils parloient plus souvent à l'imagination qu'à la raison (4) ; 4°. de la diversité des méthodes introduites en certaines écoles. Plusieurs disciples de Pythagore,

(1) Thean. ap. Stob. eclog. phys. lib. 1, p. 27.

(2) Aristot. de cœlo, lib. 3, cap 1, t. 1, p. 474. Id. metaph lib. 1, cap 5 & 6, t. 2, p. 845 & 848.

(3) Aristot. metaph. lib. 5, cap. 1, 2, &c. t. 2, p. 883, &c. Id. de anim. lib. 1, cap. 7, t 1, p. 627.

(4) Id. meteorol. lib. 2, cap. 3, t. 1, p. 555.

en cherchant les principes des êtres, fixerent leur attention sur la nature de nos idées, & passerent presque sans s'en appercevoir du monde sensible au monde intellectuel. Alors l'étude naissante de la métaphysique fut préférée à celle de la physique. Comme on n'avoit pas encore rédigé les loix de cette dialectique sévere qui arrête l'esprit dans ses écarts (1), la raison substitua impérieusement son témoignage à celui des sens. La nature, qui tend toujours à singulariser (2), n'offre par-tout que multitude & changemens : la raison, qui veut toujours généraliser, ne vit partout qu'unité & immobilité ; & prenant l'essor & l'enthousiasme de l'imagination (3), elle s'éleva d'abstractions en abstractions, & parvint à une hauteur de théorie, dans laquelle l'esprit le plus attentif a de la peine à se maintenir.

Ce fut sur-tout dans l'école d'Elée que l'art ou la licence du raisonnement employa toutes ses ressources. Là s'établirent deux ordres d'idées : l'un qui avoit pour objet les corps & leurs qualités sensibles ; l'autre qui ne considere que l'être en lui-même & sans

(1) Id. metaph. lib. 1, cap. 6, p. 848. Id. ibid. lib. 11, cap. 4, p. 957.
(2) Id. ibid. lib. 7, cap. 16, p. 924.
(3) Parmenid. ap. Sext. Empir. adv. logic. lib. 7, p. 392.

relation avec l'exiſtence. De là deux méthodes : la premiere fondée, à ce qu'on prétend, ſur le témoignage de la raiſon & de la vérité ; la ſeconde, ſur celui des ſens & de l'opinion (1). L'une & l'autre ſuivirent à-peu-près la même marche. Auparavant les philoſophes qui s'étoient ſervis de l'autorité des ſens, avoient cru s'appercevoir que pour produire un effet la nature employoit deux principes contraires, comme la terre & le feu, &c. De même, les philoſophes qui ne conſulterent que la raiſon, s'occuperent dans leurs méditations de l'être & du non-être, du fini & de l'infini ; de l'un & du pluſieurs, du nombre pair & du nombre impair (2), &c.

Il reſtoit une immenſe difficulté, celle d'appliquer ces abſtractions, & de combiner le métaphyſique avec le phyſique. Mais s'ils ont tenté cette conciliation, c'eſt avec ſi peu de clarté, qu'on ignore pour l'ordinaire s'ils parlent en phyſiciens on en métaphyſiciens. Vous verrez Parménide, tantôt ne ſuppoſer ni productions ni deſtructions dans la nature (3) ; tantôt prétendre que la terre & le feu ſont les principes de toute géné-

---

(1) Ariſtot. nat. auſcult. lib. 1, cap. 6, t. 1, p. 322.

(2) Id. métaph. lib. 1, cap. 5, p. 846 ; lib. 12, cap. 1, p. 971.

(3) Id. de cœlo, lib. 3, cap. 1, t. 1, p. 473.

ration (1). Vous en verrez d'autres n'admettre aucune espece d'accord entre les sens & la raison, &, seulement attentifs à la lumiere intérieure, n'envisager les objets extérieurs que comme des apparences trompeuses, & des sources intarissables des prestiges & d'erreurs. Rien n'existe, s'écrioit l'un d'entre eux : s'il existoit quelque chose, on ne pourroit la connoître ; si on pouvoit la connoître, on ne pourroit la rendre sensible (2). Un autre intimement persuadé qu'on ne doit rien nier, ni rien affirmer, se méfioit de ses paroles, & ne s'expliquoit que par signes (3).

Je vous dois un exemple de la maniere dont procédoient ces philosophes ; Xénophanès, chef de l'Ecole d'Elée, me le fournira.

Rien ne se fait de rien (4). De ce principe adopté par tous ses disciples, il suit que ce qui existe doit être éternel ; ce qui est éternel est infini, puisqu'il n'a ni commencement ni fin ; ce qui est infini est

(1) Id. metaph. lib. 1, cap. 5, page 847 ; nat. auscult. lib. 1, cap. 6, t. 1, p. 321.

(2) Gorgias, ap. Aristot. t. 1, p. 1248. Isocr. Helen. laud. t. 2, p. 115.

(3) Aristot. metaph. lib. 4, cap. 5, t. 2, p. 878.

(4) Id. de Xenophan. t. 1, p. 1241. Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 11, t. 2, p. 406. Batt. hist. des caus. prem. t. 1, p. 231.

unique ; car s'il ne l'étoit pas, il seroit plusieurs ; l'un serviroit de borne à l'autre, & il ne seroit pas infini. Ce qui est unique est toujours semblable à lui-même. Or, un être unique, éternel, & toujours semblable, doit être immobile, puisqu'il ne peut se glisser ni dans le vide qui n'est rien, ni dans le plein qu'il remplit déjà lui-même: il doit être immuable ; car s'il éprouvoit le moindre changement, il arriveroit quelque chose en lui qui n'y étoit pas auparavant, & alors se trouveroit détruit ce principe fondamental : Rien ne se fait de rien (1).

Dans cet être infini qui comprend tout, & dont l'idée est inséparable de l'intelligence & de l'éternité (2), il n'y a donc ni mélange de parties, ni diversité de formes, ni générations, ni destructions (3). Mais comment accorder cette immutabilité avec les révolutions successives que nous voyons dans la nature ? Elles ne sont qu'une illusion, répondoit Xénophanès : l'univers ne nous offre qu'une scene mobile ; la scene existe ; mais la mobilité est l'ouvrage de nos sens. Non, disoit Zénon, le mou-

(1) Bruck. hist. philosoph. t. 1, p. 1148.

(2) Aristot. metaph. lib. 1, cap. 5, page 847. Diogen. Laert. in Xenoph. lib. 9, §. 19. Sext. Empir. pyrrhon. hypot. lib. 1, cap. 33. p. 59

(3) Aristot. de cœlo, lib. 3, cap. 1, t. 1, p. 473.

vement eſt impoſſible. Il le diſoit & le démontroit au point d'étonner ſes adverſaires, & de les réduire au ſilence (1).

O mon fils! quelle étrange lumiere ont apportée ſur la terre ces hommes célebres qui prétendent s'être aſſervi la nature (2)! & que l'étude de la philoſophie ſeroit humiliante, ſi, après avoir commencé par le doute (3), elle devoit ſe terminer par de ſemblables paradoxes! Rendons plus de juſtice à ceux qui les ont avancés. La plupart aimerent la vérité; ils crurent la découvrir par la voie des notions abſtraites, & s'égarerent ſur la foi d'une raiſon dont ils ne connoiſſoient pas les bornes. Quand, après avoir épuiſé les erreurs, ils devinrent plus éclairés, ils ſe livrerent avec la même ardeur aux mêmes diſcuſſions, parce qu'ils les crurent propres à fixer l'eſprit, & à mettre plus de préciſion dans les idées. Enfin, il ne faut pas diſſimuler que pluſieurs de ces philoſophes, peu dignes d'un nom ſi reſpectable, n'entrerent dans la lice que pour éprouver leurs forces, & ſe ſignaler par des triomphes auſſi honteux pour le vainqueur que pour le vaincu. Comme la

(1) Id. nat. auſcult lib. 6, cap. 14, t. 1, p. 396. Id. topic. lib. 8, cap. 8, t. 1, p. 274.

(2) Id. metaph lib. 1, cap. 2, t. 2, p 842.

(3) Ariſtot. metaph. lib. 3, cap. 1, p. 858.

raison, ou plutôt l'art de raisonner, a eu son enfance ainsi que les autres arts, des définitions peu exactes & le fréquent abus des mots, fournissoient à des athletes adroits ou vigoureux, des armes toujours nouvelles. Nous avons presque vu le temps où, pour prouver que ces mots, un & plusieurs, peuvent désigner le même objet, on vous auroit soutenu que vous n'êtes qu'un en qualité d'homme, mais que vous êtes deux en qualité d'homme & de musicien(1). Ces puérilités absurdes n'inspirent aujourd'hui que du mépris, & sont absolument abandonnées aux sophistes.

Il me reste à vous parler d'un systême aussi remarquable par sa singularité, que par la réputation de ses auteurs.

Le vulgaire ne voit autour du globe qu'il habite qu'une voûte étincelante de lumiere pendant le jour, semée d'étoiles pendant la nuit. Ce sont là les bornes de son univers. Celui de quelques philosophes n'en a plus, & s'est accru presque de nos jours au point d'effrayer notre imagination.

On supposa d'abord que la lune étoit habitée; ensuite que les astres étoient autant de mondes; enfin, que le nombre de ces mondes devoit être infini, puis-

(1) Plat. in Phileb. t. 2, p. 14.

qu'aucun d'eux ne pouvoit servir de terme & d'enceinte aux autres (1). De là, quelle prodigieuse carriere s'est tout-à-coup offerte à l'esprit humain ! Employez l'éternité même pour la parcourir, prenez les aîles de l'Aurore, volez à la planete de Saturne, dans les cieux qui s'étendent au-dessus de cette planete, vous trouverez sans cesse de nouvelles spheres, de nouveaux globes, des mondes qui s'accumulent les uns sur les autres ; vous trouverez l'infini par-tout, dans la matiere, dans l'espace, dans le mouvement, dans le nombre des mondes & des astres qui les embellissent ; & après des millions d'années, vous connoîtrez à peine quelques points du vaste empire de la nature. Oh ! combien cette théorie l'a-t-elle agrandie à nos yeux ? Et s'il est vrai que notre ame s'étende avec nos idées, & s'assimile en quelque façon aux objets dont elle se pénétre, combien l'homme dit-il s'énorgueillir d'avoir percé ces profondeurs inconcevables !

Nous énorgueillir, m'écriai-je avec sur-

(1) Xenoph. ap. Diogen. Laert. lib. 9, §. 19. Plut. de plac. philosoph. lib. 1, cap. 3, t. 2, p. 875 ; cap. 5, p. 879 : lib. 2, cap. 13, p. 888. Cicer. de finib. lib. 2, cap. 31, t. 2, p. 136. Mém. de l'Acad. des bell. Lett. t. 9, p. 10.

c'est une matiere très-déliée, c'est l'air (1); -- c'est un feu doué d'intelligence (2), -- c'est le monde (3). -- Non, c'est l'ame du monde auquel il est uni; comme l'ame l'est au corps (4). -- Il est principe unique (5). -- Il l'est du bien, la matiere l'est du mal (6).

Tout se fait par ses ordres & sous ses yeux (7); tous se fait par des agens subalternes.... O mon fils! adorez Dieu, & ne cherchez pas à les connoître.

Demandez-leur: Qu'est-ce que l'univers? Ils répondront: Tout ce qui est toujours été; ainsi le monde est éternel (8). -- Non, il ne l'est pas, mais c'est la matiere qui est éternelle (9). -- Cette matiere susceptible de toutes les formes, n'en avoit aucune en particulier (10). -- Elle en avoit une, elle en avoit plusieurs, elle en avoit un nombre

(1) Diogen. Apoll. ap. Cicer. ibid. cap. 12. Anaxim. ap Cic. ibid. cap. 20.

(2) Pythag. ap. Bruck. t. 1, p. 1077. Democr. ap. Plut. de plac. philos. lib. 1, cap. 7, t. 2, p. 881.

(3) Aristot. ap. Cic. ibid. cap. 13. Heracl. Pont. ap. Cicer. ibid.

(4) Thales ap. Plut ibid. Pythag. ap. Cic. ibid. cap. 11.

(5) Xenoph. ap. Cicer. acad. 11, cap. 37, tom. 2, pag. 49.

(6) Tim. Locr. ap. Plat. t. 3, pag. 93. Plut. in Tim. p. 47. Id. de rept. t. 2, p. 273.

(7) Plat. ibid.

(8) Ocell. Lucan. in init. Diod. Sic. lib. 1, p. 6. Hist. des causes prem. t. 1, p. 387.

(9) Aristot. de cœlo, lib. 1, cap. 10, t. 1, p. 447.

(10) Tim. Locr. ap. Plat. t. 3, p. 93. Plat. in Tim. ibid. p. 51, &c.

illimité ; car elle n'est autre que l'eau (1), que l'air (2), que le feu (3) que les élémens (4), qu'un assemblage d'atômes (5), qu'un nombre infini d'élémens incorruptibles, de parcelles similaires dont la réunion forme toutes les especes. Cette matiere subsistoit sans mouvement dans le chaos : l'intelligence lui communiqua son action ; & le monde parut (6). Non, elle avoit un mouvement irrégulier ; Dieu l'ordonna en la pénétrant d'une partie de son essence, & le monde fut fait (7). --, Non, les atômes se mouvoient dans le vide, & l'univers fut le résultat de leur union fortuite (8) -- Non, il n'y a dans la nature que deux élémens qui ont tout produit & tout conservé ; la terre & le feu qui l'anime (9). -- Non, il faut joindre aux quatre élémens l'amour qui unit ses parties, & la haine qui les sépare (10)....

(1) Thales ap. Aristot. metaph. lib. 1, cap. 3, t. 2, p. 842. Plut. de plac. philos. lib. 1, cap. 3, t. 2 p. 875.

(2) Anaxim. & Diogen. ap. Arist. ibid. Plut. ibid.

(3) Hipp. & Heracl. ap. Aristot. ibid.

(4) Emped. ap. Aristot. ibid.

(5) Dem. ap. Diogen. Laert. lib. 9, §. 44. Plut. ibid. p. 877.

(6) Anaxag. ap. Aristot. de cœlo, lib. 3 & 4, t. 1, p. 477, &c ; ap. Plut. de plac. philos. lib. 1, cap. 3, p. 876 ; ap. Diog. Laert. in Anaxag. lib. 2, §, 6.

(7) Tim. Locr. ap. Plat. t. 3, pag. 95. Plat. in Tim. p. 34.

(8) Plut. de plac. philos. lib. 1, cap. 4, t. 2, p. 878.

(9) Parmen. ap. Aristot. metaph. lib. 1, cap. 5, t. 2, p. 847.

(10) Emped. ap. Aristot. ibid. cap. 4, p. 844.

O mon fils! n'usez pas vos jours à connoître l'origine de l'univers, mais à remplir comme il faut la petite place que vous y occupez.

Demandez-leur enfin : Qu'est-ce que l'homme? Ils vous répondront ; l'homme présente les mêmes phénomenes, & les mêmes contradictions que l'univers dont il est l'abrégé (1). Ce principe auquel on a donné de tout temps le nom d'ame & d'intelligence, est une nature toujours en mouvement (2). -- C'est un nombre qui se meut par lui-même (3). C'est un pur esprit, dit-on, qui n'a rien de commun avec les corps. -- Mais si cela est, comment peut-il les connoître (4)? C'est plutôt un air très-subtil (5), -- un feu très-actif (6), -- une flamme émanée du soleil (7), -- une portion de l'éther (8), -- une eau très-légere (9), -- un mélange de plusieurs élémens (10). -- C'est un assemblage d'atômes

(1) Vita Pythagor. ap. Photium, p. 1317.
(2) Thales ap. Plut. de plac. philos. lib 4, cap. 2, t. 2, p. 898.
(3) Pythag. ap. Plut. ibid. Xenocr. ap. eumd de procr. anim. t. 2, p 1012. Aristot. topic. lib. 6, cap. 3, t. 1, p. 243.
(4) Aristot. de anim. lib. 1, cap. 2, t. 1, p. 621.
(5) Plut. de plac. philosoph. lib. 4, cap. 3.
(6) Aristot. ibid.
(7) Epicharm. ap. Varr. de ling. lat. lib. 4, p. 17.
(8) Pythag. ap. Diog. Laert. lib. 8. § 28.
(9) Hippon. ap. Aristot. ibid. p. 620.
(10) Emped. ap. Aristot. ibid. p. 619.

ignés & sphériques, semblables à ces parties subtiles de matiere qu'on voit s'agiter dans les rayons du soleil (1); c'est un être simple. -- Non; il est composé; il l'est de plusieurs principes, il l'est de plusieurs qualités contraires (2). -- C'est le sang qui circule dans nos veines (3); cette ame est répandue dans tout le corps; elle ne réside que dans le cerveau, que dans le cœur (4), que dans le diaphragme (5); elle périt avec nous. -- Non, elle ne périt pas; mais elle anime d'autres corps; -- mais elle se réunit à l'ame de l'univers (6)..... O mon fils! réglez les mouvemens de votre ame, & ne cherchez pas à connoître son essence.

Tel est le tableau général des opinions hasardées sur les objets les plus importans de la philosophie. Cette abondance d'idées n'est qu'une disette réelle; & cet amas d'ouvrages que vous avez sous les yeux, prétendu trésor de connoissances sublimes,

(1) Democr. & Leucip. ap. Aristot. ibid. pag. 619; ap. Stob. eclog. phys. lib 1, p. 93. Plut. de plac. philos. lib. 4, cap. 3, t. 2, p. 898.

(2) Aristot. ibid. Plut. ibid. cap. 3 & 4.

(3) Critias ap. Aristot. ibid. pag. 521. Macr. de somn. Scip. lib. 1, cap. 14.

(4) Emped. ap. Cicer. tuscul. cap 9, lib. 1, tom. 2. p. 239.

(5) Plut. de plac. philos. lib. 4, cap. 5, p. 899.

(6) Id. ibid. cap. 7. Cicer. tuscul. ibid.

n'eſt en effet qu'un dépôt humiliant de contradictions & d'erreurs. N'y cherchez point de ſyſtêmes uniformes & liés dans toutes leurs parties; des expoſitions claires, des ſolutions applicables à chaque phénomene de la nature. Preſque tous ces auteurs ſont inintelligibles, parce qu'ils ſont trop précis; ils le ſont, parce que craignant de bleſſer les opinions de la multitude, ils enveloppent leur doctrine ſous des expreſſions métaphoriques ou contraires à leurs principes; ils le ſont enfin, parce qu'ils affectent de l'être, pour échapper à des difficultés qu'ils n'ont pas prévues, ou qu'ils n'ont pu réſoudre.

Si néanmoins, peu ſatisfait des réſultats que vous venez d'entendre, vous voulez prendre une notion légere de leurs principaux ſyſtêmes, vous ſerez effrayé de la nature des queſtions qu'ils agitent en entrant dans la carriere. N'y a-t-il qu'un principe dans l'univers? Faut-il en admettre pluſieurs? S'il n'y en a qu'un, eſt-il mobile ou immobile? S'il y en a pluſieurs, ſont-ils finis ou infinis, &c. (1)?

Il s'agit ſur-tout d'expliquer la formation de l'univers, & d'indiquer la cauſe de cette étonnante quantité d'eſpeces &

(1) Ariſtot. de nat. auſcult. lib. 1, cap. 2, tom. 1, p. 316.

d'individus que la nature présente à nos yeux : les formes & les qualités des corps s'alterent, se détruisent & se reproduisent sans cesse ; mais la matiere dont ils sont composés, subsiste toujours ; on peut la suivre par la pensée dans ses divisions & subdivisions sans nombre, & parvenir enfin à un être simple qui sera le premier principe de l'univers & de tous les corps en particulier (1). Les fondateurs de l'école d'Ionie, & quelques philosophes des autres écoles s'appliquerent à découvrir cet être simple & indivisible. Les uns le reconnurent dans l'élément de l'eau (2) ; les autres, dans celui de l'air ; d'autres joignirent la terre & le feu à ces deux élémens ; d'autres enfin supposerent que de toute éternité il avoit existé dans la masse primitive une quantité immense & immobile de parties déterminées dans leur forme & leur espece ; qu'il avoit suffi de rassembler toutes les particules d'air pour en composer cet élément ; toutes les parcelles d'or, pour en former ce métal, & ainsi pour les autres especes (3).

Ces différens systêmes n'avoient pour

(1) Id. metaph. lib. 1, cap. 3, t. 2, p. 842.

(2) Aristot. metaph. lib 1, cap. 3, t. 2, page 842. Plut. de plac. philos. lib. 1, cap 3, t. 2, p. 875.

(3) Id. ibid p. 843.

objet que le principe matériel & passif des choses ; on ne tarda pas à connoître qu'il en falloit un second pour donner de l'activité au premier. Le feu parut à la plupart un agent propre à composer & à décomposer les corps : d'autres admirent dans les particules de la matiere premiere une espece d'amour & de haine capable de les séparer & de les réunir tour-à-tour (1). Ces explications & celles qu'on leur a substituées depuis, ne pouvant s'appliquer à toutes les variétés qu'offre la nature, leurs auteurs furent souvent obligés de recourir à d'autres principes, ou de rester accablés sous le poids des difficultés, semblables à ces athletes qui, se présentant au combat sans y être exercés, ne doivent qu'au hasard les foibles succès dont ils s'énorgueillissent (2).

L'ordre & la beauté qui regnent dans l'univers, forcerent enfin les esprits de recourir à une cause intelligente. Les premiers philosophes de l'école d'Ionie l'avoient reconnue (3) ; mais Anaxagore, peut-être d'après Hermotime, fut le premier qui la distingua de la matiere, & qui annonça

(1) Emped. ap. Plut. de plac. philos. lib. 1, cap. 3, t. 2, p. 878.
(2) Aristot. metaph. lib. 1, cap. 4, t. 2, p. 844.
(3) Id. ibid. cap. 3, t. 2, p. 843. Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 10, t. 2, p. 405.

nettement que toutes choses étoient de tout temps dans la masse primitive, que l'intelligence porta son action sur cette masse, & y introduisit l'ordre.

Avant que l'école d'Ionie se fût élevée à cette vérité, qui n'étoit après tout que l'ancienne tradition des peuples, Pythagore, ou plutôt ses disciples, car malgré la proximité des temps, il est presqu'impossible de connoître les opinions de cet homme extraordinaire, des Pythagoriciens, dis-je, conçurent l'univers sous l'idée d'une matiere animée par une intelligence qui le met en mouvement, & se répand tellement dans toutes ses parties qu'elle ne peut en être séparée (1). On peut la regarder comme l'auteur de toutes choses, comme un feu très-subtil & une flamme très-pure, comme la force qui a soumis la matiere, & qui la tient encore enchaînée (2). Son essence étant inaccessible aux sens, empruntons pour la caractériser, non le langage des sens, mais celui de l'esprit. Donnons à l'intelligence ou au principe actif de l'univers le nom de monade ou d'unité, parce qu'il est toujours le même; à la matiere ou au principe passif, celui de dyade ou de multiplicité, parce qu'il est sujet à toutes

(1) Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 11, t. 2, p. 405.
(2) Justin. mart. orat. ad gent. p. 20.

sortes de changemens ; au monde enfin, celui de triade, parce qu'il est le résultat de l'intelligence & de la matiere.

Plusieurs disciples de Pythagore ont au besoin attaché d'autres idées à ces expressions ; mais presque tous ont cherché dans les nombres des propriétés dont la connoissance les pût élever à celle de la nature ; propriétés qui leur sembloient indiquées dans les phénomenes des corps sonores (1).

Tendez une corde, divisez-la successivement en deux, trois & quatre parties ; vous aurez dans chaque moitié l'octave de la corde totale ; dans les trois quarts, sa quarte ; dans les deux tiers, sa quinte. L'octave sera donc comme 1 à 2 ; la quarte, comme 3 à 4 ; la quinte, comme 2 à 3. L'importance de cette observation fit donner aux nombres 1, 2, 3, 4, le nom de *sacré quaternaire.*

Voilà les proportions de Pythagore (2) ; voilà les principes sur lesquels étoit fondé le systême de musique de tous les peuples, & en particulier celui que ce philosophe trouva parmi les Grecs, & qu'il perfectionna par ses lumieres.

D'après ces découvertes qu'on devoit

(1) Aristot. metaph. lib. 1, cap. 5, t. 2, p. 845.
(2) Roussier, Mém. sur la Mus. des Anciens, p. 39.

sans doute aux Egyptiens, il fut aisé de conclure que les loix de l'harmonie sont invariables, & que la nature elle-même a fixé d'une maniere irrévocable la valeur & les intervalles des tons. Mais pourquoi toujours uniforme dans sa marche, n'auroit-elle pas suivi les mêmes loix dans le systême général de l'univers? Cette idée fut un coup de lumiere pour des esprits ardens & préparés à l'enthousiasme par la retraite, l'abstinence & la méditation; pour des hommes qui se font une religion de consacrer tous les jours quelques heures à la musique, & sur-tout à se former une intonation juste (1).

Bientôt dans les nombres 1, 2, 3 & 4 (2), on découvrit non seulement un des principes du systême musical, mais encore ceux de la physique & de la morale. Tout devint proportion & harmonie, le temps, la justice, l'amitié, l'intelligence ne furent que des rapports de nombres (3).

Empédocle admit quatre élémens, l'eau, l'air, la terre & le feu. D'autres Pythagoriciens découvrirent quatre facultés dans

(1) Plut. de virtut. mor. t. 2, p. 441. Aristid. Quintil. de music. lib. 3, t. 2, pag. 116. Boeth. de mus. lib. 1, cap 1, p. 1373.

(2) Sext. Empir. adv. arithm. lib. 4, §. 2, p. 331.

(3) Aristot. metaph. lib. 1, cap 5, tom. 2, pag. 845. Diogen. Laert. in Pythag. lib. 8, §. 33.

notre ame (1); toutes nos vertus découlerent de quatre vertus principales. Comme les nombres qui composent le sacré quaternaire produisent, en se réunissant, le nombre 10, devenu le plus parfait de tous par cette réunion même (2), il fallut admettre dans le ciel dix spheres, quoiqu'il n'en contienne que neuf (3).

Enfin, ceux des Pythagoriciens, qui supposerent une ame dans l'univers, ne purent mieux expliquer le mouvement des cieux, & la distance des corps célestes à la terre, qu'en évaluant les degrés d'activité qu'avoit cette ame depuis le centre de l'univers jusqu'à sa circonférence (4). En effet, partagez cet espace immense en 36 couches, ou plutôt concevez une corde qui du milieu de la terre se prolonge jusqu'aux extrêmités du monde, & qui soit divisée en 36 parties, à un ton ou un demi-ton l'une de l'autre, vous aurez l'échelle musicale de l'ame universelle (5). Les corps célestes sont placés sur différens degrés de cette échelle, à des distances qui sont entre elles dans les

(1) Plut. de plac. philos. lib. 1, cap. 3, t. 2, p. 877.
(2) Id. ibid. p. 876.
(3) Aristot. metaph. lib. 1, cap. 5, t. 2, p. 845.
(4) Tim Locr. ap. Plat. tom. 3, pag 96. Plat. in Tim. pag. 36.
(5) Batt. remarq. sur Timée, dans l'hist. des causes prem. t 2, p. 97.

rapports de la quinte & des autres consonances. Leurs mouvemens dirigés suivant les mêmes proportions, produisent une harmonie douce & divine. Les muses, comme autant de Sirenes, ont placé leurs trônes sur les astres; elles reglent la marche cadencée des spheres célestes, & président à ces concerts éternels & ravissans qu'on ne peut entendre que dans le silence des passions (1), & qui, dit-on, remplissoient d'une joie pure l'ame de Pythagore (2).

Les rapports que les uns vouloient établir dans la distance & dans les mouvemens des spheres célestes, d'autres prétendirent les découvrir dans les grandeurs des astres ou dans les diametres de leurs orbites (3).

Les loix de la nature détruisent cette théorie. Mais on les connoissoit à peine, quand elle fut produite; & quand on les connut mieux, on n'eut pas la force de renoncer à l'attrait d'un systême enfanté & embelli par l'imagination.

Non moins chimérique, mais plus intelligible, est un autre principe admis par plusieurs Pythagoriciens. Suivant l'obser-

(1) Plat. de rep. lib. 10, t. 2, pag. 617. Aristot. de cœlo, lib. 2, cap. 9, t. 1, p. 463. Plut. de anim. procr. t. 2, p. 1029.

(2) Empedocl. ap. Porphyr. de vitâ. Pythag. pag. 35. Jambl cap. 15. p. 52.

(3) Plut. ibid. p. 1028.

vation d'Héraclite d'Ephese (1), les corps sont dans un état continuel d'évaporation & de fluidité : les parties de matiere dont ils sont composés s'échappent sans cesse, pour être remplacées par d'autres parties qui s'écouleront à leur tour, jusqu'au moment de la dissolution du tout qu'elles forment par leur union (2). Ce mouvement imperceptible, mais réel & commun à tous les êtres sensibles, altere à tous momens leurs qualités, & les transforme en d'autres êtres qui n'ont avec les premiers qu'une conformité apparente. Vous n'êtes pas aujourd'hui ce que vous étiez hier, demain vous ne serez pas ce que vous êtes aujourd'hui (3). Il en est de nous comme du vaisseau de Thésée que nous conservons encore, mais dont on a plusieurs fois renouvelé toutes les parties.

Or, quelle notion certaine & permanente peut résulter de cette mobilité de toutes choses, de ce courant impétueux, de ce flux & reflux des parties fugitives des êtres? Quel instant saisiriez-vous pour mesurer une grandeur qui croîtroit & décroîtroit

(1) Aristot. de cœlo, lib. 3, cap. 1, t. 1, page 473. Id. metaph. lib. 1, cap. 6, tom. 2, p. 847. Id. lib. 11, cap. 4, p. 957.
(2) Plat. in conv. t. 3, p. 207.
(3) Epicharm. ap. Diog. Laert. in Plat. lib. 3, §. 11.

ſans ceſſe (1)? Nos connoiſſances, variables comme leur objet, n'auroient donc rien de fixe & de conſtant ; il n'y auroit donc pour nous ni vérité, ni ſageſſe, ſi la nature ne nous découvroit elle même les fondemens de la ſcience & de la vertu.

C'eſt elle qui, en nous privant de la faculté de nous repréſenter tous les individus, & nous permettant de les ranger ſous certaines claſſes, nous éleve à la contemplation des idées primitives des choſes (2). Les objets ſenſibles ſont à la vérité ſujets à des changemens ; mais l'idée générale de l'homme, celle de l'arbre, celle des genres & des eſpeces n'en éprouvent aucun. Ces idées ſont donc immuables ; & loin de les regarder comme de ſimples abſtractions de l'eſprit, il faut les conſidérer comme des êtres réels, comme les véritables eſſences des choſes (3). Ainſi, l'arbre & le cube que vous avez devant les yeux ne ſont que la copie & l'image du cube & de l'arbre, qui de toute éternité exiſtent dans le monde intelligible, dans ce ſéjour pur & brillant où réſident eſſentiellement la juſtice, la beauté, la vertu, ainſi

(1) Epicharm. ap. Diogen. Laert. in Plat. lib. 3, §. 10. Plat. in theæt. t. 1, pag. 152. Jambl. cap. 29, p. 136.

(2) Plut. de pac. philoſ. lib. 1, cap. 3, t. 2, p. 877.

(3) Plat. in Parm. t. 3, page 132, 135. Cicer. orat. cap. 3, t. 1, p. 422.

que les exemplaires de toutes les substances & de toutes les formes.

Mais quelle influence peuvent avoir dans l'univers & les idées & les rapports des nombres ? L'intelligence qui, suivant Pythagore, pénetre les parties de la matiere, agit sans interruption, ordonnant & modelant ces parties, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, présidant au renouvellement successif & rapide des générations, détruisant les individus, conservant les especes : mais toujours obligée, suivant les uns, de régler ses opérations profondes sur les proportions éternelles de nombres ; suivant les autres, de consulter les idées éternelles des choses, qui sont pour elle ce qu'un modele est pour un artiste.

A son exemple, le sage doit avoir les yeux fixés sur l'un de ces deux principes, soit pour établir dans son ame l'harmonie qu'il admire dans l'univers, soit pour retracer en lui-même les vertus dont il a contemplé l'essence divine.

En rapprochant quelques traits épars dans les ouvrages que vous avez sous les yeux, j'ai tâché de vous exposer les systêmes particuliers de quelques Pythagoriciens. Mais la doctrine des nombres est si obscure, si profonde & si attrayante pour des esprits oisifs, qu'elle a fait éclore une foule d'opinions.

Les uns ont distingué les nombres des

prise ! Et de quoi donc, respectable Callias? Mon esprit reste accablé à l'aspect de cette grandeur sans bornes, devant laquelle toutes les autres s'anéantissent. Vous, moi, tous les hommes ne sont plus à mes yeux que des insectes plongés dans un océan immense, où les rois & les conquérans ne sont distingués, que parce qu'ils agitent un peu plus que les autres les particules d'eau qui les environnent. A ces mots Callias me regarda, & après s'être un moment recueilli en lui-même, il me dit, en me serrant la main : Mon fils, un insecte qui entrevoit l'infini, participe de la grandeur qui vous étonne. Ensuite il ajouta :

Parmi les artistes qui ont passé leur vie à composer & décomposer des mondes, Leucippe & Démocrite rejettant les nombres, les idées, les proportions harmoniques & tous ces échafaudages, que la métaphysique avoit élevés jusqu'alors, n'admirent, à l'exemple de quelques philosophes, que le vide & les atômes pour principes de toutes choses; mais ils dépouillerent ces atômes des qualités qu'on leur avoit attribuées; & ne leur laisserent que la figure & le mouvement (1). Ecoutez Leucippe & Démocrite :

(1) Moshem. in Cudworth. cap. 1, §. 18, t. 1, p. 30; Bruck. hist. philos. t. 1, p. 1173.

L'univers est infini. Il est peuplé d'une infinité de mondes & de tourbillons qui naissent, périssent & se reproduisent sans interruption (1). Mais une intelligence suprême ne préside point à ces grandes révolutions : tout dans la nature s'opere par des loix méchaniques & simples. Voulez-vous savoir comment un de ces mondes peut se former ? Concevez une infinité d'atômes éternels, indivisibles, inaltérables, de toute forme, de toute grandeur, entraînés dans un vide immense par un mouvement aveugle & rapide (2). Après des chocs multipliés & violens, les plus grossiers sont poussés & comprimés dans un point de l'espace qui devient le centre d'un tourbillon ; les plus subtils s'échappent de tous côtés, & s'élancent à différentes distances. Dans la suite des temps les premiers forment la terre & l'eau ; les seconds, l'air & le feu. Ce dernier élément, composé de globules actifs & légers, s'étend comme une enceinte lumineuse autour de la terre ; l'air agité par ce flux perpétuel de corpuscules qui s'élevent

(1) Diogen. Laert. in Leucip. lib. 9, §. 30, &c. Id. in Democr. ibid. §. 44. Bruck. ibid. page 1175 & 1187. Hist. des caus. prem. page 363.

(2) Aristot. de gener. lib. 1, cap. 1, tome 1, p. 493. Id. de cœlo, lib. 3, cap. 4, page 478. Plut. de plac. philos. lib. 1, cap. 3, t. 2, p. 877. Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 24, t. 2, p. 416.

des régions inférieures, devient un courant impétueux, & ce courant entraîne les astres qui s'étoient successivement formés dans son sein (1).

Tout, dans la physique ainsi que dans le moral, peut s'expliquer par un semblable méchanisme, & sans l'intervention d'une cause intelligente. C'est de l'union des atômes que se forme la substance des corps; c'est de leur figure & de leur arrangement que résulte le froid, le chaud, les couleurs, & toutes les variétés de la nature (2); c'est leur mouvement qui sans cesse produit, altere & détruit les êtres; & comme il est nécessaire, nous lui avons donné le nom de destin & de fatalité (3). Nos sensations, nos idées sont produites par des images légeres qui se détachent des objets pour frapper nos organes (4). Notre ame finit avec le corps (5), parce qu'elle n'est, comme le feu, qu'un composé de globules subtils, dont la mort brise les liens (6); & puisqu'il n'y a rien

(1) Plut. de plac. philos. lib. 1, cap. 4, t. 2, p. 878.
(2) Aristot. metaph. lib. 1, cap. 4, t. 2, page 845. Diogen. Laert. in Pyrrh. lib. 9, §. 72.
(3) Stob. eclog. phys. lib. 1, cap. 8, p. 10.
(4) Diogen. Laert. in Democr. lib. 9, §. 44. Plut. de plac. philos. lib. 4, cap. 8, p. 899. Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 38, t. 2, p. 429.
(5) Plut. ibid. cap. 7.
(6) Aristot. de anim. lib. 1, cap. 2, t. 1, p. 619.

de réel dans la nature, excepté les atômes & le vide (1), on est, par une suite de conséquence, forcé de convenir que les vices ne diffèrent des vertus que par l'opinion (2).

O mon fils! prosternez-vous devant la divinité; déplorez en sa présence les égaremens de l'esprit humain, & promettez-lui d'être au moins aussi vertueux que la plupart de ces philosophes dont les principes tendoient à détruire la vertu; car ce n'est point dans des écrits ignorés de la multitude, dans des systêmes produits par la chaleur de l'imagination, par l'inquiétude de l'esprit, ou par le desir de la célébrité, qu'il faut étudier les idées que leurs auteurs avoient sur la morale; c'est dans leur conduite, c'est dans ces ouvrages où, n'ayant d'autre intérêt que celui de la vérité, & d'autre but que l'utilité publique, ils rendent aux mœurs & à la vertu l'hommage qu'elles ont obtenu dans tous les temps & chez tous les peuples.

---

(1) Sext. Empir. Pyrrh. hypot. lib. 1, cap. 30, p. 54. Id. adv. log. lib. 7, p. 399.

(2) Cudworth. de just. & honest. notit. ad calc. syst. intell. §. 2, tome 2, p. 629. Bruck. hist. philos. t. 1, p. 1199.

FIN DU CHAPITRE TRENTIEME.

CHAPITRE XXXI.

Suite de la Bibliotheque. L'Astronomie.

CALLIAS sortit après avoir achevé son discours, & Euclide m'adressant la parole : Je fais chercher depuis long-temps en Sicile, me dit-il, l'ouvrage de Pétron d'Himere. Non-seulement il admettoit la pluralité des mondes, mais il osoit en fixer le nombre (1). Savez-vous combien il en comptoit ? 183. Il comparoit, à l'exemple des Egyptiens, l'univers à un triangle (2) ; soixante mondes sont rangés sur chacun de ses côtés ; les trois autres sur les trois angles. Soumis au mouvement paisible qui parmi nous regle certaines danses, ils s'atteignent & se remplacent avec lenteur. Le milieu du triangle est le champ de la vérité ; là, dans une immobilité profonde résident les rapports & les exemplaires des choses qui ont été, & de celles qui seront. Autour de ces essences pures est l'éternité, du sein de laquelle émane le temps qui, comme un

(1) Plut. de orac. defect. t. 2, p. 422.
(2) Id. de Isid. & Osir. t. 2, p. 373.

ruisseau intarissable, coule & se distribue dans cette foule de mondes (1).

Ces idées tenoient au systême des nombres de Pythagore, & je conjecture.... J'interrompis Euclide. Avant que vos philosophes eussent produit au loin une si grande quantité de mondes, ils avoient sans doute connu dans le plus grand détail celui que nous habitons. Je pense qu'il n'y a pas dans notre ciel un corps dont ils n'aient déterminé la nature, la grandeur, la figure & le mouvement.

Vous allez en juger, répondit Euclide. Imaginez un cercle, une espece de roue, dont la circonférence, 28 fois aussi grande que celle de la terre, renferme un immense volume de feu dans sa concavité. Du moyen, dont le diametre est égal à celui de la terre, s'échappent les torrens de lumiere qui éclairent notre monde (2). Telle est l'idée que l'on peut se faire du soleil. Vous aurez celle de la lune, en supposant sa circonférence 19 fois aussi grande que celle de notre globe (3). Voulez-vous une explication plus simple? Les parties de feu qui s'élevent de la terre

(1) Plut. de orac. defect. t. 2, p. 422.

(2) Plut. de plac. philos. lib. 2, cap. 20, t. 2, p. 889. Stob. eclog. phys. lib. 1, pag. 55. Achill. Tat. isag. ap. Petav. t. 3, p. 81.

(3) Plut. de plac. philos. lib. 2, cap. 25, p. 891.

vont pendant le jour ſe réunir dans un ſeul point du ciel pour y former le ſoleil, pendant la nuit, dans pluſieurs points où elles ſe convertiſſent en étoiles. Mais comme ces exhalaiſons ſe conſument promptement, elle ſe renouvellent ſans ceſſe pour nous procurer chaque jour un nouveau ſoleil , chaque nuit de nouvelles étoiles (1). Il eſt même arrivé que, faute d'alimens, le ſoleil ne s'eſt pas rallumé pendant un mois entier (2). C'eſt cette raiſon qui l'oblige à tourner autour de la terre. S'il étoit immobile, il épuiſeroit bientôt les vapeurs dont il ſe nourrit (3).

J'écoutois Euclide, je le regardois avec étonnement; je lui dis enfin : On m'a parlé d'un peuple de Thrace, tellement groſſier, qu'il ne peut compter au delà du nombre quatre (4). Seroit-ce d'après lui que vous rapportez ces étranges notions? Non, me répondit-il, c'eſt d'après pluſieurs de nos plus célebres philoſophes, entr'autres, Anaximandre & Héraclite, dont le plus ancien vivoit deux ſiecles avant nous. On a vu depuis éclore des opinions moins abſurdes, mais également

(1) Plat. de rep. lib. 6, tome 2, p. 498. Plut. ibid. cap. 24, p. 890. Xenophan. ap. Stob. eclog. phyſ. lib. 1, p. 54. Bruck. hiſt. philoſ. t. 1, p. 1154.
(2) Plut. cap. 24, Stob. ibid. p. 55.
(3) Ariſtot. meteor. lib. 2, cap. 2, t. 1, p. 551.
(4) Id. probl. ſect. 15, t. 2, p. 752.

incertaines, & dont quelques-unes même ont foulevé la multitude. Anaxagore, du temps de nos peres, ayant avancé que la lune étoit une terre à peu près femblable à la nôtre, & le foleil une pierre enflammée, fut foupçonné d'impiété, & forcé de quitter Athenes (1). Le peuple vouloit qu'on mit ces deux aftres au rang des dieux; & nos derniers philofophes, en fe conformant quelquefois à fon langage (2), ont défarmé la fuperftition qui pardonne tout, dès que l'on a des ménagemens pour elle.

Comment a-t-on prouvé, lui dis-je, que la lune reffemble à la terre ? On ne l'a pas prouvé, me répondit-il, on l'a cru. Quelqu'un avoit dit: S'il y avoit des montagnes dans la lune, leur ombre projettée fur fa furface y produiroit peut-être les taches qui s'offrent à nos yeux. Auffi-tôt on a conclu qu'il y avoit dans la lune, des montagnes, des vallées, des rivieres, des plaines & quantité de villes (3). Il a fallu enfuite

(1) Xenoph. mem. lib. 4, page 815. Plat. apol. t. 1; p. 26. Plut. de fuperft. t. 2, p. 169. Diogen. Laert. in Anaxag. lib. 2, §. 8.

(2) Plat de leg. lib. 7, t. 2, p. 821, &c.

(3) Plut. de plac. philof. lib. 2, cap. 13 & 25, t. 2, p. 888 & 891. Stob. eclog. phyf. lib 1, p. 60. Achill. Tat. ifag. ap. Petav. t. 3, p. 83. Cicer. acad. 2, cap. 39, t. 2, p. 51. Procl. in Tim. lib. 4, p. 283.



connoître ceux qui l'habitent. Suivant Xénophanès, ils y menent la même vie que nous sur la terre (1). Suivant quelques disciples de Pythagore, les plantes y sont plus belles, les animaux quinze fois plus grands, les jours quinze fois plus longs que les nôtres (2). Et sans doute, lui dis-je, les hommes quinze fois plus intelligens que sur notre globe. Cette idée rit à mon imagination. Comme la nature est encore plus riche par les variétés que par le nombre des especes, je distribue à mon gré, dans les différentes planetes, des peuples qui ont un, deux, trois, quatre sens plus que nous. Je compare ensuite leurs génies avec ceux que la Grece a produit, & je vous avoue qu'Homere & Pythagore me font pitié. Démocrite, répondit Euclide, a sauvé leur gloire de ce parallele humiliant. Persuadé peut-être de l'excellence de notre espece, il a décidé que les hommes sont individuellement partout les mêmes. Suivant lui nous existons à la fois, & de la même maniere sur notre globe, sur celui de la lune, & dans tous les mondes de l'univers (3).

---

(1) Xenoph. ap. Lactant. instit. lib. 3, cap. 23, t. 1, p. 253.

(2) Plut. de plac. philos. lib. 2, cap. 30, tome 2, p. 892. Stob. ibid. p. 60. Euseb. præp. evang. lib. 15, p. 849.

(3) Cicer. acad. 2, cap. 17, t. 2, p. 25.

Nous repréſentons ſouvent ſur des chars les divinités qui préſident aux planetes, parce que cette voiture eſt plus honorable parmi nous ; les Egyptiens les placent ſur des bateaux, parce qu'ils ſont preſque tous leurs voyages ſur le Nil (1). De là Héraclite donnoit au ſoleil & à la lune la forme d'un bateau (2). Je vous épargne le détail des autres conjectures non moins frivoles, haſardées ſur la figure des aſtres. On convient aſſez généralement aujourd'hui qu'ils ſont de forme ſphérique (3). Quant à leur grandeur, il n'y a pas long-temps encore qu'Anaxagore diſoit que le ſoleil eſt beaucoup plus grand que le Péloponeſe ; & Héraclite, qu'il n'a réellement qu'un pied de diametre (4).

Vous me diſpenſez, lui dis-je, de vous interroger ſur les dimenſions des autres planetes ; mais vous leur avez du moins aſſigné la place qu'elles occupent dans le ciel ?

---

(1) Cuper. Harpocr. page 14. Caylus, recueil d'antiq. tome 1, pl. 9. Montfauc. antiquit. expliq. ſuppl. t. 1, pl. 17.

(2) Plut. de plac. philoſ. lib. 2, cap. 22 & 27. Achill. Tat. iſag. cap. 19. ap. Petav. t. 3, p. 82.

(3) Ariſtot. de cœlo, lib. 2, cap. 8, t. 1, p. 461 ; cap. 11, p. 463.

(4) Plut. de plac. philoſ. lib. 2, cap. 21, t. 2, p. 890.

Cet arrangement, répondit Euclide, a coûté beaucoup d'efforts, & a partagé nos philosophes. Les uns placent au dessus de la terre, la lune, Mercure, Vénus, le soleil, Mars, Jupiter & Saturne. Tel est l'ancien systême des Egyptiens (1) & des Chaldéens (2); tel fut celui que Pythagore introduisit dans la Grece (3).

L'opinion qui domine aujourd'hui parmi nous range les planetes dans cet ordre : la lune, le soleil, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter & Saturne (4). Les noms de Platon, d'Eudoxe & d'Aristote (5) ont accrédité ce systême, qui ne différe du précédent qu'en apparence.

En effet, la différence ne vient que d'une découverte faite en Egypte, & que les Grecs veulent en quelque façon s'approprier. Les astronomes Egyptiens s'apperçurent que les planetes de Mercure & de Vénus, compagnes inséparables du soleil (6), sont entraînées par le même mou-

(1) Dion. hist. rom. lib. 37, p. 124.

(2) Macrob. somn. Scip. cap. 19. Ricciol. almag. lib. 9, p. 280.

(3) Plin. lib. 2, cap. 22, t. 1, p. 86. Censor. de die nat. cap. 13. Plut. de creat. anim. t. 2, page 1028. Ricciol. almag. lib. 9, cap. 2, p. 277.

(4) Plat. in Tim. t 3, p. 38. Id. de rep. lib. 10, t 2, p 616. Plut. de plac. philos. lib. 2, cap. 15. De mund. ap. Aristot. t. 1, p. 602.

(5) Proc. in Tim. lib. 4, p. 257.

(6) Tim. Locr. ap. Plat. t. 3, p. 96. Cicer. somn. Scip. t. 3, p. 412.

vement que cet astre, & tournent sans cesse autour de lui (1). Suivant les Grecs, Pythagore reconnut le premier que l'étoile de junon ou de vénus, cette étoile brillante qui se montre quelquefois après le coucher du soleil, est la même qui en d'autres temps précéde son lever (2). Comme les Pythagoriciens attribuent le même phénomene à d'autres étoiles & à d'autres planetes, il ne paroît pas que de l'observation dont on fait honneur à Pythagore, ils aient conclu que vénus fasse sa révolution autour du soleil. Mais il suit de la découverte des prêtres de l'Egypte, que vénus & mercure doivent paroître, tantôt au dessus & tantôt au dessous de cet astre, & qu'on peut sans inconvéniens leur assigner ces différentes positions (3). Aussi les Egyptiens n'ont-ils point changé l'ancien ordre des planetes dans leurs planispheres céléstes (4).

Des opinions étranges se sont élevées dans l'école de Pythagore. Vous verrez

---

(1) Macrob. somn. Scip. cap. 19.

(2) Diogen. Laert. lib. 3, § 14. Phavor. ap. eumd. lib. 9, §. 23. Stob. eclog. phys. lib. 1, page 55. Plin. lib. 2, cap. 8, page 75. Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. t. 14, p. 379 & 478.

(3) Macrob. somn. Scip. cap. 19. Bailly, astronom. ancien. p. 170.

(4) Mém. de l'Acad. des Sciences, année 1708, hist. p. 110.

dans cet ouvrage d'Hicétas de Syracuse, que tout est en repos dans le ciel, les étoiles, le soleil, la lune elle-même. La terre seule, par un mouvement rapide autour de son axe, produit les apparences que les astres offrent à nos regards (1). Mais d'abord l'immobilité de la lune ne peut se concilier avec ses phénomenes ; de plus, si la terre tournoit sur elle-même, un corps lancé à une très-grande hauteur ne retomberoit pas au même point d'où il est parti. Cependant le contraire est prouvé par l'expérience (2). Enfin, comment osa-t-on, d'une main sacrilége (3), troubler le repos de la terre, regardée de tout temps comme le centre du monde, le sanctuaire des dieux, l'autel, le nœud & l'unité de la nature (4) ? Aussi, dans cet autre traité, Philolaüs commence-t-il par transporter au feu les priviléges sacrés dont il dépouille la terre. Ce feu céleste, devenu le foyer de l'univers, en occupe le centre. Tout autour roulent sans interruption dix spheres, celle des étoiles fixes, celle du soleil, de la lune & des

---

(1) Theoph. ap. Cicer. acad. 2, cap. 39, t. 2, p. 5. Diog. Laert. lib. 8. §. 85.

(2) Aristot. de cœlo, lib. 2, cap. 14, t. 1, p. 470.

(3) Plut. de fac. in orb. lun. t. 2, p. 923.

(4) Tim. Locr. ap. Plat. t. 3, p. 97. Stob. eclog. phys. lib. 1, p. 51.

cinq planetes *, celle de notre globe & d'une autre terre invisible à nos yeux, quoique voisine de nous (1). Le soleil n'a plus qu'un éclat emprunté ; ce n'est qu'une espece de miroir ou de globe de cristal qui nous renvoie la lumiere du feu céleste (2).

Ce systême que Platon regrette quelquefois de n'avoir pas adopté dans ses ouvrages (3), n'est point fondé sur des observations, mais uniquement sur des raisons de convenance. La substance du feu, disent ses partisans, étant plus pure que celle de la terre, doit reposer dans le milieu de l'univers comme dans la place la plus honorable (4).

C'étoit peu d'avoir fixé les rangs entre les planetes, il falloit marquer à quelle distance les unes de autres elles remplissent leur carriere. C'est ici que Pythagore & ses disciples ont épuisé leur imagination.

Les planetes, en y comprenant le soleil

---

* Avant Platon, & de son temps, par le nom de Planetes, on entendoit Mercure, Vénus, Mars, Jupiter & Saturne.

(1) Stob. ibid. Plut. de plac. philos. lib. 3, cap. 11 & 13, p. 895.

(2) Plut. ibid. lib. 2, cap. 20, p. 890. Stob. ibid. p. 56. Achill. Tat. isag. cap. 19, ap. Petav. t. 3, p. 81.

(3) Plut. in Num. t. 1, p. 67. Id. in Plat. quæst. t. 2, p. 1006.

(4) Aristot. de cœlo, lib. 2, cap. 13, t. 1, p. 466.

& la lune, ſont au nombre de ſept. Ils ſe ſont rappellé auſſitôt l'heptacorde ou la lyre à ſept cordes. Vous ſavez que cette lyre renferme deux tétracordes, unis par un ſon commun, & qui dans le genre diatonique donnent cette ſuite de ſons : *Si*, *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *ſol*, *la*. Suppoſez que la lune ſoit repréſentée par *ſi*, mercure le ſera par *ut*, vénus par *ré*, le ſoleil par *mi*, mars par *fa*, jupiter par *ſol*, ſaturne par *la*; ainſi, la diſtance de la lune *ſi* à mercure *ut*, ſera d'un demi-ton; celle de mercure *ut* à vénus *ré*, ſera d'un ton; c'eſt-à-dire, que la diſtance de vénus à mercure ſera le double de celle de mercure à la lune. Telle fut la premiere lyre céleſte.

On y ajouta enſuite deux cordes, pour déſigner l'intervalle de la terre à la lune, & celui de ſaturne aux étoiles fixes. On disjoignit les deux tétracordes renfermés dans cette nouvelle lyre, & on les monta quelquefois ſur le genre chromatique, qui donne des proportions entre la ſuite des ſons, différentes de celles du genre diatonique. Voici un exemple de cette nouvelle lyre (1) :

---

(1) Plin. lib. 2, cap. 22.

PREMIER TÉTRACORDE.

De la terre à la lune . . . . . un ton.
De la lune à mercure . . . . ½ ton.
De mercure à vénus . . . . . ½ ton.
De vénus au soleil . . . . . . ton ½.

SECOND TÊTRACORDE.

Du soleil à mars . . . . un ton.
De mars à jupiter . . . . ½ ton.
De Jupiter à saturne . . . . . ½ ton.
De saturne aux étoiles fixes . . ton ½.

Comme cette échelle donne sept tons au lieu de six qui complettent l'octave, on a quelquefois, pour obtenir la plus parfaite des connoissances, diminué d'un ton l'intervalle de saturne aux étoiles (1), & celui de vénus au soleil. Il s'est introduit d'autres changemens à l'échelle, lorsqu'au lieu de placer le soleil au dessus de vénus & de mercure, on l'a mis au-dessous (2).

Pour appliquer ces rapports aux distances des corps célestes, on donne au ton la valeur de 126,000 stades (3)*; & à la faveur

(1) Censor. de die nat. cap. 13.
(2) Achil. Tat. isag. cap. 17, ap. Petav. tome 3, p. 80.
(3) Plin. lib. 2, cap. 21, t. 1, p. 86.
* 4702 lieues 2000 toises. La lieue de 2500 toises.

de

de cet élément, il fut aisé de mesurer l'espace qui s'étend depuis la terre jusqu'au ciel des étoiles. Cet espace se raccourcit ou se prolonge, selon que l'on est plus ou moins attaché à certaines proportions harmoniques. Dans l'échelle précédente, la distance des étoiles au soleil, & celle de cet astre à la terre, se trouvent dans le rapport d'une quinte, ou de trois tons & demi; mais suivant un autre calcul, ces deux intervalles ne seront l'un & l'autre que de trois tons, c'est-à-dire, de trois fois 126,000 stades (1).

Euclide s'apperçut que je l'écoutois avec impatience. Vous n'êtes point content, me dit-il en riant? Non, lui répondis-je. Eh quoi, la nature est-elle obligée de changer ses loix au gré de vos caprices? Quelques-uns de vos philosophes prétendent que le feu est plus pur que la terre; aussi-tôt notre globe doit lui céder sa place, & s'éloigner du centre du monde. Si d'autres préférent en musique le genre chromatique ou diatonique, il faut à l'instant que les corps célestes s'éloignent ou se rapprochent les uns des autres. De quel œil les gens instruits regardent-ils de pareils égaremens? Quelquefois, reprit Euclide, comme des

(1) Id. ibid.

jeux de l'esprit (1) ; d'autres fois, comme l'unique ressource de ceux qui, au lieu d'étudier la nature, cherchent à la deviner. Pour moi, j'ai voulu vous montrer, par cet échantillon, que notre astronomie étoit encore dans l'enfance du temps de nos peres (2) : elle n'est guere plus avancée aujourd'hui. Mais, lui dis-je, vous avez des mathématiciens qui veillent sans cesse sur les révolutions des planetes, & qui cherchent à connoître leurs distances à la terre (3) ; vous en avez eu sans doute dans les temps les plus anciens ; qu'est devenu le fruit de leurs veilles ?

Nous avons fait de très-longs raisonnemens, me dit-il, très peu d'observations, encore moins de découvertes. Si nous avons quelques notions exactes sur le cours des astres, nous les devons aux Egyptiens & aux Chaldéens (4) : ils nous ont appris à dresser des tables qui fixent le temps de nos solemnités publiques, & celui des travaux de la campagne. C'est là qu'on a soin de marquer les levers & les couchers des

(1) Aristot. de cœlo, lib. 2, cap. 9, t. 1, p. 462.
(2) Ricciol. almag. lib. 7, p. 493.
(3) Xenoph. memor. lib. 4, p. 814. Aristot. de cœlo, lib. 2, cap. 14, t. 1, p. 470.
(4) Herodot. lib. 2, cap. 109. Epin. ap. Plat. t. 2, p. 987. Aristot. de cœlo, lib. 2, cap. 12, t. 1, p. 464. Strab. lib. 17, p. 806.

principales étoiles, les points des solstices, ainsi que des équinoxes, & les pronostics des variations qu'éprouve la température de l'air (1). J'ai rassemblé plusieurs de ces calendriers : quelques-uns remontent à une haute antiquité ; d'autres renferment des observations qui ne conviennent point à notre climat. On remarque dans tous une singularité, c'est qu'ils n'attachent pas également les points des solstices & des équinoxes au même degré des signes du zodiaque ; erreur qui vient peut-être de quelques mouvemens dans les étoiles, inconnus jusqu'à présent (2), peut-être de l'ignorance des observateurs.

C'est de la composition de ces tables que nos astronomes se sont occupés depuis deux siecles. Tels furent Cléostrate de Ténédos, qui observoit sur le mont Ida ; Matricétas de Méthymne, sur le mont Lépétymne ; Phaïnus d'Athenes, sur la colline Lycabette (3) ; Dosytheus, Euctémon (4), Démocrite (5), & d'autres qu'il seroit inutile

(1) Theon. Smyrn. ad. Arat. p. 93. Diod. Sic. lib. 12, p. 94. Petav uranol. t. 3.
(2) Freret, défense de la chron. p. 483. Bailly, astronom. ancien. p. 191 & 421.
(3) Theophr. *Peri Seem*. Scalig. de emend. lib. 2, p. 72.
(4) Ptolem. de appar. in uranol p. 53.
(5) Diogen. Laert. in Democr. lib. 9, §. 48. Censor. de die nat. cap. 18. Scalig. ibid. p. 167.

de nommer. La grande difficulté, ou plutôt l'unique problême qu'ils avoient à résoudre, c'étoit de ramener nos fêtes à la même saison & au terme prescrit par les oracles & par les loix (1). Il falloit donc fixer, autant qu'il étoit possible, la durée précise de l'année, tant solaire que lunaire, & les accorder entre elles, de maniere que les nouvelles lunes, qui reglent nos solemnités, tombassent vers les points cardinaux où commencent les saisons.

Plusieurs essais infructueux préparerent les voies à Méton d'Athenes. La premiere année de la 87e. olympiade *, dix mois environ avant le commencement de la guerre du Péloponese (2), Méton, de concert avec cet Euctémon que j'ai déjà nommé (3), ayant observé le solstice d'été, produisit une période de 19 années solaires, qui renfermoit 235 lunaisons, & ramenoit le soleil & la lune à peu près au même point du ciel.

Malgré les plaisanteries des auteurs comiques (4), le succès le plus éclatant

---

(1) Gemin. elem. astron. cap. 6, ap. Petav. t. 3, p. 18.

* L'an 432 avant J. C. Voyez la note à la fin du volume.

(2) Thucyd. lib. 2, cap. 2.

(3) Ptolem. magn. construct. lib. 3, p. 63.

(4) Aristoph. in av. v. 998.

couronna ses efforts (1) ou ses larcins ; car on présume qu'il avoit trouvé cette période chez des nations plus versées dans l'astronomie que nous ne l'étions alors. Quoi qu'il en soit, les Athéniens firent graver les points des équinoxes & de solstices sur les murs du Pnyx (2). Le commencement de leur année concouroit auparavant avec la nouvelle lune qui arrive après le solstice d'hiver ; il fut fixé pour toujours à celle qui suit le solstice d'été (3), & ce ne fut qu'à cette derniere époque que leurs archontes ou premiers magistrats entrerent en charge (4). La plupart des autres peuples de la Grece ne furent pas moins empressés à profiter des calculs de Méton (5) ; ils servent aujourd'hui à dresser les tables qu'on suspend à des colonnes dans plusieurs villes, & qui pendant l'espace de 19 ans représentent en quelque façon l'état du ciel & l'histoire de l'année. On y voit en effet, pour chaque année, les points où commencent les saisons ; & pour chaque jour,

(1) Arat in *Dioteem.* p. 92. Schol. ibid.

(2) Philoch. ap. Schol. Aristoph. ibid. Ælian. var. hist. lib 10, cap 7. Suid. in *Metoon.*

(3) Plat. de leg. lib. 6, t. 2, page 767. Avien. Arat. prognost. p. 114.

(4) Dodwel. de cycl. differt. 3, §. 35.

(5) Diod. Sic. lib. 12, p. 94.

les prédictions des changemens que l'air éprouve tour à tour (1).

Jusqu'ici les observations des astronomes Grecs s'étoient bornées aux points cardinaux, ainsi qu'aux levers & aux couchers des étoiles, mais ce n'est pas là ce qui constitue le véritable astronome. Il faut que par un long exercice, il parvienne à connoître les révolutions des corps célestes (2).

Eudoxe, mort il y a quelques années, ouvrit une nouvelle carriere. Un long séjour en Egypte l'avoit mis à portée de dérober aux prêtres Egyptiens une partie de leurs secrets : il nous rapporta la connoissance du mouvement des planetes (3), & la consigna dans plusieurs ouvrages qu'il a publiés. Vous trouverez sur cette tablette son traité, intitulé Miroir, celui de la célérité des corps célestes (4), sa circonférence de la terre, ses phénomenes (5). J'avois d'assez étroites liaisons avec lui : il ne me parloit de l'astronomie qu'avec le langage de la passion. Je voudrois, disoit-il un jour, m'approcher assez du soleil pour

(1) Theon. Smyrn. in Arat. phænom. p. 93. Salmas. exerc. Plin. p. 740.
(2) Epin. ap. Plat. t. 2, p. 990.
(3) Senec. quæst. nat. lib. 7, cap. 3.
(4) Simpl. lib. 2, p. 120, fol. verso.
(5) Hipparch. ad. phænom. in uranol. p. 98.

connoître sa figure & sa grandeur, au risque d'éprouver le sort de Phaéton (1).

Je témoignai à Euclide ma surprise de ce qu'avec tant d'esprit, les Grecs étoient obligés d'aller au loin mendier les lumieres des autres nations. Peut-être, me dit-il, n'avons-nous pas le talent des découvertes, & que notre partage est d'embellir & de perfectionner celles des autres. Que savons-nous si l'imagination n'est pas le plus fort obstacle au progrès des sciences? D'ailleurs, ce n'est que depuis peu de temps que nous avons tourné nos regards vers le ciel, tandis que depuis un nombre incroyable de siecles les Egyptiens & les Chaldéens s'obstinent à calculer ses mouvemens. Or, les décisions de l'astronomie doivent être fondées sur des observations. Dans cette science, ainsi que dans plusieurs autres, chaque vérité se leve sur nous à la suite d'une foule d'erreurs; & peut-être est-il bon qu'elle en soit précédée, afin que, honteuse de leur défaite, elles n'osent plus reparoître. Enfin, dois-je en votre faveur trahir le secret de notre vanité? Dès que les découvertes des autres nations sont transportées dans la Grece, nous les traitons comme ces enfans adoptifs que nous confondons avec les enfans légi-

(1) Plut. t. 2, p. 1094.

times, & que nous leur préférons même quelquefois.

Je ne croyois pas, lui dis-je, qu'on pût étendre si loin le privilége de l'adoption; mais de quelque source qui soient émanées vos connoissances, pourriez-vous me donner une idée générale de l'état actuel de votre astronomie?

Euclide prit alors une sphere, & me rappela l'usage des différens cercles dont elle est composée: il me montra un planisphere céleste, & nous reconnûmes les principales étoiles distribuées dans les différentes constellations. Tous les astres, ajouta-t-il, tournent dans l'espace d'un jour, d'orient en occident, autour des poles du monde. Outre ce mouvement, le soleil, la lune & les cinq planetes en ont un qui les porte d'occident en orient; dans certains intervalles de temps.

Le soleil parcourt les 360 degrés de l'écliptique dans une année qui contient, suivant les calculs de Méton (1), 365 jours & $\frac{5}{19}$ parties d'un jour *.

Chaque lunaison dure 29 jours, 12 heures, 45 min. &c. Les douze lunaisons donnent

(1) Gemin elem. astron. ap. Petav. tome 3, pag. 23. Censor. de die nat. cap. 19. Dodw. de cycl. differt. 1, p. 5.

* Voyez la note à la fin du volume.

en

en conséquence 354 jours, & un peu plus du tiers d'un jour (1). Dans notre année civile, la même que la lunaire, nous négligeons cette fraction ; nous supposons seulement 12 mois, les uns de 30 jours, les autres de 29, en tout 354. Nous concilions ensuite cette année civile avec la solaire, par 7 mois intercalaires, que dans l'espace de 19 ans nous ajoutons aux années 3e. 5e. 8e. 11e. 13e. 16e. & 19e. (2).

Vous ne parlez pas, dis-je alors, d'une espece d'année, qui n'étant pour l'ordinaire composée que de 360 jours est plus courte que celle du soleil, plus longue que celle de la lune. On la trouve chez les plus anciens peuples & dans vos meilleurs écrivains (3) : comment fut-elle établie ? pourquoi subsiste-t-elle encore parmi vous (4) ? Elle fut réglée chez les Egyptiens, répondit Euclide, sur la révolution annuelle du soleil, qu'ils firent d'abord trop courte (5) ; parmi nous, sur la durée de 12 lunaisons que nous composâmes toutes également de 30 jours (6). Dans la suite, les Egyp-

(1) Petav. de doct. temp. lib. 2, cap. 10 & 13, page 58 & 62.

(2) Dodw. de cycl. differt. 1, §. 35.

(3) Herodot. lib. 1, cap. 32.

(4) Aristot. hist. animal. lib. 6, cap. 20, t. 1, p. 877. Plin. lib. 34, cap. 6 t. 2, page 644.

(5) Herodot. lib. 2, cap. 4.

(6) Petav. de doct. temp. lib. 1, cap. 6 & 7. Dodw. ibid. §. 14.

tiens ajouterent à leur année ſolaire 5 jours & 6 heures ; de notre côté, en retranchant 6 jours de notre année lunaire, nous la réduisîmes à 354, & quelquefois à 355 jours. Je répliquai : Il falloit abandonner cette forme d'année, dès que vous en eûtes reconnu le vice. Nous ne l'employons jamais, dit-il, dans les affaires qui concernent l'adminiſtration de l'état, ou les intérêts des particuliers Dans les occaſions moins importantes, une ancienne habitude nous force quelquefois à préférer la briéveté à l'exactitude du calcul, & perſonne n'y eſt trompé.

Je ſupprime les queſtions que je fis à Euclide ſur le calendrier de Athéniens ; je vais ſeulement rapporter ce qu'il me dit ſur les diviſions du jour. Ce fut des Babyloniens, reprit-il, que nous apprîmes à le partager en 12 partie (1) plus ou moins grandes, ſuivant la différence des ſaiſons. Ces parties ou ces heures, car c'eſt le nom que l'on commence à leur donner (2), ſont marquées, pour chaque mois, ſur les cadrans, avec les longueurs de l'ombre correſpondantes à chacune d'elles (3). Vous ſavez en effet que pour tel mois, l'ombre

(1) Herod. lib. 2, cap. 109.

(2) Xenoph. memor. lib. 4, p. 800.

(3) Scalig. de emend. temp. lib. 1, p. 5; Petav. var. differt. lib. 7, cap. 8, t. 3, p. 145.

du ſtyle prolongée juſqu'à tel nombre de pieds, donne avant ou après midi tel moment de la journée * ; que lorſqu'il s'agit d'aſſigner un rendez-vous pour le matin ou pour le ſoir, nous nous contentons de renvoyer au 10e. 12e. pied de l'ombre (1), & que c'eſt enfin de là qu'eſt venue cette expreſſion : Quelle ombre eſt-il (2) ? Vous ſavez auſſi que nos eſclaves vont de temps en temps conſulter le cadran expoſé aux yeux du public, & nous rapportent l'heure qu'il eſt (3). Quelque facile que ſoit cette voie, on cherche à nous en procurer une plus commode, & déjà l'on commence à fabriquer des cadrans portatifs (4).

Quoique le cycle de Méton ſoit plus exact que ceux qui l'avoient précédé, on s'eſt apperçu de nos jours qu'il a beſoin de correction. Déjà Eudoxe nous a prouvé, d'après les aſtronomes Egyptiens, que l'année ſolaire eſt de 365 jours $\frac{1}{4}$, & par

---

* Voyez la note à la fin du volume.

(1) Ariſtop. in eccleſ. v. 648. Menad. ap. Athen. lib. 6, cap. 10, p 243. Caſaub ibid. Eubul. ap. Athen. lib. 1, cap. 7, p. 8. Heſych. in *Doodek.* Id. & Suid. in *Dekap.* Poll. lib. 6, cap. 8, §. 44.

(2) Ariſtoph. ap. Poll. lib. 9, cap. 5, p. 46.

(3) Athen lib. 9, cap. 17, page 406. Caſaub. ibid. Euſtath. in Iliad. lib. 24, page 1349. Heſych. in *Peratr.*

(4) Athen. lib. 4, cap. 17, page 163. Caſaub. ibid. Paciaud. monum. Pelopon. t. 1, page 50.

conséquent plus courte que celle de Méton, d'une 76e. partie de jour (1).

On a remarqué que dans les jours des solstices, le soleil ne se leve pas précisément au même point de l'horison (2); on en a conclu qu'il avoit une latitude, ainsi que la lune & les planetes (3); & que dans sa révolution annuelle, il s'écartoit en deça & au delà du plan de l'écliptique incliné à l'équateur d'environ 24 degrés (4).

Les planetes ont des vîtesses qui leur sont propres, & des années inégales (5). Eudoxe à son retour d'Egypte nous donna de nouvelles lumieres sur le temps de leurs révolutions (6). Celles de mercure & de vénus s'achevent en même temps que celle du soleil; celle de mars en 2 ans, celle de jupiter en 12, celle de saturne en 30 (7).

Les astres qui errent dans le zodiaque

---

[1] Gemin. elem. astron. ap. Petav. t. 3, page 23. Strab. lib. 17, page 806. Bailly. hist. de l'astron. ancien. page 237.

[2] Simpl. de cœlo, lib. 2, p. 120.

[3] Aristot. metaph. lib. 14, page 1002.

[4] Eudem. Rhod. ap. Fabr. biblioth. græc. t. 2, page 277. Bail. hist. de l'astron. anc. page 242 & 466.

[5] Tim. Locr. ap. Plat. p. 97. Plat. in Timp. p. 39.

[6] Senec. quæst. nat. lib. 7, cap. 3.

[7] Aristot. ap. Simpl. page 120. fol. vers. De mund. ap. Arist. t. 1, p. 612.

ne se meuvent pas par eux-mêmes : ils sont entraînés par les spheres supérieures, ou par celles auxquelles ils sont attachés (1). On n'admettoit autrefois que huit de ces spheres : celle des étoiles fixes, celles du soleil, de la lune, & des cinq planetes (2). On les a multipliées, depuis qu'on a découvert dans les corps célestes des mouvemens dont on ne s'étoit pas apperçu.

Je ne vous dirai point qu'on se croit obligé de faire rouler les astres errans dans autant de cercles (3), par la seule raison que cette figure est la plus parfaite de toutes : ce seroit vous instruire des opinions des hommes, & non des loix de la nature.

La lune emprunte son éclat du soleil (4); elle nous cache la lumiere de cet astre, quand elle est entre lui & nous; elle perd la sienne, quand nous sommes entre elle & lui (5). Les éclipses de lune & de soleil n'épouvantent plus que le peuple, & nos astronomes les annoncent d'avance.

On démontre en astronomie que certains

---

[1] Id. de cœlo, lib. 2, cap 8, t. 1, page 461.
[2] Tim. Locr. de anim. ap Plat. t. 3, p. 96.
[3] Simpl. de cœlo, page 120.
[4] Pythag. ap. Diogen. Laert. lib. 8, §. 27. Parmen. ap. Plut. in Colot. t. 2 page 1116. Anaxag. ap. Plat. in Crat. t. 1, p. 409. Id. de rep. lib. 10, t. 2, page 616.
[5] Aristot. de cœlo, lib. 2, cap. 13, t. 1, page 466.

astres sont plus grands que la terre (1) ; mais je ne sais pas si le diametre du soleil est neuf fois plus grand que celui de la lune, comme Eudoxe l'a prétendu (2). Je demandai à Euclide, pourquoi il ne rangeoit pas les cometes au nombre des astres errans. Telle est en effet, me dit-il, l'opinion de plusieurs philosophes, entre autres d'Anaxagore, Démocrite & de quelques disciples de Pythagore (3) ; mais elle fait plus d'honneur à leur esprit qu'à leur savoir. Les erreurs grossieres dont elle est accompagnée prouvent assez qu'elle n'est pas le fruit de l'observation. Anaxagore & Démocrite supposent que les cometes ne sont autre chose que deux planetes, qui en se rapprochant paroissent ne faire qu'un corps; & le dernier ajoute pour preuve, qu'en se séparant elle continuent à briller dans le ciel, & présentent à nos yeux des astres inconnus jusqu'alors. A l'égard des Pythagoriciens, ils semblent n'admettre qu'une comete qui paroît par intervalle, après avoir été pendant quelque temps absorbée dans les rayons du soleil (4).

---

[1] Id. ibid. lib. 1, Id. meteor. cap 3, t. 1, p. 529.
[2] Archim. in aran. page 451. Bailly, hist. de l'astron. anc. page 238.
[3] Aristot. meteor. lib. 1, cap. 6, t. 1, page 534. Plut. de plac. philos. lib. 3, cap. 2, t. 2, page 893.
[4] Id ibid.

Mais que répondrez-vous, lui dis-je, aux Chaldéens (1) & aux Egyptiens (2), qui ſans contredit ſont de très-grands obſervateurs ? Nadmettent-ils pas, de concert, le retour périodique des cometes ? Parmi les aſtronomes de Chaldée, me dit-il, les uns ſe vantent de connoître leurs cours, les autres les regardent comme des tourbillons qui s'enflamment par la rapidité de leur mouvement (3). L'opinion des premiers ne peut être qu'une hypotheſe, puiſqu'elle laiſſe ſubſiſter celle des ſeconds.

Si les aſtronomes d'Egypte ont eu la même idée, ils en ont fait un myſtere à ceux de nos philoſophes qui les ont conſultés. Eudoxe n'en a jamais rien dit, ni dans ſes converſations, ni dans ſes ouvrages (4). Eſt-il à préſumer que les prêtres Egyptiens ſe ſoient réſérvé la connoiſſance excluſive du cours des cometes ?

Je fis pluſieurs autres queſtions à Euclide. Je trouvai preſque toujours partagé dans les opinions, & par conſéquent incertitude dans les faits (5). Je l'interrogeai ſur la voie lactée : il me dit que ſuivant Anaxagore, c'étoit un

(1) Senec. quæſt. nat. lib. 7, cap. 3. Stob. eclog. phyſ. lib. 1, p. 63.
(2) Diod. Sic. lib. 1, p. 73.
(3) Senec. ibid.
(4) Id. ibid.
(5) Stob. eclog. phyſ. lib. 1, page 62.

amas d'étoiles dont la lumiere étoit à demi obſcurcie par l'ombre de la terre, comme ſi cette ombre pouvoit parvenir juſqu'aux étoiles ; que ſuivant Démocrite, il exiſte dans cet endroit du ciel une multitude d'aſtres très-petits, très-voiſins, qui en confondant leurs foibles rayons forment une lueur blanchâtre (1).

Après de longues courſes dans le ciel, nous revînmes ſur la terre. Je dis à Euclide : Nous n'avons pas rapporté de grandes vérités d'un ſi long voyage ; nous ferons ſans doute plus heureux ſans ſortir de chez nous; car le ſéjour qu'habitent les hommes doit leur être parfaitement connu.

Euclide me demanda comment une auſſi lourde maſſe que la terre pouvoit ſe tenir en équilibre au milieu de airs? Cette difficulté ne m'a jamais frappé, lui dis-je. Il en eſt peut-être de la terre comme des étoiles & des planetes. On a pris des précautions, reprit-il, pour les empêcher de tomber ; on les a fortement attachées à des ſpheres plus ſolides, auſſi tranſparentes que le cryſtal ; les ſpheres tournent, & les corps céleſtes avec elles; mais nous ne voyons autour de nous aucun point d'appui pour y ſuſpendre la terre. Pourquoi donc ne s'enfonce-t-elle

---

(1) Ariſtot. meteor. lib. 1, cap. 8, t. 1, p. 538. Plut. de plac. philoſ. lib. 3, cap. 1, t. 2, page 893.

pas dans le ſein du fluide qui l'environne ? C'eſt, diſent les uns, que l'air ne l'entoure pas de tous côtés. La terre eſt comme une montagne dont les fondements ou les racines s'étendent à l'infini dans le ſein de l'eſpace (1). Nous en occupons le ſommet, & nous pouvons y dormir en ſureté.

D'autres applatiſſent ſa partie inférieure, afin qu'elle puiſſe repoſer ſur un plus grand nombre des colonnes d'air, ou ſurnager au deſſus de l'eau. Mais d'abord il eſt preſque démontré qu'elle eſt de forme ſphérique (2): d'ailleurs, ſi l'on choiſit l'air pour la porter il eſt trop foible ; ſi c'eſt l'eau, on demande ſur quoi elle s'appuie (3). Nos phyſiciens ont trouvé, dans ces derniers temps, une voie plus ſimple pour diſſiper nos craintes. En vertu, diſent-ils, d'une loi générale, tous les corps peſans tendent vers un point unique ; ce point eſt le centre de l'univers, le centre de la terre (4). Il faut donc que les parties de la terre, au lieu de s'éloigner de ce milieu, ſe preſſent les unes contre les autres pour s'en rapprocher (5).

De là il eſt aiſé de concevoir que les

---

(1) Ariſtot. de cœlo, lib. 2, cap. 13, t. 1, p. 467.
(2) Id. meteor. lib. 2 cap. 7, t. 1, page 566. Id. de cœlo, lib. 2, cap. 12, t. 1, p. 471.
(3) Id. de cœlo, ibid. page 467.
(4) Ariſtot. de cœlo, lib. 2, cap. 14, t. 1, page 470.
(5) Plat. in Phœdon. t. 1, p. 109.

hommes qui habitent autour de ce globe, & ceux en particulier nommés les antipodes (1), peuvent s'y soutenir sans peine, quelque position qu'on leur donne. Et croyez-vous, lui dis-je, qu'il en existe en effet dont les pieds soient opposés aux nôtres? Je l'ignore: répondit-il. Quoique plusieurs auteurs nous aient laissé des descriptions de la terre (2), il est certain que personne ne l'a parcourue, & que l'on ne connoît encore qu'une légere portion de sa surface. On doit rire de leur présomption, quand on les voit avancer sans la moindre preuve, que la terre est de toutes parts entourée de l'Océan, & que l'Europe est aussi grande que l'Asie (3).

Je demandai à Euclide quels étoient les pays connus des Grecs. Il voulut me renvoyer aux historiens que j'avois lus; mais je le pressai tellement, qu'il continua de cette maniere: Pythagore & Thalès diviserent d'abord le ciel en cinq zones; deux glaciales; deux tempérées, & une qui se prolonge le long de l'équateur (4). Dans le siecle dernier, Parménide transporta la même division à la terre (5); on l'a tracée sur la sphere que vous avez sous les yeux.

---

[1] Diogen. Laert. lib. 3, cap. 24; lib. 8, cap. 26.
[2] Aristot. meteor. lib. 1, cap. 13, t. 1, page 545.
[3] Herodot. lib. 4, cap. 8. & 36.
[4] Stob. eclog. phys. lib. 1, page 53.
[5] Strab. lib. 1, p. 94.

Les hommes ne peuvent fubfifter que fur une petite partie de la furface du globe : l'excès du froid & de la chaleur ne leur a pas permis de s'établir dans les régions qui avoifinent les poles & la ligne équinoxiale (1) : ils ne fe font multipliés que dans les climats tempérés ; mais c'eft à tort que dans plufieurs cartes géographiques on donne à la portion de terrain qu'ils occupent, une forme circulaire : la terre habitée s'étend beaucoup moins du midi au nord, que de l'eft à l'oueft (2).

Nous avons au nord du Pont-Euxin des nations Scythiques : les unes cultivent la terre ; les autres errent dans leurs vaftes domaines : plus loin habitent différens peuples, & entre autres des anthropophages... qui ne font pas Scythes, repris-je auffitôt. Je le fais, me répondit-il, & nos hiftoriens les ont diftingués (3). Au deffus de ce peuple barbare, nous fuppofons des déferts immenfes (4).

A l'eft, les conquêtes de Darius nous ont fait connoître les nations qui s'étendent jufqu'à l'Indus. On prétend qu'au delà de ce fleuve eft une région auffi grande que le

(1) Ariftot. meteor. lib. 2, cap. 5, t. 1, p. 562. Diogen. & Anaxag. ap. Stob. eclog. phyf. lib. 1, p. 34.
(2) Id. ibid.
(3) Herodot. lib. 4, cap. 18.
(4) Id. ibid. cap. 17.

reſte de l'Aſie (1). C'eſt l'Inde, dont une très-petite partie eſt ſoumiſe aux rois de Perſe, qui en retirent tous les ans un tribut conſidérable en paillettes d'or (2). Le reſte eſt inconnu.

Vers le nord-eſt, au deſſus de la mer Caſpienne, exiſtent pluſieurs peuples dont on nous a tranſmis les noms, en ajoutant que les uns dorment ſix mois de ſuite (3), que les autres n'ont qu'un œil (4), que d'autres enfin ont des pieds de chevre (5); vous jugerez, par ces récits, de nos connoiſſances en géographie.

Du côté de l'oueſt, nous avons pénétré juſqu'aux colonnes d'Hercule, & nous avons une idée confuſe des nations qui habitent les côtes de l'Ibérie; l'intérieur du pays nous eſt abſolument inconnu (6). Au delà des colonnes, s'ouvre une mer qu'on nomme Atlantique, & qui, ſuivant les apparences, s'étend juſqu'aux parties orientales de l'Inde (7); elle n'eſt fréquentée que par les vaiſſeaux de Tyr & de Carthage, qui n'oſent pas même s'éloigner de la terre; car après

---

[1] Ctefias, ap. Strab. lib. 15, page 689.
[2] Herodot. lib. 3, cap. 94.
[3] Id. lib. 4, cap. 25.
[4] Id. lib. 3, cap. 116.
[5] Herodot. lib. 4, cap. 25.
[6] Strab. lib. 1, page 93.
[7] Ariſtot. de cœlo, lib. 2, cap. 14, p. 472.

avoir franchi le détroit, les uns descendent vers le sud, & longent les côtes de l'Afrique; les autres tournent vers le nord, & vont échanger leurs marchandises avec l'étain des îles Cassitérides, dont les Grecs ignorent la position (1).

Plusieurs tentatives ont été faites pour étendre la géographie du côté du midi. On prétend que par les ordres de Nécos, qui régnoit en Egypte, il y a environ 250 ans, des vaisseaux montés d'équipages Phéniciens partirent du golfe d'Arabie, firent le tour de l'Afrique, & revinrent deux ans après en Egypte par le détroit de Cadir * (2). On ajoute que d'autres navigateurs ont tourné cette partie du monde (3); mais ces entreprises, en les supposant réelles, n'ont pas eu de suite: le commerce ne pouvoit multiplier des voyages si longs & si dangereux, que sur des espérances difficiles à réaliser. On se contenta depuis de fréquenter les côtes, tant orientales qu'occidentales de l'Afrique: c'est sur ces dernieres que les Carthaginois établirent un assez grand nombre de colonies (4). Quant à l'intérieur de

[1] Herodot. lib. 3, cap. 115. Mém. de l'Acad. des bell lettr. t. 19, page 158.

* Aujourd'hui *Cadix*.

[2] Herodot. lib. 4, cap. 42. Mém. de l'Acad. des bell. lettr. t. 28, page 309.

[3] Strab. lib. 2, page 98.

[4] Hann. peripl. page 2, Scyl. Caryand. page 53, ap. Geogr. min. t. 1. Strab. lib. 1, page 48.

ce vaste pays, nous avons ouï parler d'une route qui le traverse en entier depuis la ville de Thebes en Egypte, jusqu'aux colonnes d'Hercule (1). On assure aussi qu'il existe plusieurs grandes nations dans cette partie de la terre, mais on n'en rapporte que les noms ; & vous pensez bien, d'après ce que je vous ai dit, qu'elles n'habitent pas la zone torride.

Nos mathématiciens prétendent que la circonférence de la terre est de quatre cents mille stades (2) : j'ignore si le calcul est juste ; mais je sais bien que nous connoissons à peine le quart de cette circonférence.

---

(1) Herodot. lib. 4, cap. 181. Mém. de l'Acad. ibid. p. 303.
(2) Aristot. de cœlo. lib. 2, cap. 14, t. 1, p. 472.

Fin du Chapitre XXXI. & du Tome III.

NOTES.

CHAPITRE, XXII PAG. 49.

Sur le poids & sur la valeur de quelques offrandes en or, envoyées au temple de Delphes par les rois de Lydie, & décrites dans Hérodote, (lib. 1, cap. 14, 50, &c.) ; & dans Diodore de Sicile (lib. 16, p. 452).

POUR réduire les talens d'or en talens d'argent, je prendrai la proportion de 1 à 13, comme elle étoit du temps d'Hérodote (1) ; &, pour évaluer les talens d'argent, je suivrai les tables que j'ai données dans cet ouvrage. Elles ont été dressées pour le talent Attique, & elles supposent que la drachme d'argent pesoit 79 grains. Il est possible que, du temps de cet historien, elle fût plus forte de 2 ou trois grains. Il suffit d'en avertir. Voici les offrandes d'or, dont Hérodote nous a conservé les poids :

6 grands crateres pesant 30 talens, qui valoient 390 talens d'argent, & de notre monnoie. . . . 2,106,000 liv.

(1) Herodot. lib. 3, cap. 95.

117 demi-plinthes pesant 232 talens, qui valoient 3016 talens d'argent, de notre monnoie.. 16,286,400 liv.
Un lion pesant 10 talens, valant 130 talens d'argent, de notre monnoie. 702,000 liv.
Une statue pesant 8 talens, valant 104 talens d'argent, de notre monnoie. . . . . 561,600 liv.
Un cratere pesant 8 talens & 42 mines, valant 113 talens 6 mines d'argent, de notre monnoie. . 610,740 liv.
A ces offrandes, Diodore de Sicile (1) ajoute 360 phioles d'or, pesant chacune 2 mines; ce qui fait 12 talens pesant d'or, qui valoient 156 talens en argent, & de notre monnoie. . . . . . . 842,400 liv.
TOTAL. . . . 21,109,140 liv.

Au reste, on trouve quelques différences dans les calculs d'Hérodote & de Diodore de Sicile : mais cette discussion me meneroit trop loin.

MEME CHAPITRE, PAG. 58.

Sur la vapeur de l'antre de Delphes.

CETTE vapeur étoit du genre des moufettes : elle ne s'élevoit qu'à une certaine hauteur. Il paroît qu'on avoit exhaussé le sol autour du soupirail.

[1] Diod. Sic. lib. 16, p. 452.

Voilà

Voilà pourquoi il eſt dit qu'on deſcendoit à ce ſoupirail. Le trépied étant ainſi enfoncé, on conçoit comment la vapeur pouvoit parvenir à la prêtreſſe, ſans nuire aux aſſiſtans.

CHAPITRE XXV, PAG. 116.

Sur le plan d'une maiſon Grecque.

M. PERRAULT a dreſſé le plan d'une maiſon Grecque, d'après la deſcription que Vitruve en a faite (1). M. Galiani en a donné un ſecond, qui eſt ſans doute préférable à celui de Perrault (2). J'en publie un troiſieme, que feu M. Mariette avoit bien voulu dreſſer à ma priere, & juſtifier par un mémoire que j'ai entre les mains.

Je ne prétends pas, qu'à l'époque où je fixe le voyage du jeune Anacharſis, pluſieurs Athéniens euſſent des maiſons ſi vaſtes, ſi magnifiques; mais comme Démoſthene aſſure qu'on en élevoit de ſon temps qui ſurpaſſoient en beauté (3), ces ſuperbes édifices dont Périclès avoit embelli Athenes, je ſuis en droit de ſuppoſer que ces maiſons ne différoient pas eſſentiellement de celle que Vitruve a décrite.

(1) Vitruv. de archit. lib. 6, cap. 10, Perrault ibid.
(2) Galiani architet. di Vitruv. ibid.
(3) Demoſth. olynth. 3, p. 38 & 39 Id. de rep. ord. p. 127. Id. in Ariſtocr. p. 758.

CHAPITRE XXVI, PAG. 184.

Sur les jeux auxquels on exerçoit les enfans.

CEs jeux servoient à graver dans leur mémoire le calcul de certaines permutations : ils apprenoient, par exemple, que 3 nombres, 3 lettres, pouvoient se combiner de 6 façons différentes ; 4, de 24 façons ; 5, de 120 ; 6, de 720, &c. & ainsi de suite, en multipliant la somme des combinaisons données par le nombre suivant.

MEME CHAPITRE, PAG. 185.

Sur la lettre d'Isocrate à Démonicus.

QUELQUES savans critiques ont prétendu que cette lettre n'étoit pas d'Isocrate ; mais leur opinion n'est fondée que sur de légeres conjectures. Voyez Fabricius (1) & les Mémoires de l'Académie des Belles Lettres (2).

[1] Bibl. Græc. t. 1, p. 902.
[2] T. 12, hist. p. 183.

MEME CHAPITRE, PAG. 190.

Sur le mot *Noûs*, entendement, intelligence.

IL paroît que dans l'origine, ce mot désignoit la vue. Dans Homere, le mot *Noô* signifie quelquefois *je vois* (1). La même signification s'est conservée dans le mot *Pronoïa*, que les Latins ont rendu par *provisio*, *providentia*. C'est ce qui fait dire à Aristote, que l'intelligence, *Noûs*, est dans l'ame, ce que la vue est dans l'œil (2).

MEME CHAPITRE, PAG. 192.

Sur les mots, sagesse & prudence.

XÉNOPHON, d'après Socrate (3), donne le nom de sagesse à la vertu qu'Aristote appelle ici prudence. Platon lui donne aussi quelquefois la même acception (4). Archytas avant eux avoit

(1) Iliad. lib. 3, v. 21, 30, &c.
(2) Topic. lib. 1, cap. 17, t. 1, p. 192.
(3) Memor. lib. 3, p. 778.
(4) In Euthyd. t. 1, p. 281.

dit que la prudence eſt la ſcience des biens qui conviennent à l'homme (1).

MEME CHAPITRE, PAG. 193.

Sur la conformité de pluſieurs points de doctrine entre l'école d'Athenes & celle de Pythagore.

ARISTOTE (2) dit que Platon avoit emprunté des Pythagoriciens une partie de ſa doctrine ſur les principes. C'eſt d'après eux auſſi qu'Ariſtote avoit compoſé cette échelle ingénieuſe, qui plaçoit chaque vertu entre deux vices, dont l'un peche par défauts, & l'autre par excès. Voyez ce que dit Théagès (3).

MEME CHAPITRE, PAG. 204.

Sur une expreſſion des Pythagoriciens.

CEs philoſophes ayant obſervé que tout ce qui tombe ſous les ſens, ſuppoſe génération, accroiſſement & deſtruction, ont dit que toutes choſes

(1) Stob. lib. 1, p. 15.
(2) Metaphyſ. lib. 1, cap. 6, t. 2, p. 847.
(3) Ap. Stob. ſerm. 1, p. 9.

ont un commencement, un milieu & une fin (1); en conséquence Archytas avoit dit avant Platon, que le sage marchant par la voie droite, parvient à Dieu, qui est le principe, le milieu & la fin de tout ce qui se fait avec justice (2).

CHAPITRE XXVII, PAG. 221.

Sur la corde nommé Proslambanomene.

J'AI choisi pour premier degré de cette échelle le *si*, & non la proslambanomene *la*, comme ont fait les écrivains postérieurs à l'époque de ces entretiens. Le silence de Platon, d'Aristote & d'Aristoxene me persuade que de leur temps la proslambanomene n'étoit pas encore introduite dans le systême musical.

MEME CHAPITRE, PAG. 229.

Sur le nombre des tracordes introduits dans la lyre.

ARISTOXENE parle de cinq tétracordes qui formoient de son temps le grand systême des

(1) Arist. de cœl. lib. 1, cap. 1, t. 1, p. 431. Serv. in Virg. eclog. 8, v. 75.
(2) Lib. de Sapient. in opusc. mythol. p. 734.

Grecs. Il m'a paru que du temps de Platon & d'Aristote, ce systême étoit moins étendu ; mais comme Aristoxene étoit disciple d'Aristote, j'ai cru pouvoir avancer que cette multiplicité de tétracordes commençoit à s'introduire du temps de ce dernier.

MEME CHAPITRE, PAG. 235.

Sur le nombre des notes de l'ancienne musique.

M. BURETTE (1) prétend que les anciens avoient 1620 notes, tant pour la tablature des voix, que pour celle des instrumens. Il ajoute qu'après quelques années, on pouvoit à peine chanter ou solfier sur tous les tons & dans tous les genres, en s'accompagnant de la lyre. M. Rousseau (2) & M. Duclos (3) ont dit la même chose d'après M. Burette.

Ce dernier n'a pas donné son calcul ; mais on voit comment il a opéré. Il part du temps où la musique avoit 15 modes. Dans chaque mode chacune de 18 cordes de la lyre étoit affectée de deux notes, l'une pour la voix, l'autre pour l'instrument, ce qui faisoit pour chaque mode 36 notes : or il y avoit 15 modes ; il faut donc mul-

---

(1) Mém. de l'Académ t. 5. p. 182.
(2) Dict. de mus. à l'art. Notes.
(3) Mém. de l'Acad. t. 21, p. 202

tiplier 35 par 15, & l'on a 540. Chaque mode, ſuivant qu'il étoit exécuté dans l'un de trois genres, avoit des notes différentes. Il faut donc multiplier encore 540 par 3, ce qui donne en effet 1620.

M. Burette ne s'eſt pas rappelé que dans une lyre de 18 cordes, 8 de ces cordes étoient ſtables, & par conſéquent affectées des mêmes ſignes, ſur quelque genre qu'on voulût monter la lyre.

Il m'a paru que toutes les notes employées dans les trois genres de chaque mode, montoient au nombre de 33 pour les voix, & autant pour les inſtrumens, en tout 66. Multiplions à preſent le nombre des notes par celui des modes, c'eſt-à dire 66 par 15; au lieu de 1620 notes que ſuppoſoit M. Burette, nous n'en aurons que 990, dont 495 pour les voix, & autant pour les inſtrumens.

Malgré cette réduction, on ſera d'abord effrayé de cette quantité de ſignes autrefois employés dans la muſique, & l'on ne ſe ſouviendra pas que nous en avons un très-grand nombre nous-mêmes, puiſque nos clefs, nos diezes & nos bémols changent la valeur d'une note poſée ſur chaque ligne & dans chaque intervalle. Les Grecs en avoient plus que nous : leur tablature exigeoit donc un peu plus d'étude que la nôtre. Mais je ſuis bien éloigné de croire avec M. Burette, qu'il fallût des années entieres pour s'y familiariſer.

MEME CHAPITRE, PAG. 248.

Sur les harmonies Dorienne & Phrygienne.

ON ne s'accorde pas tout-à fait sur le caractere de l'harmonie phrygienne. Suivant Platon, plus tranquille que la Dorienne, elle inspiroit la modération, & convenoit à un homme qui invoque les dieux (1) Suivant Aristote, elle étoit turbulente & propre à l'enthousiasme (2). Il cite (3) les airs d'Olympe, qui remplissoient l'ame d'une fureur divine. Cependant Olympe avoit composé sur ce mode un nome pour la sage Minerve (4). Hyagnis, plus ancien qu'Olympe, auteur de plusieurs hymnes sacrés, y avoit employé l'harmonie Phrygienne (5).

MEME CHAPITRE, PAG. 250.

Sur le caractere de la musique dans son origine.

PLUTARQUE dit que les musiciens de son temps feroient de vains efforts pour imiter la maniere

(1) De rep. lib. 3, t. 2, p. 399.
(2) De rep. lib. 8, t. 2, p. 459.
(3) P. 455.
(4) Plut. de Mus. t. 2, p 1143.
(5) Mém. de l'Acad. des Bel. Lettr. t. 10, p. 257.

d'Olympe.

d'Olympe. Le célebre Tartini s'exprime dans les mêmes termes, lorſqu'il parle des anciens chants d'égliſe ; *Biſogna*, dit-il, *confeſſar certamente eſſervene qualcheduna* (*Cantilena*) *talmente piena di gravità, maeſtà, e dolcezza congiunta a ſomma ſimplicità muſicale*, *che noi moderni duraremmo fatica molta per produrne di eguali* (1).

MEME CHAPITRE, PAG. 259.

Sur une expreſſion ſinguliere de Platon.

Pour juſtifier cette expreſſion, il faut ſe rappeller l'extrême licence qui, du temps de Platon, régnoit dans la plupart des républiques de la Grece. Après avoir altéré les inſtitutions elle ignoroit l'objet, elle détruiſit par des entrepriſes ſucceſſives les liens les plus ſacrès du corps politique. On commença pour varier les chants conſacrés au culte des dieux : on finit par ſe jouer des ſermens faits en leur préſence (2). A l'aſpect de la corruption générale, quelques philoſophes ne craignirent pas d'avancer que dans un état qui ſe conduit encore plus par les mœurs que par les loix, les moindres innovations ſont dangereuſes, parce qu'elles en entraînent bientôt de plus grandes : auſſi n'eſt ce pas la muſique ſeule qu'ils ordonnerent de ne pas toucher ; la défenſe devoit s'étendre aux jeux,

---

[1] Tartin. Trattat. di muſ. p. 144.
[2] Plat. de leg. lib. 3, t. 2, p. 701.

aux ſpectacles, aux exercices du gymnaſe, &c. [1]. Au reſte ces idées avoient été empruntées des Egyptiens. Ce peuple, ou plutôt ceux qui le gouvernoient, jaloux de maintenir leur autorité, ne conçurent pas d'autre moyen, pour réprimer l'inquiétude des eſprits, que de les arrêter dans leurs premiers écarts; de là ces loix qui défendoient aux artiſtes de prendre le moindre eſſor, & les obligeoient à copier ſervilement ceux qui les avoient précédés [2].

MEME CHAPITRE, PAG. 264.

Sur les effets de la Muſique.

VOICI une remarque de Tartini [3] : « La » muſique n'eſt plus que l'art de combiner des » ſons ; il ne lui reſte que ſa partie matérielle, » abſolument dépouillée de l'eſprit dont elle étoit » autrefois animée : en ſecouant les regles qui » dirigeoient ſon action ſur un ſeul point, elle » ne l'a portée que ſur des généralités. Si elle me » donne des impreſſions de joie ou de douleur, » elles ſont vagues & incertaines. Or l'effet de » l'art n'eſt entier, que lorſqu'il eſt particulier & » individuel.

---

(1) Plat. de rep. lib. 4, t. 2, p. 424; de leg. t. 2, lib. 7, p. 797.

(2) Plat. de leg lib. 2, t. 2, p. 656.

(3) Tartin. Tratt. di muſ. p. 141 & 145.

CHAPITRE XXXI, PAG. 356.

Sur le commencement du cycle de Méton.

LE jour où Méton obſerva le ſolſtice d'été, concourut avec le 27 juin de notre année julienne; & celui où il commença ſon nouveau cycle, avec le 16 juillet [1].

Les 19 années ſolaires de Méton renfermoient 6940 jours [2]. Les 19 années lunaires, accompagnées de leurs 7 mois intercalaires, forment 235 lunaiſons, qui, à raiſon de 30 jours chacune, donnent 7050 jours : elles ſeroient donc plus longue que les premieres de 110 jours. Pour les égaliſer, Méton réduiſit à 29 jours chacune, 110 lunaiſons, & il reſta 6940 jours pour les 19 années lunaires [3].

(1) Voyez Scaliger, de emend. temp. lib. 2, p. 77. Petav. de doct. temp. t. 1, p. 63, & var. diſſert. lib. 6. cap. 10, t. 3, pag. 131. Ricciol. Almag. t. 1, p. 242. Freret., Mém. de l'Acad. des bell. lettr. hiſt. t. 18, 144. Dodwel, &c.

(2) Cenſor. cap. 18.

(3) Gemin. ap. Petav. t. 3, p. 23.

MEME CHAPITRE, PAG. 360.

Sur la longueur de l'année tant folaire que lunaire, déterminée par Méton.

LEs cinq dix-neuviemes parties d'un jour font 6 heures, 18 minutes, 56 fecondes, 50 tierces, &c. Ainfi l'année folaire étoit, fuivant Méton, de 365 jours, 6 h, 18', 56'', 50''', [1]. Elle eft, fuivant les aftronomes modernes, de 365 jours, 5 h, 48', 43 ou 45'' [2]. Différence de l'année de Méton à la nôtre, 30 minutes & environ 12 fecondes.

La révolution fynodique de la lune étoit, fuivant Méton, de 29 jours, 12 h, 45', 57'', 26''', &c. [3]. Elle eft fuivant les obfervations modernes, de 29 jours, 12 h, 44', 3'', 10''', &c. [4]. L'année lunaire étoit, fuivant Méton, de 354 jours, 9 h, 11', 29'', 21'''. Elle étoit plus courte que la folaire de 10 jours, 21 h, 7', 27'', 29''' [5].

(1) Petav de doct. temp. t. 1, p. 62. Ricciol. Almag. lib. 4, p. 242.

(2) Lalande, Aftronom. t. 1, p. 35, Baill. hift. de l'aftron. anc. p. 448.

(3) Petav ibid. t. 1, p. 62.

(4) Lalande, ibid. t. 2, page 291.

(5) Petav. ibid.

MEME CHAPITRE, PAG. 363.

Sur les cadrans des anciens.

ON peut se faire une idée de ces sortes de cadrans par l'exemple suivant : Palladius Rutilius, qui vivoit vers le cinquieme siecle après J. C. & qui nous a laissé un traité sur l'agriculture, a mis à la fin de chaque mois une table où l'on voit la correspondance des divisions du jour aux différentes longueurs de l'ombre du Gnomon (1). Il faut observer 1°. que cette correspondance est la même dans les mois égalementéloignésdu solstice, dans janvier & décembre, février & novembre, &c.; 2°. que la longueur de l'ombre est la même pour les heures égalementél oignées du point de midi. Voici la table de janvier :

Heures. .	I. & XI. . .	Pieds. .	29.
H. . . .	II. & X. . .	P. . . .	19.
H. . . .	III. & IX. . .	P. . . .	15.
H. . . .	IV. & VIII. . .	P. . . .	12.
H. . . .	V. & VII. . .	P. . . .	10.
H. . . .	VI. . . .	P. . . .	9.

Ce cadran paroît avoir été dressé pour le climat de Rome. Les passages que j'ai cités dans le texte, prouvent qu'on en avoit construit de semblables

(1) Pallad. ap. script. rei rust. t. 2, p. 905.

pour le climat d'Athenes. Au reste, on peut consulter sur les horloges des anciens, les savants qui se sont occupés de cet objet [1].

---

(1) Salmas. exercit. in Solin. t. 1, page 632. Casaub. in Athen. lib. 6, cap. 10 ; & lib. 9, cap. 17. Petav. var. differt. t. 3, lib. 7, cup. 8.

Fin des Notes du Tome III.




BIBL